

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

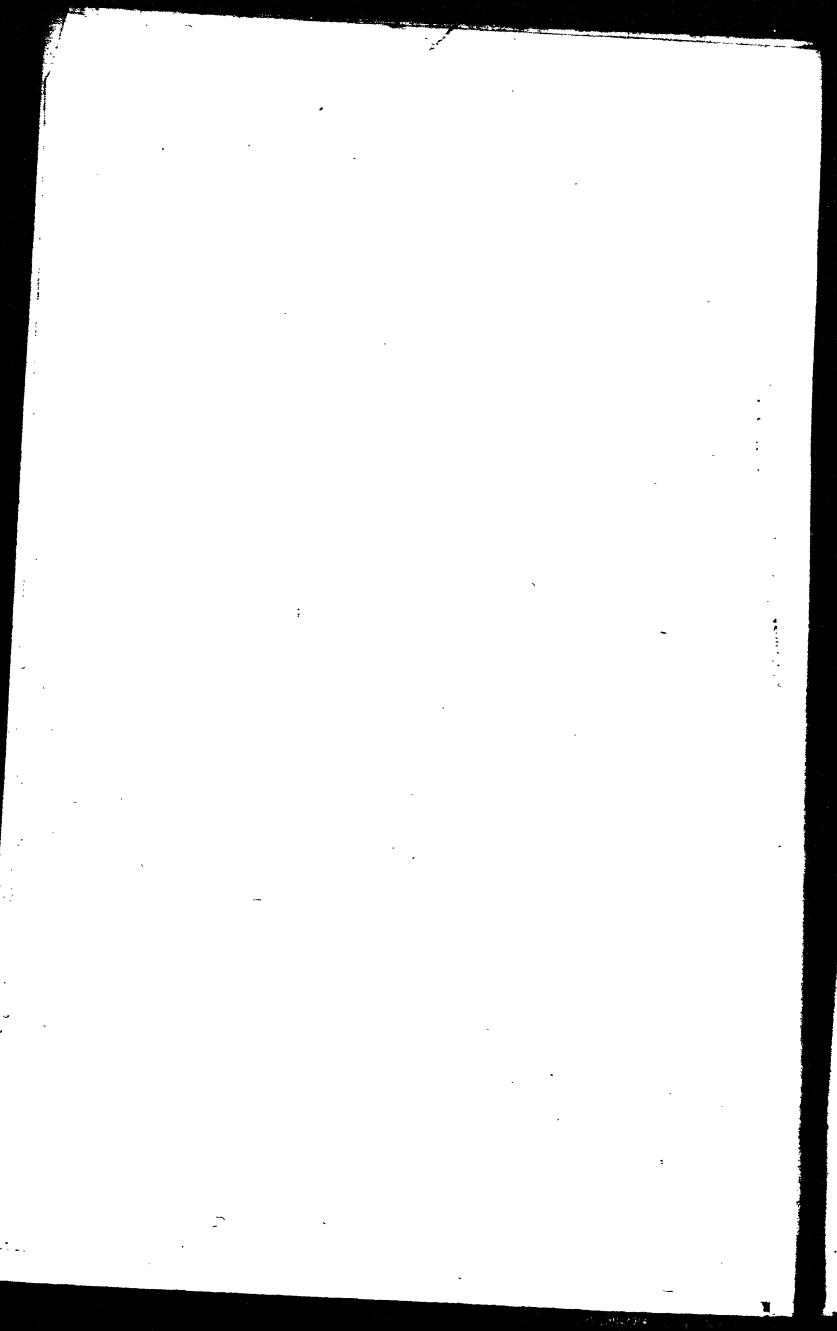
- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata  
slips, tissues, etc., have been refilmed to  
ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement  
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,  
etc., ont été filmées à nouveau de façon à  
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
12X	16X	20X	24X	28X	32X





# MON

PARIS

AVANTAGE

de la France de la

France de la

France de la

France de la

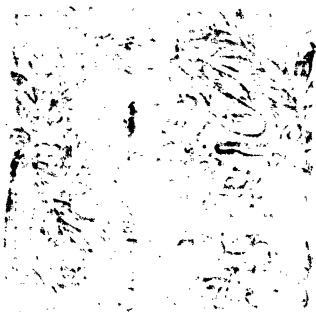
France de la

France de la

France de la

France de la

France de la



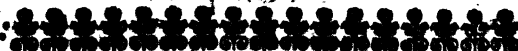
A PARIS

de la France de la

France de la

France de la

France de la

  
**TABLE DES CHAPITRES**  
**CONTENVS EN CE**  
**Livre.**

**R** *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle France, sur le grand fleuve S. Laurens, en l'année 1646.* page 1

**CHAP. I.** *De ce qui s'est passé entre les François, les Hurons & les Algonquins, pour la conclusion de la paix avec les Iroquois.* fol. 7

**II.** *De la venue de sept Ambassadeurs Iroquois vers les François, & de leur negociation.* 18

**III.** *De l'heureuse mort du Pere Anno de Noüe, & du P. Enemonde Masse.* 27

**IV.** *De la Mission des Martyrs commencée au pays des Iroquois.* 47

**V.** *De la residence de S. Ioseph à Sil- lery.* 60

**VI.** *De la residence de la Conception aux trois Rivieres.* 81

**VII.** *De la Mission de sainte Croix à Tadoussac.* 102

**VIII.** *De l'habitation de Ville-Marie, en l'Isle de Montreal.* 118

## Table des Chapitres.

- IX. De quelques bonnes actions, & de quelques bons sentimens des Sauvages Chrestiens. 146
- X. De quelques particularitez du pays, & autres choses qui n'ont pu estre rapportées sous les Chapitres precedens. 166

**R**elation de ce qui s'est passé de plus remarquable en la Mission des Peres de la Compagnie de IESVS aux Hurons pays de la Nouvelle France, depuis le mois de May de l'année 1645. iusques au mois de May de l'année 1646. page 1.

- CHAP. I. De l'estat du pays. fol. 5
- II. De l'estat du Christianisme. 11
- III. Actions remarquables du zele de quelques Chrestiens. 15
- IV. Espreuve de la constance & du courage de cette Eglise parmy les oppositions des Infideles. 37
- V. Bons sentimens de quelques Chrestiens. 54
- VI. Providence de Dieu sur quelques particuliers. 85
- VII. De la Mission du Sainct-Esprit. 102
- VIII. De ce qui s'est passé à Miskon. 116
- Fin de la Table des Chapitres.

---

*Extrait du Privilège du Roy.*

**P**A R grace & priuilege du Rôy, il est permis à Sebastien Cramoisy Marchand Libraire Juré en l'Vniuersité de Paris, & Imprimeur ordinaire du Roy & de la Reyne Regente, Bourgeois de Paris, d'imprimer ou faite imprimer vn Liure intitulé, *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable és Missions des Peres de la Compagnie de IESVS, en la Nouvelle France, és années 1645. & 1646. enuoyée au R. P. Provincial de la Prouince de France, par le Superieur des Missions de la mesme Compagnie.* Et ce, pendant le temps & espace de dix années consecutiues, avec deffenses à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faite imprimer ledit Liure, sous pretexte de deguifement ou changement qu'ils y pourroient faire, à peine de confiscation & de l'amende portée par ledit Privilège. Donné à Paris le 6. Decembre 1646.

Par le Roy en son Conseil,

C R A M O I S Y.

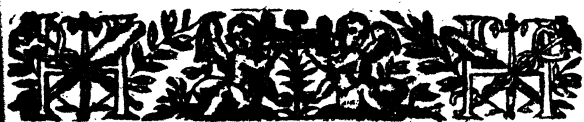
*Permission du P. Provincial.*

**N**Ous Estienne Charlet Provincial  
de la Compagnie de I E S U S en la  
Prouince de France, auons accordé pour  
l'aduenir au sieur Sebastien Cramoisy  
Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire  
du Roy, l'impression des Relations de la  
Nouvelle France. Fait à Paris ce 8. Jan-  
uier 1647.

ESTIENNE CHARLET.

RELATION





RELATION  
DE CE QUI S'EST  
PASSE' EN LA NOUVELLE  
FRANCE SVR LE GRAND  
Fleuve de S. Laurens, en l'année  
mil six cens quarante-six.

AV R. P. ESTIENNE CHARLET  
*Provincial de la Compagnie de IESVS,  
en la Prouince de France.*



MON R. PERE,

Me trouuant obligé de rendre d'ores-  
nauant vn compte plus particulier à Vo-  
stre Reuer. des choses qui se passent és  
Missions d'icy bas, ie luy diray qu'apres  
auoir conferé ce que i'y ay veu depuis vn  
an, avec ce que i'ay remarqué là haut, aux

A

2 *Relation de la Nouvelle France,*  
Missions Huronnes dans l'espace de plu-  
sieurs années, ie ne puis que ie ne me con-  
firme en la creance que *digitus Dei est hic,*  
que c'est l'ouillage d'une prouidence tou-  
te particuliere, & d'une bonté verita-  
blement infinie.

L'aurois bien de la peine d'expliquer  
les raisons qui causent en moy ce senti-  
ment : il y a des secrets cachez aussi bien  
dans les ouillages de la prouidence, que  
dans les merueilles de la nature, on les  
cōnoist moins qu'on ne les admire. Peut-  
estre que la face du pays, qui me parut  
toute affreuse dans la guerre, quand ie le  
vis pour la premiere fois, s'estant chan-  
gée & deuenüe toute belle dans la dou-  
ceur de la paix, forme en moy cette pen-  
sée & me donne ce sentiment : mais cét  
ouillage, quoy qu'excellent, surpassant  
toutes nos esperances, ne seroit pas suffi-  
sant de me donner tant de satisfaction,  
s'il n'estoit accompagné de sa fin princi-  
pale, l'establissement & l'aduancement  
du Royaume de Dieu.

En suite donc les Sauvages des autres  
nations attirez par l'odeur des premiers  
Chrestiens de la reduction de S. Ioseph  
à Sillery, abordent de toutes parts,

*en l'année 1646.*

3

pour se faire instruire, & pendant que les uns cherchent la Foy, les autres croissent & s'augmentent dans la charité: en un mot ceux qui fuyoient IESVS-CHRIST, & qui le regardoient comme la cause de leur mort en la terre, le viennent maintenant chercher en leurs maladies, comme la source de leur vie dans le Ciel, & ceux qui l'ont trouué, sont dans des sentimens & des reconnoissances toutes particulieres du bon-heur qu'ils ont rencontré.

Or ayant veu les mesmes benedictions sur les nations plus hautes & plus éloignées, c'est ce qui me fait penser que le temps enfin est venu de la conuersion de ce nouveau monde, que l'Esprit de Dieu veut conduire ces pauvres peuples à la fin pour laquelle il les a créés, & qu'après vne nuit de tant de siècles, la lumiere a paru sur ces contrées, la Foy y est dans son Aurore, elle aura son ascendant, & ceux qui viendront après nous, la verront en son Midy.

Plusieurs choses à ce que ie puis reconnoistre de plus près, ont contribué à ce bon-heur. Le bon estat dans lequel Messieurs de la Compagnie de la nouvelle

4 *Relation de la Nouvelle France,*  
France, ont mis le pays & la Colonie; le secours & l'assistance qu'ont donné Messieurs de Montreal; la pieté & le bon exemple des habitans, & particulièrement le courage, le zele & la charité des deux familles Religieuses de l'Hospital & des Ursulines, qui apres auoir surpassé le commun de leur condition, en passant la mer, semblent tous les iours se surmonter elles-mesmes dans tous les exercices de charité enuers Dieu & le prochain, qu'on peut attendre d'elles.

· J'ay quelquefois pris plaisir de comparer la charité des vnes à assister iour & nuit de pauures Barbares tous chancreux & mourans, mettans en cela tout leur plaisir & contentement; & le zele des autres à apprendre les langues & ramasser de tous costez en leur Seminaire des filles & des femmes Sauvages, pour leur exposer & debiter les marchandises du Ciel: mais i'aduoüe que ie n'en ay pû conclure autre chose, sinon que ces spectacles estoient dignes d'attirer les yeux du Paradis sur ce pauure pays, & de le luy rendre fauorable. Dieu benisse à iamais les personnes qui fauorisent & qui soustiennent de si sainctes entreprises.

Monsieur le Cheualier de Montmagny nostre Gouverneur a aussi esté l'vn des principaux instrumens, dont la Diuine Prouidence s'est seruie, pour mettre les affaires dans le poinct & dans le iour qu'elles paroissent: le travail de dix ans n'a point ébranlé sa constance, ny diminué ses soins pour tout ce qui regarde l'auancement de la Religion, & du bien public.

Je ne parle point de la premiere & principale roüe qui fait mouuoir ce nouueau monde, aussi bien que l'ancien, ny des autres roües qui luy sont coniointes, & qui luy donnant & receuant d'elle vn saint mouuement, l'impriment sur ce grand ouurage: il n'y a que Dieu qui puisse estre le prix & la recompense de ces belles & grandes ames, qui seront bien aises d'apprendre que nous auons cette année augmenté nos petites Eglises de trois cens Neophytes nouvellement baptizez.

Au reste, mon R. Pere, voicy la Relation des choses principales qui se sont passées depuis vn an: elle y verra la mort de deux des plus anciens ouuriers qu'ait eu nostre Compagnie en ces contrées, c'est le Pere Anne de Noüe, & le Pere Enemond Masse: ie ne voy icy personne

6 *Relation de la Nouvelle France,*  
de ceux qui les ont connus qui ne die de  
bon cœur, *viuat & moriatur anima mea*  
*vitâ & morte iustorum istorum.* Or jaçoit  
que leur mort doive donner plus d'enuie  
que de compassion, ie ne laisse pas de les  
recommander aux suffrages & aux sain-  
ctes prieres de vostre Reuer. & de toute la  
Prouince, cōme aussi toutes nos Missions.

L'arriuée des trois Peres qu'il luy a pleu  
nous enuoyer de renfort, nous a bien con-  
solé ; mais ce nombre estant desia au des-  
sous de celuy que j'auois demandé pour  
les Missions Huronnes, elle peut voir le  
besoin que nous en auons d'autres, & le  
verra encore dauantage dans la Relation,  
y rencontrant les nouvelles Missiōs dont  
Dieu nous a donné les ouuertes : c'est  
ce que nous esperons de sa charité, & du  
zele de nos Peres pour ces petites Eglises  
naissantes, que ie ne puis assez recomman-  
der aux saincts Sacrifices & aux saintes  
prieres de tous en general, & de chacun  
en particulier.

De Vostre Reuerence,

*De Quebec ce*  
28. Octobre 1646.

Tres-humble & tres-obeis-  
sant seruiteur, selon Dieu,  
HIEROSME LALEMANT.

*De ce qui s'est passé entre les François,  
les Hurons & les Algonquins,  
pour la conclusion de la paix  
avec les Iroquois.*

## CHAPITRE I.

**I**L est à propos de faire quelques remarques à l'entrée de ce Chapitre, pour avoir vne idée plus nette & vne connoissance plus particuliere des affaires qu'on a traitées avec ces peuples.

Je dy donc en premier lieu, que sous le nom d'Iroquois nous auons iusques à maintenant comptis plusieurs Nations confederées, toutes ennemies des Sauvages qui nous sont Alliez: ces Nations ont leurs noms particuliers, les Annierronnons, les Oniontcheronons, les Onontagueronons, les Sonontgaëtonons, & autres. Nous n'auons encor proprement la paix qu'avec les Annierronnons, qui sont les plus voisins de nos habitations, & ceux qui nous donnoient plus de peine, d'oresnauant nous les distinguerons par

8 *Relation de la Nouvelle France,*

leurs noms propres & particuliers, afin d'éviter la confusion.

En second lieu, outre ces Iroquois il y a d'autres Nations plus au Nord qui semblent vouloir entrer en guerre avec nos Sauvages, comme les Sokoquois que nos Sauvages appellent Assokækik, les Mahingãs, ou Mahinganak, avec lesquels les Algonquins ont eu autrefois de grandes alliances; mais les Iroquois Annierronnons les ayans domtez, ils se sont iettez de leur party: il y en a d'autres, comme les Abnaquois, qui nous sont amis.

Je remarqueray en troisieme lieu, que l'an passé au depart de la flotte, comme nous goustions la douceur de la paix commencée, on nous vint apporter la nouvelle que trois Sauvages de la bourgade de S. Ioseph ou de Sillery, auoient esté tuez, & quelques autres fort blessez; ce bruit detrempa nostre ioye d'absynthe sur le doute que les Annierronnons n'eussent agy de mauuaise foy avec nous. Enfin apres toutes les perquisitions possibles, nous trouuâmes que l'un des plus feruens Chrestiens de Sillery ou de saint Ioseph, auoit esté traitreusement massacré, avec deux ieunes garçons baptizez,



que le fils de François Xavier Nenaskumar, l'une des deux premières colonnes de la réduction des Sauvages, auoit esté blessé à mort : en effet il est venu rendre l'ame tres-sainctement entre nos bras, apres auoir receu en l'Hospital de Kebec tous les charitables traitemens dont vn pauvre malade peut estre assisté. Sa femme dans cette trahison fut laissée pour morte, on luy enleua vne partie de la peau & des cheueux de la teste, mais Nostre Seigneur luy a rendu la santé. Ce nous fut vne consolation que ces deux derniers n'expirerent pas sur la place : car ils nous assurerent que le langage des meurtriers estoit entierement différent du langage des Iroquois : cela arresta les haches des Algonquins, qui n'auroiēt point manqué d'assommer quelques Annieronnons qui se trouuoient pour lors parmy eux & parmy nous : enfin on a decouvert que cet assassinat auoit esté commis par les Sokoquois, deux desquels s'estans rencontrés quelques années auparavant dans les confins des Iroquois, auoient esté ruez par quelques soldats montagnars, & vn autre auoit esté fort mal traité des Algonquins, mais racheté

10 *Relation de la Nouvelle France,*  
& renuoyé de son pais par Monsieur nostre  
Gouverneur.

Le Diable preuoyant que la paix troubleroit son royaume, s'estoit efforcé de la rompre: mais l'Ange de l'Eglise de Dieu l'a tenu à la cadene, il a fait conclure avec benediction ce qu'on a souhaité depuis tant d'années, avec vne confidente humilité & vne patience Chrestienne.

Les Iroquois Annierronnons ont chassé avec toute liberté dans les confins des Algonquins, & ceux-cy les ont veu & receu de bon œil, les ont amenez en nos habitations: il n'y a lieu en tous ces quartiers où on n'ait veu de temps en temps quelques Annierronnons. Ceux qui scauent l'antipathie de ces peuples, & les épouuentables inclinations qu'ils ont à la vengeance, pensent voir autant de miracles qu'ils voyent de bonne intelligence entre vn Algonquin & vn Iroquois.

On escriuit l'an passé comme les Ambassadeurs Annierronnons ayans negocié avec les François sur la paix vniuerselle, s'estoient retirez en leur pais pour reporter la parole & la voix d'Onontio, c'est à dire les pensées de Monsieur nostre Gouverneur. Le François qui auoit esté long-

temps captif en leur pais, les accompaignoit, avec ordre de se trouuer en toutes leurs assemblées : voicy ce qu'il en a remarqué.

Ayant quitté les François, ils furent dix-huict iours en chemin, & trois iours apres leur arriuée dans le pais, les principaux s'estant assemblez de diuers endroits, se comporterent en cette sorte.

Auant que ces Ambassadeurs parlaissent, on leur fit vn present pour adoucir le conduit de leur voix, afin que les paroles d'Onontio qu'ils auoient receu par leurs oreilles, sortissent sãs peine & sans rudesse de leur bouche. Ce present fait, le François qui a connoissance de leur langue, & ces Ambassadeurs déployerēt les presens dōt ils estoient chargez, & en suite haranguerent avec la satisfaction de tout le monde, leurs discours finis, les Capitaines firent aussi d'autres presens pour estre apportez à Onontio & à ses confederes.

Le premier seruit comme d'vn bain, dans lequel ces Ambassadeurs recrūs du chemin se pouuoient delasser, ou comme d'vn onguent qui gueriroit les blesseures que les pierres, les ronces & les halliers qu'on rencontre en vn si long voyage, au-

12 *Relation de la Nouvelle France,*  
roient pû faire à leurs pieds.

Le second publioit que leur hache d'armes suspenduë en l'air sans ramener son coup iusques à la responce des Hurons & des Algonquins suiuant le desir d'Onontio, auoit perdu son vsage, qu'on l'auoit iettée si loin qu'homme du monde ne la pourroit iamais retrouver, c'est à dire que les Hurons & les Algonquins estans entrez dans la paix, les Annierronnons n'auoient plus d'armes que pour la chasse.

Le troisieme testimoignoit la douleur que receuoient les Annierronnons de leur miserable fille onnieste, laquelle méprisoit la voix de sa mere & le conseil de son pere, qu'elle estoit si insolente d'auoir encor enuoyé de ses enfans vers Montreal, pour surprendre ceux qui se trouueroient en cette contrée. Onnieste est vne bourgade dont la plus grande partie des hommes ayant esté deconfis en guerre par les hauts Algonquins, elle fut contrainte d'appeller des Annierronnons pour se repeupler; de là vient que les Annierronnons l'appellent leur fille. Monsieur le Gouverneur l'ayant inuitée comme son enfant à entrer dans vne paix generale par l'entremise des Annierron-

nons, disent qu'elle est rebelle à son pere & à sa mere. Le temps amenera tout, & Dieu donnera des fruiçts en sa saison.

Le quatrième fut vn tesmoignage public de la reconnoissance de toutes les bourgades des Annierronnons, de ce qu'Onontio auoit aplaný la terre & relinny les cœurs.

Le cinquième estoit vne action de graces au mesme Onontio, qu'ils reconnoissoient comme le pere commun de toutes ces Nations, luy donnant mille loüanges de ce qu'il auoit rendu l'esprit aux Algonquins; ce que nul autre n'auoit pü faire deuant luy.

Le sixième estoit vne requeste qu'ils luy presentoient à ce qu'il fit allumer des feux dans toutes les habitations de son gouuernement, afin que toutes les Nations s'y venans chauffer en assurance, puissent escouter sa voix & jouir de son amitié; & en cas qu'il arriue quelque different, qu'il soit l'arbitre des Iroquois, des Hurons & des Algonquins.

Ces presens faits, on ne parla plus que de festins, que de danses, & que de rejoyüissances publiques: on employa dix iours en ces bals & en ces festes, & puis

14 *Relation de la Nouvelle France,*  
on renuoya le François avec sept Ambassadeurs pour porter ces presents, & pour se resiouir avec les François & avec leurs allies sur la paix conelue.

Ces Ambassadeurs estans venus par terre iusques au lac où il se faut embarquer, ne trouuerent point leurs canots ou leurs bateaux d'écorces, quelque mécontent ou quelque larron les auoit brisez ou enleuez, si bien qu'ils furent contraints de retourner sur leurs pas, pour pouruoir à leur voyage: ce retour fut vn coup du Ciel, qui nous voulut donner des preues de la sincerité des Iroquois Annierronnons; car à mesme temps que le François entra dans leur principale boutgade, arriuerent quelques Ambassadeurs Sokoquiouis delegez de leur nation pour faire rompre la paix entre les Annierronnons & les Algonquins: l'audience leur estant donnée celuy qui portoit la parole harangua en ces termes: Il y a long-temps que ie vous ay entendu dire que les Algonquins estoient vos ennemis irreconciliables, & que vous les haïssez au de là du tombeau, en sorte que si vous les pouuiez rencontrer en l'autre vie que vostre guerre seroit eternelle, comme nous som-

mes vos alliez, nous entrons dans vos passions & dans vos interets : voila les testes de quelques-vns que nous auons massaczé, & vn lien que nous vous presentons pour en garoter avec nous autant qu'il nous sera possible. Là dessus ils presentent les cheuelures des Chrestiens de S. Ioseph tuez l'Automne dernière, comme i'ay dit au commencement de ce Chapitre, & vn grand collier de porcelaine qui deuoit seruir de fers pour les mettre à la cadene.

Les Iroquois respondirent avec indignation : Nous nous estonnons de vostre hardiesse, ou plustost de vostre temerité, vous nous iettez la honte sur le visage, vous nous faites passer pour des fourbes. Onontio avec lequel nous auons traité la paix n'est point vn enfant, si nous vous regardions de bon oeil, il auroit sujet de dire, les Annierronnons n'ont pas tué mes alliez, mais bien leurs haches, ie pensois agir avec de vrais hommes, & i'ay traité avec des trompeurs & avec des fourbes.

Ce n'est pas tout, les Algonquins aprenans que les testes de leurs freres sont en nos cabanes couperont celles de nos

16 *Relation de la Nouvelle France,*  
compatriotes qui sont en leur païs, voila  
les desordres de vostre temerité, retirez  
vous, cachez ces testes, emportez ces  
liens, comme nous n'auons qu'vn cœur,  
nous ne voulons qu'vne langue.

S'il y a de la tromperie dans cette action,  
elle est plus que tres-raffinée, & il sem-  
ble que la raison conuie ces peuples à  
embrasser la paix, Dieu leur a donné vn  
sentiment que le demon de la guerre qui  
les auoit toujours fauorisez, les alloit quit-  
ter, la resolution de quelques Algon-  
quins & Hurons qui ayās sur la fin gene-  
reusement combatu auoient pris quel-  
ques-vns d'eux captifs, soustenoit cette  
pensée. En second lieu, comme ils sont  
chasseurs & que la pluspart des animaux  
sont sur les marches des Algonquins, ils  
ont vne passion d'en tirer à leur aise &  
sans crainte: en effet ils ne s'y sont pas  
épargnez: car on dit qu'ils ont tué plus  
de deux mille cerfs cét hyuer.

Troisièmement, le prisonnier Annier-  
ronnon que les Hurons auoient pris pro-  
che de Richelieu, & qu'ils auoient em-  
mené en leur païs, estant de retour en sa  
patrie, a parlé hautement des François;  
il a fait entendre à ses compatriotes que si

Onontio



Onontio preste la main aux Hurons, le mal-heur tombera sur leurs testes.

Après tout, le grand Dieu des armées est le seul & vniue que autheur de cette paix, ie le prie qu'il en soit le conseruateur: nos raisonnemens estoient trop cours dans vne si grande barbarie, la fureur estoit trop allumée pour estre assoupie ou esteinte par vne conduite humaine, & nous confessons ingenuement que si celuy qui a fait la paix, ne la conserue, nous n'auons pas assez d'industrie pour retenir l'inconstance de ces Barbates dans la fermeté.

IESVS-CHRIST veut sauuer quelques-vns de ces peuples, & enuoye desia ses precurseurs ou ses auant-couriers, les maladies pestilentiellles, les afflictions, & la mort mesme: ce sont des fleaux qui humilient les ames, & qui les font recourir à celuy qui a la force en main: les Iroquois vous croiront bien-tost, & que les Magiciens causent ces mal-heurs, mais ce seroit vne folie de chercher vn autre chemin, que celuy de la Croix pour faire connoistre les grandeurs du Crucifié.

*De la venue de sept Ambassadeurs Iroquois vers les François, & de leur negociation.*

## CHAPITRE II.

**L**e 22. de Feurier de cette année presente 1646. sept Iroquois Annierronnons & deux Hurons, accompagnez du François dont i'ay fait mention cy-dessus, parurent à Montreal, apres auoir resioüy cette habitation, ils descendent aux trois Riuieres. De là on enuoye donner aduis à Monsieur nostre Gouverneur de leur venuë: or comme ce chemin s'estoit fait sur les neiges, & que le froid faisoit encor rouler les glaces sur nostre grand fleuve, les Annierronnons s'en allerent à la chasse qui deçà qui delà, en attendant le mois de May, que Monsieur le Gouverneur monta en cette habitation.

Le septième de ce mois il leur donna audience: voicy ce qui se passa dans cette assemblée.

Le plus considerable éleuant sa voix, en-

tonnavne chanson d'actiō de graces: Nous estiōs morts, disoit-il, & nous voila viuans, nous apportions nos testes pour estre sacrifiées aux ombres des Algonquins ou des montagnais qui ont esté massacrez l'Autonne dernier, nous doutans bien qu'on nous feroit coupables de cet assassinat; mais Onontio arrestant la cholere des Algonquins, a doné iour à nostre innocence. Là dessus ils tirent vn present, le iettent aux pieds des parens & des alliez des defuncts, disant que c'estoit pour nettoyer la place toute sanglante d'vn meurtre commis par trahison, protestans qu'ils n'en auoient eu aucune connoissance qu'apres le coup donné, que tous les Capitaines du pays auoient condamné cet attentat.

C'est la coustume des peuples de ces contrées, quand quelque personne de consideration parmy eux, est morte, d'esfuyer les larmes de leurs parens par quelque present. Ce Capitaine ayant appris à son arriué la mort autant glorieuse que funeste du Pere Anne de Noüe de nostre Compagnie, voulut garder la løy de son pays: il eleue les yeux au Ciel, comme se plaignant de sa rigueur, puis se tournant

20 *Relation de la Nouvelle France,*  
vers les robes noires, jetta des brasselets de  
Porcelaine : voila , dit-il , pour rechauffer  
la place où le froid a fait mourir ce bon  
Pere : mettez ce petit present en vostre  
sein pour vous diuertir des pensées qui  
vous pourroient attrister.

Ils firent en suite les presens qu'on leur  
auoit confiez dans leur pays, desquels i'ay  
fait mention au Chapitre precedent, tes-  
moignant leur ioye de se voir vnis & alliez  
des François, des Hurons & des Algon-  
quins, qui sont les trois plus considera-  
bles Nations avec lesquelles ils ont traité  
la paix, toutes les autres estant comprises  
sous ces trois chefs. Ils firent quelques au-  
tres presens aux Hurons, pour leur don-  
ner aduis de se tenir sur leurs gardes, dans  
les chemins, iusques à ce que les hauts  
Iroquois, les Onontagueronons, les So-  
nontæronons, & quelques autres eussent  
les oreilles percées, c'est à dire ouuertes à  
la douceur de la paix.

Bref ils offrirent vne brasse de Porcelai-  
ne pour allumer vn feu de cōseil aux trois  
Riuieres, & vn grand collier de trois mille  
grains pour seruir de bois ou d'aliment à  
ce feu. Les Sauvages ne font quasi au-  
cune assemblée que le calumet avec le pe-

tun en la bouche, & comme le feu est nécessaire pour prendre le tabac, ils en allument quasi tousiours en toutes leurs assemblées, si bien que c'est vne mesme chose chez eux allumer vn feu de conseil ou tenir vne place propre pour s'assembler, ou vne maison pour s'entreuisiter, comme font les parens & les amis.

Deux iours apres cette assemblée Monsieur nostre Gouverneur s'accommodant fort prudemment aux façons de faire de ces peuples, fit venir ces deputez : il agist avec eux selon leurs coustumes, les Hurons qui estoient là & les Algonquins, ne manquerent pas de s'y trouuer.

Le François qui entend la langue Iroquoise, offrit vn present de la part d'Onontio, pour gratuler les Iroquois Annieronnons, & pour marque de l'estime qu'il faisoit de leur nation, d'auoir tenu sa parole.

Il en fit vn autre pour tesmoigner le contentement qu'il receuoit, voyant la terre aplanie & la hache leuée & éloignée des testes des Hurons & des Algonquins : car pour les François leur paix fut faite dès la premiere entreueüe.

En troisiéme lieu, on offrit vn collier de

22 *Relation de la Nouvelle France,*  
mille grains de Porcelaine, pour asseurer  
qu'on tiendrait allumé ce feu de conseil  
qu'ils auoient demandé aux trois Riui-  
res, & que le bois n'y manqueroit pas, c'est  
à dire qu'ils seroient tousiours les bien-  
venus, & qu'on presteroit l'oreille aux  
Capitaines qui viendroient pour traiter  
d'affaires.

On fit vn quatriéme present, pour don-  
ner à entendre qu'Onontio desiroit voir  
le petit François qui seul estoit resté pri-  
sonnier en leur país.

Et vn cinquiéme, pour faire reuenir sa  
fille nommée Therese, afin qu'elle prepa-  
rast du bled d'Inde à leur façon, pour les  
festiner, quand ils nous voudroient visiter.

Il a esté souuent parlé dans les Relations  
de cette fille : c'est vne Huronne, laquelle  
ayant esté instruite au Seminaire des Vr-  
sulines, fut prise avec ses parens par les Iro-  
quois, lors qu'ils la remenoient en son  
pays. Les Meres Ursulines ne pouuant sup-  
porter que cette pauvre petite creature  
demeurast dans cette captiuité éloignée  
de tous les secours qui luy pouuoient ou-  
vrir les portes du salut, n'ont rien épar-  
gné, & ont remué Ciel & terre pour luy  
procurer sa liberté.

Monſieur noſtre Gouverneur approuvant ce grand zele & cette grande charité, n'a perdu aucune occaſion de la tirer de cet eſclavage, & d'y contribuer de tout ſon pouuoir.

Tefouëhat, appellé des Hurons & des Iroquois Ondeffon, & des François le Borgne de l'Iſle, voyant que noſtre Interprete ne parloit plus, entonna vne chanſon aſſez lugubre, puis leuant ſes yeux au Ciel pria le Soleil d'eſtre le ſpectateur & de ſeruir de teſmoin de tout ce qui ſe paſſoit dans cette action, & de découurir avec ſa lumiere, la ſincerité de ſon cœur & de ſes intentions. Il entonne derechef vne autre chanſon, & puis éleuât ſa voix il harangue au nom de tous les Algonquins, dont il portoit la parole. La premiere fut vne proteſtation que la rupture de la paix ne prouiendroit point de ſon coſté, & pour teſmoignage de cette verité, il preſente deux robes de peaux d'Elan, adiouſtant qu'il auoit quelque deſſiance des Annieronnôs qu'il vouloit bānir par ce preſent.

Le ſecond preſent fut auſſi de deux robes, ſur leſquelles ſe deuoient reposer ces Ambaſſadeurs, pour ſe delaffer du trauail de leur chemin.

24 *Relation de la Nouvelle France,*

Le troisieme portoit vne humble priere à Onontio à ce qu'il ne marchast point tout seul en assurance dans les chemins qu'il auoit applanis & frayez, mais que ce bon-heur fut aussi commun aux Algonquins & aux Hurons : en vn mot cet homme deffiant & soupçonneux au possible, auoit peur que les François ne fissent leur paix en particulier, sans se mettre en peine des Sauvages leurs alliez.

Le quatrieme present assureoit que les Algonquins auoient aussi posé les armes & ietté leurs haches en vne terre inconnue à tous les hommes.

Le cinquieme demandoit qu'on ne donnast point de fausses alarmes, que la chasse fut libre par tout, que les bornes & les limites de toutes ces grandes contrées fussent leuées, & qu'vn chacun se trouuast par tout, dans son pais.

Le sixieme assureoit les Annierronnons qu'ils pouuoient librement se venir chauffer au feu qu'Onontio leur auoit allumé, aux trois Riuieres, que les Algonquins & les Iroquois y perunneroient avec plaisir, & que leurs pipes ou leurs calumets ne bruleroient point, c'est à dire que la peur n'y feroit trembler personne. Tous ces



presens estoïent composez chacun de deux robes d'Elan , bien peintes & bien passémentées à leur mode.

Le dernier comprenoit douze de ces belles robes , quatre pour chacune des trois bourgades des Annierronnons , suppliant ces peuples de donner la liberté aux enfans des Algonquins , ou mesme aux grandes personnes qui seroient encor en leur pais , avec assurance qu'on n'épargneroit point la graisse aux estomacs de ceux qui les rameneroient , & qu'ils trouueroient des onguents pour oindre leur teste : en vn mot il vouloit dire qu'on leur feroit bonne chere , & que leur peine seroit amplement recompensée.

Ces presens acceptez , Kigtacton principal Ambassadeur des Annierronnons , apostrophant les Hurons , leur fit vn present d'action de graces de ce qu'ils n'auoient fait aucun mal aux prisonniers Annierronnons qu'ils auoient pris l'an passé : il leur dist comme par parenthese , qu'ils eussent bien fait de distribuer ces prisonniers aux autres nations Iroquoises leurs alliées , qu'ils les auroient obligées par cette déference d'entrer dás vne paix vniuerselle , qu'avec le temps on pourroit

26 *Relation de la Nouvelle France,*  
obtenir ce bon-heur , mais qu'ils se de-  
uoient encor deffier d'eux sur leurs che-  
mins.

Il leur fit vn second present , pour les  
inuitier à dresser vn festin aux Annierron-  
nons qui les iroient visiter en leur pays  
comme leurs vrays amis , & que s'ils tar-  
doient quelque temps, qu'ils mangeassent  
ce qu'ils auroient preparé , à condition de  
remettre incontinent le pot au feu de  
peur d'estre surpris , puisque l'on se dispo-  
soit à ce voyage.

Le treizième du mesme mois de May  
Monsieur nostre Gouverneur traita ces  
Deputez en la cabane d'vn Capitaine Al-  
gonquin ; on leur porta deux paroles par  
deux presens , la premiere n'estoit qu'vn  
remerciement de ce qu'ils n'auoient pas  
voulu accepter les testes ou les cheueleu-  
res de ses alliez par les Sokoquois.

La seconde leur signifioit qu'il auoit re-  
solu d'enuoyer deux François en leur país,  
& qu'ils pouuoient partir dans trois iours.  
Ce qui fit resoudre les Algonquins de  
leur donner deux de leur nation pour  
estre de la partie.

La conclusion de ces assemblées se fai-  
soit tousiours avec des resioüissances pu-

bliques, mais ceux qui penetroient plus auant que l'écorce, admiroient la conduite de Dieu, & luy donnoient mille benedictions de ses bontez : car il faut auoüer qu'à luy seul appartient de donner le poids aux vents, de changer le poison en medecine, la maladie en la santé, la mort en la vie, & la fureur de la guerre en la douceur de la paix. Sa bonté vueille accorder cette benediction à nostre France.

---

*De l'heureuse mort du Pere Anne de  
Noüe, & du Pere Enemond  
Masse.*

CHAPITRE III.

**P**VIS que dans le Chapitre precedent nous auons fait mention de la mort du Pere de Noüe, nous en parlerons icy plus au long; & tout ensemble de celle du Pere Masse, arriüée cette mesme année. L'vne des grandes faueurs que Dieu ait faite aux saincts' Apostres & aux saincts Martyrs, a esté de les ietter dans les occasions, & comme dans vne heureuse

28 *Relation de la Nouvelle France,*  
necessité d'agir & de souffrir fortement  
pour leur Maistre; les deux Peres dont ie  
vay parler, semblent auoir participé à cet-  
te benediction.

Le 30. de Ianuier de cette presente an-  
née 1646. le Pere Anne de Noüe partit  
de la residence des trois Riuieres, en la  
compagnie de deux soldats & d'vn Hu-  
ron pour s'en aller à Richelieu, éloigné de  
douze lieuës des trois Riuieres, pour dire  
la Messe & pour administrer les Sacre-  
mens de Penitence & de l'Eucharistie aux  
François qui sont là. Toutes les riuieres  
& tous les lacs n'estoient qu'vne glace, &  
la terre estoit couuerte par tout de trois  
ou quatre pieds de neige à son ordinaire,  
pendant l'hyuer. Ce bon Pere & ses com-  
pagnons marchans sur des raquettes pour  
ne point enfoncer dans les neiges, ne fi-  
rent que six lieuës la premiere iournée, &  
encor avec bien de la peine: car jaçoit que  
les raquettes soient vn soulagement, elles  
ne laissent pas d'estre comme des entraues  
à ceux qui n'en ont pas vn si grand vsage.

Ils se bastirent vne petite maison dans  
la neige, abriée des arbres & couuerte du  
Ciel, pour passer la nuit. Le Pere ayant  
remarqué que les deux soldats qui l'ac-

compagnoient pour estre nouveaux dans le pais, auoient bien de la peine de marcher avec des pieds bridez, & de traifner encor avec cela tout leur bagage apres eux, se leue enuiron les deux heures apres minuit pour gagner le deuant & donner aduis aux soldats de Richelieu de venir secourir leurs camarades. Cette charité luy a osté la vie, heureux martyr de mourir des mains de la charité! il quitte sa compagnie, luy donne aduis de suiure ses pistes, l'assurant qu'on les viendroit bientôt secourir, il ne prit ny son fusil pour battre du feu, ny sa couuerture, ny autres viures qu'un peu de pain & cinq ou six pruneaux, qu'on a encor trouué sur luy apres sa mort. Il faut porter en ce pays-cy, les hostelleries avec soy, c'est à dire son liét & ses viures, pour la maison, on la trouue par tout où la nuit se rencontre.

Comme cét homme de feu marchoit sur les glaces du Lac saint Pierre qui se rencontre entre les trois Riuieres & Richelieu, n'ayant pour guide que son bon Ange & la clarté de la Lune, le Ciel se courrit, & les nuées luy déroband son flambeau, se changerent en neige, mais si abondante que les tenebres de la nuit

30 *Relation de la Nouvelle France,*  
tousiours affreuses, l'estoient au double;  
on ne voyoit ny les bords du Lac, ny les  
Isles dont il est parfemé en quelques en-  
droits. Le pauvre Pere n'ayant point de  
bousole ny de quadran pour se guider, s'é-  
gara; il marcha beaucoup & auança peu.  
Les soldats qu'il auoit quittez, se leuant  
pour se mettre en chemin, furent bien  
estonnez quand ils ne virent point les tra-  
ces ou les vestiges du Pere, la neige qui  
estoit tombée de nouveau les auoit dé-  
robé; ne sçachant quelle route tenir, l'vn  
d'eux qui auoit esté vne seule fois à Riche-  
lieu, tire vn quadran & se guide à peu près  
sur le rumb ou rayon de vent sur lequel il  
le croyoit estably: ils cheminent tout le  
iour, sans qu'on leur vienne au secours;  
enfin recrus du trauail, ils passent la nuit  
dans l'Isle de S. Ignace, non pas bien loin  
du lieu où estoit le Pere, mais ils n'en sça-  
uoient rien; le Huron plus fait à ces fati-  
gues que les François, se reconnoissant,  
donne iusques à Richelieu, il demande si  
le Pere n'est point arriué, on dit que non,  
le voila bien estonné, & le Capitaine de  
cette place encor plus, apprenant qu'il  
estoit party si matin pour faire seulement  
six lieues; comme il estoit nuit, on attend

au lendemain matin pour enuoyer au deuant de luy, les soldats de la garnison courent, ils le cherchent du costé Sud, & il estoit du costé du Nord; ils crient, ils appellent, ils tirent des coups d'arquebuses, mais en vain, le pauure Pere estoit bien loin delà; pour les deux soldats qu'on attendoit, le Huron ayant dit le lieu où ils estoient, furent bien-tost trouuez & amenez au fort, tout ce iour se passa à courir deçà & delà, à crier, & à chercher, sans rien trouuer

Enfin le 2. iour de Feurier, vn soldat assez adroit prend deux Hurons de quatre qui se trouuoient pour lors en cette habitation, il s'en va chercher le giste où le Pere & ses compagnons auoient passé leur premiere nuit, l'ayant trouué, ces Hurons bien versez à demesler les pistes cachées sous la neige, suiuent les traces du pauure Pere, remarquant les tours & les destours qu'il auoit fait, trouuent le lieu où il auoit passé la seconde nuit depuis son depart; c'estoit vn trou dedans la neige, au fonds duquel il auoit mis quelques branches de sapin sur lesquelles il auoit pris son repos, sans feu, sans maison, sans couuerture, n'ayant qu'vne simple foran-

32 *Relation de la Nouvelle France,*  
ne & vne vieille camifolle. Comme ce lieu  
n'est pas bien frequenté des François, le  
Pere ne s'y pût reconnoistre, de là il tra-  
uerse la riuere deuant l'habitation de Ri-  
chelieu qu'il n'apperceut point, soit qu'il  
neigeast fort, ou que le trauail & les nei-  
ges luy eussent affoibly la veüe. Ce soldat  
suiuant tousiours les pistes que les Hurons  
découuroient, vid au Cap nommé de mas-  
sacre à vne lieuë plus haut que Richelieu,  
vn endroit où ce bon Pere s'estoit reposé,  
& trois lieuës plus haut vis à vis de l'Isle  
platte & la terre-ferme, entre deux petits  
ruisseaux, ils trouuerent son corps à ge-  
noux tout roide & engelé sur la terre qu'il  
auoit découuerte, en ayant vuidé la neige  
en rond ou en cercle, son chapeau & ses  
raquettes estoient auprès de luy, il estoit  
panché sur le bord de la neige releuée: il  
est croyable qu'ayant expiré à genoux, le  
poids de son corps l'auoit fait pancher sur  
cette muraille de neige, il auoit les yeux  
ouuerts regardant vers le Ciel le lieu de sa  
demeure, & les bras en croix sur la poi-  
trine.

Le soldat le voyant en cette posture, tou-  
ché d'vn saint respect, se iette à genoux,  
fait sa priere à Dieu, honore ce sacré de-  
post,



post, entaille vne croix sur l'arbre le plus proche, enueloppe ce corps tout roide & tout glacé dās vne couuerture qu'il auoit portée, le met sur vne traisne & le conduit à Richelieu, & de là aux trois Riuieres : il croit qu'il rendit l'ame le iour de la Purification de la Vierge, à laquelle il auoit vne deuotion tres-particuliere. Il ieusnoit tous les Samedis en son hōneur, recitoit tous les iours vn petit office pour honorer son immaculée Conception, il ne parloit d'elle qu'avec vn langage tout de cœur : il est croyable que cette grande & tres-fidelle Maistresse luy a obtenu certe mort si purifiante, si sainte & si éloignée de tous les secours de la terre, pour le receuoir plus hautement au Ciel.

Les soldats de Richelieu & les habitans des trois Riuieres, ne sçauoient à qui donner leur cœur, ou à l'admiration d'vne si heureuse mort, ou à la tristesse, se voyans priuez d'vn homme qui estoit tout aux autres & rien à soy. Il fut enterré avec le concours de tous les François & de tous les Sauvages qui estoient aux trois Riuieres. Quelques ames vlcérées ne purent cacher plus long-temps leurs playes à la veüe de ces saintes dépoüilles, ils se vinrent

34 *Relation de la Nouvelle France,*  
confesser au plustost, disans qu'il leur  
sembloit que ce bon Pere les en pressoit;  
d'autres ne pouuoient prier pour luy,  
mais bien se recommander à ses prieres.

En vn mot cette belle mort est le terme  
d'vne sainte vie : ce bon Pere estoit fils  
d'vn honneste Gentil-homme Seigneur  
de Villers en Priere, ou pour mieux dire,  
en Prairie, qui est vn Chasteau & vn vil-  
lage ou vn bourg distant six ou sept lieuës  
de la ville de Rheims en Champagne; En  
sa ieunesse il fut fait Page, & se trouuant  
en la Cour il fut sollicité par des courti-  
fanes pour sa beauté, mais sa bonne Mai-  
stresse le conserua vierge trente ans dans  
le monde, & trente-trois ans en Religion;  
il estoit rude & seuer en son endroit, tout  
de cœur pour les autres; les choses les plus  
basses & les plus viles luy estoient gran-  
des & releuées, & tout ce qui est dans l'é-  
clat luy sembloit remply de tenebres : il a  
trouuillé seize ans en la Mission de la nou-  
uelle France tousiours avec courage, tou-  
jours avec ferueur, & tousiours dans vne  
profonde humilité. Comme il vid que sa  
memoire ne luy permettoit pas d'appren-  
dre les langues, il se donna & dedia tout  
entierement au seruice des paures Sau-

uages & de ceux qui les instruisoient, s'abbaissant avec vne ardeur n'ompareille aux offices les plus rudes & les plus raualez. Nos François & nos Peres s'estans rencontrez certain temps dans vne grande necessité de viures, il alloit chercher des racines par les bois: il apprit si bien à peschier qu'il soulageoit toute vne maison par son trauail, autant innocent que charitable.

Il estoit extremement delicat en l'obeissance, quelque empressement qu'il eut dans les affaires occurrentes, quelque difficulté qui se presentast à ses yeux, il estoit prest de tout quitter & de tout embrasser à la voix de son Superieur, sans examiner son pouuoir ou son industrie, desirant que la seule volôté de Dieu donnast le branle à ses actions, rebutant ie ne sçay quelle prudence qui à force d'ouuir les yeux aux raisons trop humaines, les ferme à la beauté de l'obeissance, que s'il choquoit tant soit peu cette vertu, on luy voyoit à l'âge de soixante ans, des larmes & des tendresses d'vn ieune enfant, qui auroit desagrée en quelque chose à son pere.

Queleq'vn le voyant entrer dans la ca-

36 *Relation de la Nouvelle France,*  
ducité, luy proposa de retourner en France pour y passer plus doucement sa vieillesse: Je sçay bien, reparti-il, que la Mission est chargée & que ie tiens la place d'un bon ouurier, ie suis prest de la soulager & d'obeir en tout; mais ie serois bien aise de mourir dans le champ de bataille: ce n'est pas que ie n'approuue la charité de ceux qui se voyans infirmes ou trop âgés pour apprendre à parler Sauvage, font place à quelque bon ouurier Evangelique. Mais pour moy ie sens cette inclination d'employer icy ma vie au service des pauvres Sauvages, & de ceux qui les cōuertissent, & au secours que ie peux rendre aux François. Cette benediction luy a esté accordée, le desir de souffrir a fait de son corps vne victime, l'obeissance l'a égorgé, & la charité en a fait vn holocauste qu'elle a brûlé & consommé en l'honneur de son Dieu, qui seul avec ses Anges fut spectateur de ce grand sacrifice; A tant du Pere de Noüe.

Pour le Pere Enemond Masse, il estoit natif de la ville de Lion; il entra en nostre Compagnie à l'âge de vingt ans, il y a trauaillé cinquante-deux, en suite desquels il est mort le douziesme de May de

cette presente année, en la résidence de S. Ioseph, âgé de 72. ans. Il s'est trouué dans vne grande varieté de temps & d'occupations bien différentes, mais rien n'a paru dans le cours de sa vie, que l'ardour qu'il auoit de souffrir dans les Missions estrangeres: c'est ce desir qui le fit entrer en nostre Compagnie; ayant receu les Ordres sacrez, on le donna pour compaignon au R. P. Pierre Coton, Confesseur pour lors & Predicateur du Roy Henry le Grand. Le zele de conuertir les Sauages luy faisoit preferer leurs grandes forests à l'air de la Cour, il pressa avec tant d'amour qu'enfin il fut enuoyé en l'Acadie, avec le P. Pierre Biart. Ils s'embarquerent à Dieppe l'an 1611. & furent les deux premiers de tous les Ordres Religieux qui entrerent dans cette partie de l'Amerique, qui porte le nom de la Nouvelle France. Il n'est pas croyable combien ces deux pauvres Peres souffrirent en ce nouveau monde: le gland fut quelques mois leur nourriture, ceux qui les deuoient proteger, les couuroient d'inuies; ils furent emprisonnez & calomniez par ceux-là mesmes, auxquels ils rendoient sous les deuoirs d'amour & de charité;

38 *Relation de la Nouvelle France,*  
l'un des principaux d'entre ceux qui les  
ont mal traitez, mourant par apres sans le  
secours d'aucun Ecclesiastique, disoit  
avec regret & avec douleur, qu'il payoit  
bien rudement les tourmens qu'il auoit  
fait souffrir à ces pauvres Peres.

S'estans écartez de cette habitation, vn  
pirate Anglois les prit, & les ayant pill ez,  
les amena dans son vaisseau; ce nauire  
estant contraint d'entrer dans vn port  
Catholique, fut pris pour vn ecumeur de  
mer, les Officiers de la marine y entrent,  
le visitent, vne seule parole de ces deux  
prisonniers eut fait prendre le vaisseau &  
pendre tous les nautonniers; mais non  
seulement ils ne parlerent point, mais se  
cacherent si bien qu'ils ne furent iamais  
apperceus; quand les visiteurs estoient  
d'vn costé, les Peres se glissoiét de l'autre;  
les Heretiques voyant cette action s'é-  
crierent tout haut qu'ils auoient fait vn  
grand crime de tuer ces deux Innocens,  
comme ils l'auoient pensé faire, quand la  
tempeste les ietta dans ce port habité par  
des Catholiques.

Au sortir de là, ces pirates se retirent en  
Angleterre, où ils furent accusez de quel-  
ques vols; mais eux ayant esproué la

bonté de leurs prisonniers, ils les produisirent pour tesmoins, les Peres asseurent qu'ils n'auoient point veu commettre l'action dont on les blasmoit.

Enfin ils repasserent en France en l'equipage de deux patures gueux tout delabrez, le Pere Enemond Masse ayant veu le pays de la Croix & les pauvres Sauvages sans secours, ne pouuoit viure. Son corps estoit en l'ancienne France, & son cœur en la nouvelle; voyant que les portes luy estoient fermées du costé de la terre, il prend le chemin du Ciel, comme le plus seur en toutes bonnes entreprises. Il appelle les Croix & les souffrances de ce nouveau monde sa Rachel, & dit que pour la rauoir, il s'en va seruir Dieu aussi fidellement & aussi long-temps que Iacob seruit Laban, & pour mieux affermir ses resolutions, il les escriuit dans vn papier qu'on a veu & leu à son deceu. En voicy les principaux articles.

Si Iacob a seruy quatorze ans pour Rachel, à combien plus forte raison dois-je seruir mon cher Maistre deux fois 7. ans pour la nouvelle France, mon cher Canadas, embelly d'une grãde varieté de Croix tres-aymables & tres-adorables: vn si

40 *Relation de la Nouvelle France,*  
grand bien, yn si grand employ, vne vo-  
cation si sublime : en vn mot, le Canadas  
& ses delices qui sont la Croix, ne se peu-  
uent obtenir que par des dispositions con-  
formes à la Croix, c'est pourquoy il se faut  
resoudre à garder inuiolablement ce qui  
suit,

1. Iamais ne coucher que sur la dure,  
c'est à dire sans draps, sans matelas, sans  
paillasse, il en faut neantmoins auoir en sa  
chambre pour n'estre veu que des yeux,  
ausquels on ne se peut cacher.

2. Ne porter point de linge, sinon au  
col.

3. Ne dire iamais la sainte Messe sans  
estre reuestu d'une haire : ces armes te fe-  
ront souuenir de la Passion de ton Mai-  
stre, dont ce Sacrifice est le grand memo-  
rial.

4. Prendre tous les iours la discipline.

5. Toutes les fois que tu disneras sans  
auoir fait au prealable ton examen de  
conscience, quelque empeschement d'af-  
faires que tu ayes, tu ne mangeras qu'un  
dessert comme on peut faire à la collation  
és iours de ieufnes.

6. Tu ne donneras iamais à ton goust ce  
qu'il appeteroit par delices.



7. Tu ieufneras trois fois la semaine sans que personne s'en apperçoive , sinon celuy qui en doit auoir connoissance ; comme tu ne prends ordinairement ton repas qu'à la seconde table, tu peux facilement cacher ces petites mortifications.

8. Si tu laisses sortir de ta bouche quelque parole qui choque tant soit peu la charité, tu ramasseras secrettement avec ta langue les crachas & les flegmes sortis de la bouche d'autruy.

Voila les brebis que gardoit ce Iacob pour espouser la belle Rachel , voila la monnoye avec laquelle il a achepté les Croix de la nouvelle France ; Dieu ne pût resister à tant de desirs, ny éconduire vne si fidelle perseuerance, il fut renuoyé en Canadas l'an 1625. il y trouua sa Rachel, c'est à dire les Croix en abondance, les vaisseaux manquans de venir, la famine accueillit les François qui estoient en ce pays cy. C'est en ce temps-là que le Pere Enemond Masse & le Pere Anne de Noüe son compagnon cherchoient des racines pour conseruer leur vie, & qu'ils se firent l'un Jardinier & Laboureur, & l'autre Pescheur & Bucheron, pour pou-

42 *Relation de la Nouvelle France,*  
uoir subsister en ce bout du monde, où les  
ames ont cousté aussi cher à I E S U S-  
C H R I S T, que les ames des Princes &  
des Monarques.

La fin de cette Croix fut le commen-  
cement d'une autre. Vn François Anglisé  
ayant pris Kebec fit repasser ce pauvre Pe-  
re en France; que fera-il? tous ces rebuts  
seront-ils pas capables de luy oster la pen-  
sée & l'amour d'une Rachel qui luy auoit  
paru si belle & qui estoit si laide, si diffor-  
me, & si affreuse? Les yeux & les esprits  
des hommes sont bien differents: ce que  
l'un appelle grandeur, l'autre l'appelle  
bassesse: ces rigneurs estoient la douceur  
& la beauté de sa Rachel: le poltron fuit  
sentant les coups, & le bon soldat s'ani-  
me à la veüe de son sang.

Ce pauvre Pere se tenant comme vn  
banny dans son pays natal, fait vne pro-  
messe & vn vœu à Dieu tout solemnel de  
faire tous ses efforts pour mourir en la  
Croix de la nouvelle France. Dieu est le  
plus grand guerrier du monde, l'amour  
neantmoins & la perseuerance le desar-  
ment, le Pere emporta ce qu'il deman-  
doit, il rentre dans son pays de benedi-  
ction l'an 1633. il y meurt l'an 1646. tout

chargé d'ans & de merites au milieu des Sauvages, au salut desquels il auoit consacré toute sa vie & tous ses travaux; il receut tous les Sacremens de l'Eglise, & donna des preuues à sa mort de la tendresse qu'il auoit pour sa sainte Maistresse: car ne pouuant pour son extreme debilité ny parler, ny ouuir les yeux, ny se mouuoir qu'avec de grandes peines, si tost qu'on luy parloit de la sainte Vierge ou de son cher Epoux S. Ioseph, il donnoit des indices que cela luy agreoit extremement, priant qu'on luy donnast souuent cette douce nourriture, & ce restaurant qui le faisoit viure,

Ceux qui l'ont connu plus particulièrement, ont remarqué en luy deux ou trois choses fort notables: il auoit vn naturel vif, prompt, & ardent; ce luy fut vn exercice de vertu tout le cours de sa vie; cette ardeur donnoit vn feu & vne promptitude admirable à son obeïssance & à sa charité, & les cheutes qu'il faisoit par fragilité, engendroient dans son ame vne profonde humilité & vn si grand mépris de soy-mesme, qu'il se reputoit moins qu'un chien, quand la nature luy faisoit faire quelque faillie. Il naquit avec l'amour de

44 *Relation de la Nouvelle France,*  
la mortification : car dès sa petite ieunesse  
il faisoit du mal à son corps, notamment  
quand quelque petit bouillon de cholere  
vouloit échauffer son cœur.

Ayant oüy parler des trauaux du grand  
sainct François Xauier dans les Indes, il  
eut quelque pensée de répandre son sang,  
ou du moins d'employer sa vie en quelque  
pays estranger pour le salut des ames. Cer-  
te pensée se change en desir, ce desir en  
resolution, cette resolution croissant avec  
l'âge, luy fit demander l'entrée en nostre  
Compagnie, en laquelle il fut admis; mais  
comme il auoit la veuë extremement foi-  
ble, on parla de le renuoyer de la maison  
de probation : cela l'épouente, il a re-  
cours à sa sainte Mere, la coniuere avec  
vne simplicité d'enfant de luy donner vne  
marque de la volonté qu'elle a de sa per-  
seuerance en la Compagnie, il prie avec  
ardeur, prend vn Liure, l'ouure, lit sans  
difficulté les plus petits caracteres; cela le  
console & le surprend, & efface de l'esprit  
de ses Superieurs la pensée de le réuoyer.  
Comme c'est l'vne des espreuves que no-  
stre Compagnie prend de ceux qui s'y  
veulent enrooller, de les enuoyer en quel-  
ques pelerinages demandans l'aumosne,

le bon Enemond Masse y fut enuoyé aussi bien que les autres, avec les desirs du mépris & des peines qui accompagnent cette espreuue. Or il luy arriua dans son pelerinage qu'un Ecclesiastique de pieté & de condition le receut & ses compagnons aussi, avec des tesmoignages d'un respect & d'un amour extraordinaire : luy qui ne cherchoit que le mépris & la Croix fut d'abord faisi de crainte, s'imaginant que les rebuts du monde deuoient estre la marque de l'union qu'il vouloit auoir avec Dieu, il rentre dans sa simplicité ordinaire, a recours à la sainte Vierge, la coniuure de changer les caresses de cet honneste homme en des froideurs, & sa charité en des rebuts, & qu'il prendroit ce changement pour un signe de sa perseuerance en la compagnie de son Fils : cette priere peut-estre moins discrete & moins réglée qu'innocente, fut ouïe de la sainte Vierge : les paroles tarissent en la bouche de cet homme, son feu se change en glace, il renuoye ces pelerins par procureur sans leur ietter aucun regard. Depuis ce temps ce bon Nouice se tint assésuré de sa perseuerance au seruice de son Seigneur & de sa bonne Maistresse, laquelle luy a fait un

46<sup>r</sup> *Relation de la Nouvelle France,*  
present tres-particulier & tres-rare de la  
pureté. Les Peres qui l'ont frequenté &  
communiqué plus intimement, assurent  
que iamais il n'a resenty aucune rebel-  
lion en la chair. Ceux qui combattent &  
qui domtent cet aiguillon, cōme S. Paul,  
ne sont pas moindres, mais il faut auoüer  
que c'est vne grande douceur d'estre de-  
liuré de l'importunité de ces mouches  
d'Enfer.

Si sa pureté fut grande, sa charité ne fut  
pas moindre: elle le fit scieur d'aix & char-  
pentier de nauire, avec le Pere Biart son  
compagnon, ils firent des planches & ba-  
stirent vne chaoupe ou vn batteau pour  
aller pescher de la moluë, afin de secourir  
l'habitation où il estoient pressez d'vne  
extreme necessité. Ce bon Pere a fait tou-  
te sorte de mestiers, mais notamment ce-  
luy avec lequel on gagne le Paradis: il a si  
bien couru qu'il a emporté le prix ou la  
couronne, il a nauigé. si heureusement,  
qu'il est enfin arriué mal-gré toutes les  
tempestes, au port d'vne glorieuse eter-  
nité.

---

*De la Mission des Martyrs commencée  
au pays des Iroquois.*

## C H A P I T R E I V .

**Q**UAND ie parle d'une Mission aux Iroquois, il me semble que ie parle d'un songe, & neantmoins c'est une verité: c'est à bon droit qu'on luy fait porter le nom des Martyrs: car outre les cruauttez que ces Barbares ont desia fait souffrir à quelques personnes amoureuses du salut des ames, outre les peines & les fatigues que ceux qui sont destinez à cette Mission doivent encourir, nous pouvons dire avec verité qu'elle a desia esté empourprée du sang d'un Martyr: car le François qui fut tué aux pieds du Pere Isaac Jogues, perdit la vie pour avoir fait exprimer le signe de nostre creance à quelques petits enfans Iroquois: ce qui choqua tellement leurs parens, que s'imaginant qu'il y pouvoit avoir quelque sort dans cette action, ils en firent un crime & un martyre tout ensemble.

48 *Relation de la Nouvelle France,*

Adioustez que s'il est permis de coniecturer en des choses qui donnent de grandes apparences, il est croyable (si cette entreprise reüssit) que les desseins que nous auons contre l'empire de Satan pour le salut de ces peuples, ne porteront point leurs fruidts qu'ils ne soient arrousez du sang de quelques autres Martyrs. Le dessein toutesfois principal de cette denomination, est que cette Mission soit assistée du credit & faueur de ces saintes & sacrées victimes qui ont l'honneur d'approcher de plus près l'Agneau & de le suiure par tout: mais entrons en discours.

Monsieur nostre Gouverneur ayant résolu d'enuoyer deux François au pays des Annierronnons, pour leur porter sa parole & pour leur tesmoigner sa ioye & son contentement sur la paix heureusement concludë. Le Pere Isaac Iogues luy fut présenté pour estre de la partie, comme il auoit desia achetë la connoissance de ces peuples & de leur langue avec vne monnoye plus precieuse que l'or & que l'argët; il fut bien tost acceptë, les Iroquois l'agrëerët, & luy qui auoit soustenu le poids de la guerre, n'estoit pas pour reculer dans la paix. Il fut bien aise de sonder leur amitië,



tié, apres auoir éprouué la rage de leur inimitié : il n'ignoroit pas neantmoins l'inconstance de ces Barbares, la difficulté des chemins luy estoit présente, comme à vn homme qui l'auoit experimentée ; il voyoit les dangers où il se iettoit : mais qui ne risque iamais pour Dieu, ne fera iamais gros marchand des richesses du Ciel. Il fut plustost prest qu'on ne luy eut fait la proposition. Monsieur le Gouverneur iugea à propos d'enuoyer de plus le sieur Bourdon habitant du pays, qui monstra d'autant plus de courage pour le bien public, qu'il abandonna sa famille, pour se ietter dans des hazards qui ne sont iamais petits parmy ces Barbares.

Les Algonquins voyant qu'un Pere s'embarquoit, luy donnent aduis de ne point parler de la Foy de prime-abord : car il n'y a rien, disoient-ils, de si rebutant au commencement que nostre doctrine, qui semble exterminer tout ce que les hommes ont de plus cher, & pource que vostre longue robe préche aussi bien que vostre bouche, il seroit à propos de marcher en habit plus court. Cét aduis fut écouté, & l'on crût qu'il falloit traiter les malades en malades, & se composer par-

50 *Relation de la Nouvelle France,*  
my les impies comme on fait parmy les  
heretiques, qu'il falloit se faire tout à tous,  
pour les gagner tous à IESVS-CHRIST.

Ils partirent le 16. de May des trois Ri-  
uieres; & le 18. veille de la Pentecoste, ils  
s'embarquerent à Richelieu sur la riuere  
des Iroquois : ils estoient conduits par  
quatre Iroquois Annierrōns, deux ieunes  
Algonquins les accompagnoiēt dans  
leur canot particulier chargé des presens  
qu'ils alloient faire pour la confirmation  
de la paix. Le Saint Esprit auquel est de-  
dié le plus grand bourg des Iroquois, la  
feste duquel s'alloit commencer en l'E-  
glise, au moment de leur depart, leur don-  
noit desia vn auant-goust du bon-heur  
de leur voyage.

Ils arriuerent la veille du S. Sacrement  
au bout du lac qui est ioint au grand lac  
de Camplain. Les Iroquois le nomment  
Andiatarocté, comme qui diroit là où le  
lac se ferme. Le Pere le nomma le lac du  
S. Sacrement.

Ils le quitterent le iour de cette gran-  
de Feste, poursuiuans leur chemin par  
terre avec de grandes fatigues : car il fal-  
loit porter sur leur dos leurs pacquets &  
leur bagage, les Algonquins furent con-

trains d'en laisser sur le bord de ce lac vne grande partie.

A six lieuës de ce lac, ils passerent vne petite riuere que les Iroquois appellent Oïogué, les Hollandois qui sont placez dessus, mais plus bas, la nomment Riuier van Maurice.

Le premier iour de Iuin, leurs guides accablez sous leur faix & sous le trauail, quitterent le chemin qui conduit à leurs bourgs, pour passer par vn certain endroit appellé en leur langue Ossaragué: ce lieu (au rapport du Pere) est fort remarquable pour la pesche d'vn petit poisson gros comme le harang. Ils esperoient trouver là quelque secours: en effet on leur presta des canots pour porter leur bagage iusques à la premiere habitation des Hollandois, éloignée de cette pesche d'environ dix-huict ou vingt lieuës.

Dieu a vne conduite toute pleine d'amour: sa bonté fit faire ce destour pour donner quelque secours à la pauvre Therese, jadis Seminariste des Ursulines: ils la rencontrerent en cet endroit. Le Pere luy rafraichist la memoire de son deuoir, & la confessa, avec vne grande satisfaction de son ame.

52 *Relation de la Nouvelle France,*

Le 4. de Iuin, ils mirent pied à terre à la premiere habitation des Hollandois, où ils furent Fort bien receus par le Capitaine du fort d'Orange : ils en sortirent le seizième du mesme mois, accompagnez & soulagez des Iroquois qui se trouuerent en ce quartier là. Le lendemain au soir ils arriuerent en leur premiere bourgade appellée Oneugieré, jadis Osserrion. Là il fallut demeurer deux iours pour estre considerez & bien-veingnez de ces peuples qui venoient de toutes parts pour les voir : ceux qui auoient autresfois mal-traité le Pere, n'en faisoient plus aucun semblant, & ceux que la compassion naturelle auoit touchez à la veuë de ses tourmens, receuoient vne ioye sensible de le voir dans vne autre posture, & dans vn employ considerable.

Le 10. de Iuin, honoré par la feste de la sainte Trinité, il donna ce nom Sacrosainct à cette bourgade. Il se fit à mesme temps vne assemblée generale de tous les principaux Capitaines & des anciens du pays : là furent exhibez les presens que le sieur Bourdon portoit avec le Pere : là se trouuerent aussi les deux Algonquins qui les accompagnoient.

Le silence fait, le Pere expose la parole d'Onontio & de tous les François, marquée par les presens, dont j'ay donné l'explication au Chapitre precedent: il tesmoigne la ioye qu'on a receuë à la veuë des Ambassadeurs, & le contentement de tout le monde pour la conclusion de la paix entre les François, les Iroquois, les Hurons & les Algonquins: il assure que le feu de conseil est allumé aux trois Riuieres, il presente vn collier de 5000. grains de Porcelaine, pour briser les liens du petit François captif en leur pais, & autant pour la deliurance de Therese: il les remercie de ce qu'ils auoient refusé les testes des montagnais ou des Algonquins massacrez par les Sokoquiois. Il fit en particulier vn present de 3000. grains de Porcelaine à l'vne des grosses familles des Annierronnons répandüë dans leurs trois bourgades, pour tenir vn feu tousiours allumé, quand les François les viendroient visiter.

Sa harangue fut bien écoutée & ses presens tres-bien receus, il parla en suite pour les Algonquins, qui n'auoient pas connoissance de la langue Iroquoise, & qui estoient vn peu honteux pour le defaut

54 *Relation de la Nouvelle France,*  
d'une grande partie de leurs presens: car  
de 24. robes de peaux d'Elan, ils en auoient  
laissé 14. en chemin, comme nous auons  
remarqué, le Pere les excusa sur la blesseu-  
re de l'un de ces deux ieunes hommes,  
sur la pesanteur du fardeau, & sur la diffi-  
culté des chemins: il ne laissa pas de don-  
ner le sens de toutes ces paroles, de spe-  
cifier tous ces presens, en sorte que l'as-  
semblée en fut satisfaite; si bien que par  
apres les Iroquois respondirent par deux  
presens qu'ils firent aux Algonquins, &  
en enuoyerent deux autres aux Hurons.

Pour ce qui concernoit Onontio & les  
François, en faueur desquels ils auoient  
fait la paix avec leurs alliez, ils respondi-  
rent avec plus de pompe & avec vn grand  
tesmoignage d'affection.

A la demande du petit François, ils ti-  
rerent vn collier de 2000. grains: Voila,  
dirent-ils, le lien qui le tenoit captif, pre-  
nez le prisonnier & sa cadene, & en faites  
selon la volonté d'Onontio.

Pour Therese, qu'ils auoient mariée de-  
puis sa captiuité, ils respondirent qu'elle  
seroit renduë, si tost qu'elle seroit de re-  
tour dans leur pays, & pour tesmoignage  
de la verité de leur parole, ils offrirent vn

collier de 1500. grains de Porcelaine. La famille dont nous auõs parlé, qti se nomme la famille des Loups, assëura les François par vn beau present de 36. palmes de Porcelaine, qu'ils auroient tousiours vne demeure assëurée parmy eux, & que le Pere en particulier trouueroit tousiours sa petite natte toute preste pour le receuoir, & vn feu allumé pour le chauffer: tout cela se fit avec de grands tesmoignages de bienueillance.

Mais quelques esprits deffians ne regardoient pas de bon œil vn petit coffre que le Pere auoit laissé pour assëurance de son retour: ils s'imaginoient que quelque mal-heur funeste à tout le país estoit renfermé dans cette cassette: le Pere pour les des-abuser, l'ouurit, & leur fit voir qu'il ne contenoit autre mystere que quelques petits besoins dont il pourroit auoir affaire.

Je m'oubliais quasi de dire que le Pere ayant remarqué dans l'assemblée quelques Iroquois du país des Onondaëronons, il leur fit publiquement vn present de 2000. grains de Porcelaine, pour leur faire entendre le dessein qu'auoient les François de les aller voir en leur país, &

56 *Relation de la Nouvelle France,*  
que par auance il leur faisoit ce present,  
afin qu'ils ne fussent point surpris à la veüe  
de leurs visages. Qu'au reste les François  
auoient trois chemins pour les aller visi-  
ter, l'vn par les Annierronnons, l'autre  
par le grand Lac qu'ils nomment Onta-  
rio, ou Lac de S. Louys; le troisiéme par  
le pays des Hurons. Quelques-vns des  
anciens firent paroistre de la surprise à cet-  
te proposition, il faut, dirent-ils, prendre  
le chemin qu'a frayé Onontio, les autres  
sont trop dangereux: on n'y rencontre  
que des gens de guerre, des hōmes peints  
& figurez par le visage, des massés & des  
haches d'armes qui ne demandent qu'à  
ruer, que la voye qui conduit en leur país  
estoit maintenant toute belle & toute ap-  
planie, & bien assurée; mais le Pere pour-  
suiuit sa pointe, ne croyant pas qu'il fut à  
propos de dépendre des Annierronnons,  
pour monter dans les Nations plus hau-  
tes, il mit son present entre les mains des  
Iroquois, qui promirent en presence des  
Onondaëronnons de l'aller presenter aux  
Capitaines & aux anciens de leur pays.  
Voila comme les affaires publiques se ter-  
minerent, dans lesquelles le Pere ne s'ou-  
blioit pas des plus secretes & des plus im-

pe  
C  
&  
te  
ne  
pa  
ur  
pr  
A  
ro  
dis  
ha  
ge  
aux  
roi  
deu  
pai  
cro  
sen  
ron  
Alg  
Le  
qu'  
à ce  
leur  
dan  
les d  
& da



portantes, il ramassa quelque peu de Chrestiens qui sont encor là, les instruisit & leur administra le Sacrement de Penitence, il fit souuent la ronde par les cabanes, visita les malades, & enuoya au Ciel par les eaux du Baptesme quelques patures creatures mourantes, mais des riches predestinez.

Après toutes ces assemblées les Annierronnons presserēt le depart des François, disans qu'une troupe d'Iroquois d'en-haut estoit partie pour attendre au passage les Hurons qui deuoient descendre aux François, & que ces guerriers tiroient de là à Montreal pour venir passer deuant Richelieu, & remonter en leur país par la riuere des Iroquois: Nous ne croyons pas, disoient-ils, qu'ils vous fassent aucun mal quand ils vous rencontreront, mais nous craignons pour les deux Algonquins qui sont avec vous.

Le Pere leur dist là dessus fort à propos, qu'il s'estonnoit comme ils permettoient à ces hauts Iroquois de descendre dans leur district, & de venir faire la guerre dans leurs limites, descendans les sauts & les cheutes d'eau qui estoient du ressort & dans les marches des Annierronnons.

58 *Relation de la Nouvelle France,*  
Nous leur en auons donné aduis, respon-  
dent-ils. Quoy donc, fit le Pere, mépri-  
sent-ils vostre parole! ne voyez-vous pas  
qu'on vous imputera tous les desordres  
qu'ils pourroient commettre? Ils ouuri-  
rent les yeux à cette raison, & promirent  
d'y apporter vn remede efficace.

Pour conclusion, le Pere, nos François  
& leurs guides partirent du bourg de la  
saincte Trinité, le 16. de Iuin, ils chemi-  
nerent quelques iours par terre, non sans  
peine: car il faut faire comme les cheuaux  
d'Arabie, porter ses viures & son bagage,  
les ruisseaux sont les hostellerics qu'on  
rencontre. Estans arriuez sur le bord du  
Lac du S. Sacrement, ils firent des canots  
ou de petits batteaux d'écorces, dans les-  
quels s'estans embarquez, ils ramerent &  
voguerent iusques au 27. du mesme mois  
de Iuin, qu'ils mirent pied à terre à la pre-  
miere habitation des François située sur  
la décharge de la riuere des Iroquois  
dans le grand fleue de S. Laurens.

Voila le commencement d'une Mission  
qui doit donner de l'ouuerture à quanti-  
té d'autres parmy des Nations bien peu-  
plées. Si ces chemins sont parsemez de  
Croix, aussi sont-ils tous remplis de mira-

cles : car il n'y a point d'industrie ny de puissance humaine qui ait pû changer la face des affaires si soudainement, & nous tirer du dernier desespoir où nous estions reduits : il n'y a ny presens ny eloquence qui ait pû conuertir en si peu de temps des cœurs enragez depuis tant d'années : ie ne sçay ce qu'on ne doit point esperer apres ces coups de la main du Tout-puissant, qu'il soit beny au delà des siecles, & au delà de l'eternité.

Le Pere Isaac Jogues entierement appliqué & affecté à cette Mission, apres auoir rendu compte de sa commission, ne songeoit qu'à renoüer vn second voyage, pour s'y en retourner, & sur tout auparauant l'hyuer, ne pouuant souffrir d'estre si long-temps absent de son épouse de sang. Enfin il fit si bien qu'il en trouua l'occasion sur la fin de Septembre, & partit des trois Riuieres le 24. de ce mois, en compagnie d'un ieune homme François & de quelques Iroquois, & autres Sauuages; nous auons appris qu'il auoit esté abandonné en chemin de la pluspart de ses compagnons, & qu'il continuoit son voyage: il va à dessein d'y passer l'hyuer, & dans toutes les occasions qui se presen-

60 *Relation de la Nouvelle France,*  
teront, ménager l'esprit & l'affection des  
Sauvages, mais sur tout les affaires de  
Dieu, & les richesses du Paradis; il a bien  
besoin de bonnes prieres, pour le succez  
d'une entreprise si difficile.

---

*De la Residence de Saint Ioseph  
à Sillery.*

CHAPITRE V.

**L**A Residence de S. Ioseph a recueilly les premiers fruidts de la graine de l'Euangile semée en ce nouveau monde, elle a imité les choses bonnes qui se communiquent d'autant plus qu'elles ont de bonté. Son flambeau a répandu sa lumiere bien loin au deçà & au delà des riués du grand fleuve, son ardeur & son feu ont fait ressentir leur chaleur dans des regions quasi inconnuës à l'Esté, où l'Hyuer tient toujourn vn magazin de neige & de glace.

Les superstitiôs & les Sorciers sont bannis de cette Residence, il ne reste quasi plus personne à baptiser de ceux qui s'y retirent ordinairement, le peu de Chre-

tiens qui la composent, fait vn escadron merueilleusement puissant deuant Dieu. Leur course a porté la Foy en diuers endroits, & leur bon exemple a gagné quantité de Sauvages. Ceux de Tadoussac se moquans d'eux au commencement, furent enfin touchez de leur patience & de leur constance; si bien qu'ils vinrent demander à Kebec qu'on leur enuoyast des Peres pour les instruire. Cela leur fut accordé l'an 1641. depuis ce temps-là, on a tousiours continué de les visiter & de leur enseigner la vraye doctrine de IESVS-CHRIST. Ils l'ont embrassée avec tant de ferueur, & l'ont publiée avec tant de zele dans les Nations du Nord, que ces grandes forests qui n'entendoient que les hurlemens des loups, retentissent maintenant des voix & des Cantiques de IESVS-CHRIST.

Les Attikamegues qui habitent au Nord des trois Riuieres, ont receu la Foy des Chrestiens de S. Ioseph: l'vn des Capitaines de cette residence a tiré son origine de cette nation, les visites qu'ils ont fait de part & d'autre leur ont donné vne nouvelle alliance qui regarde l'Eternité.

Vne bõne vefue desia bien âgée a fait des

62 *Relation de la Nouvelle France,*  
merueilles en ce pais-là, allant visiter ses  
neueux & ses nieces, elle se mit à prêcher  
auec tant de succez, & à instruire ses com-  
patriottes auec tant de bon-heur, que  
plusieurs venans par apres en nos habita-  
tions pour demander le Baptesme, sça-  
uoient non seulement les principaux ar-  
ticles de nostre creance; mais encor les  
prieres & les petits exercices d'vn bon  
Chrestien. Cette pauvre femme a fait  
trois voyages parmy ces peuples, non pas  
tant pour voir ses-parens & ses Alliez, que  
pour les engendrer en IESVS-CHRIST.  
I'ayme bien mes parens & mes enfans,  
disoit-elle, mais ie les quitterois tous tres-  
volôtiers, & toutes les richesses des Fran-  
çois, pour la conuersion d'vne feule ame.  
Ces fructs sont sortis du parterre du glo-  
rieux S. Ioseph.

Ce n'est pas tout, les Abnaquiois que  
nous auons entre l'Orient & le Midy, ont  
fait vne telle alliance auec nos Neophy-  
tes, que quelques-vns d'entr'eux s'estans  
fait baptiser demeurent maintenant à S.  
Ioseph; & pour auant que le feu est tou-  
jours feu, c'est à dire tousiours agissant,  
ces nouveaux Chrestiens prirent resolu-  
tion ce Printemps dernier de faire vne

course en leur pais, d'y publier la Foy, & de sçauoir des principaux de leur nation, s'ils n'auroient point pour agreable de prester l'oreille aux Predicateurs de l'E-uangile: ils ont tenu leur parole, & enfin sont retournez le 14. du mois d'Aoust, & le quinzième, apres auoir assisté à vne solennelle procession qu'on fait à Kebec ce iour là en l'honneur de la saincte Vierge, pour luy presenter la personne du Roy & tous ses Estats, le plus considerable d'entr'eux nous parla en ces termes. Je vous auois promis ce Printemps que ie me transporterois en mon pais, que i'y porterois les bonnes nouvelles de l'Euangile, & que ie sçauois des anciens quel amour ils pourroient auoir pour nostre creance. Comme ils ont beaucoup d'inclination pour mon frere Noël Negabamat que voila, j'ay ietté dans leurs oreilles, les paroles qu'il m'auoit mises en bouche, ie leur ay dit que mon frere faisoit grand estat de leur amitié, mais que cette amitié estoit bien courte qui se terminoit avec la vie, qu'il se falloit encor aymer apres la mort, & que s'ils ne croyoient en Dieu, leur separation seroit eternelle: ie leur ay parlé de la beauté du Ciel & des

64 *Relation de la Nouvelle France,*  
horreurs del'Enfer, apres m'auoir entens  
du, trente hommes me dirent qu'ils em-  
brasseroient nostre creance. Dix femmes  
me donnerent la mesme assurance. Tous  
les autres m'exhorterent de venir querir  
vn Pere, & qu'ils seroient bien aises de  
l'écouter deuant que d'engager leur pa-  
role.

Vn Capitaine qui a veu la pieté des  
Chrestiens de S. Ioseph, se trouuant en  
cette assemblée, dist des merueilles de no-  
stre creance, protestant qu'il se feroit  
baptiser au plustost, & qu'il ne souffriroit  
auprés de soy aucune personne qui n'eut  
volonté de se faire instruire. Voila, disoit  
cet Ambassadeur Chrestien, les pensées  
& les resolutions de mon país; voyez si  
vous me voulez donner vn Pere, mes gens  
se doiuent assembler tous en mesme en-  
droit pendant l'hyuer prochain, pour en-  
tendre en paix & en repos la voix de ce-  
luy que vous enuoyerez.

Cette demande a paru si sainte & si  
raisonnable, qu'on n'a pû l'éconduire. Le  
Pere Gabriel Dreuillettes qui a desia ves-  
cu parmy les Algonquins dans leurs gran-  
des courses, est allé passer le plus fascheux  
temps de l'année avec ces Abnaquiois,  
bien



bien resolu de viure & de mourir en la Croix de I E S V S - C H R I S T. Il pourra pleinement satisfaire aux desirs qu'il a de souffrir, c'est ce qu'il peut attendre de plus constant & de plus assuré parmy ces peuples. Les fruicts qu'on pourra recueillir de cette Mission avec le temps, prouieront originairement des enfans du grand S. Ioseph: cette Mission a esté surnommée de l'Assomption.

Les Algonquins de l'Isle ont eu beaucoup d'occasion de profiter de la vertu & du bon exemple de ces premiers Chrestiens, aussi est-il vray que quelques-uns ont marché sur leurs pistes; mais on diroit qu'une partie de ces miserables, sont dans vn sens reprocué. Les Hurons plus éloignez descendâts vers les François, ont admiré la Foy de ces bonnes ames, & quelques-uns ont esté touchés iusques à les vouloir imiter.

Vn Capitaine de leur nation qui a passé l'hyuer à Kebec, disoit ce Printemps à Montreal, que les Chrestiens de S. Ioseph estoient les vrais creans. En effet, c'est le nom que leur donnent tous les autres Sauvages, & si quelqu'un d'entr'eux veut témoigner de la ferueur, ie m'en itay, dit-

66 *Relation de la Nouvelle France,*  
il, demeurer parmy les creans, c'est à dire  
parmy les Chrestiens de S. Ioseph.

Il faut confesser que si plusieurs Sauua-  
ges auoient la politesse des François, &  
s'ils se produisoient avec autant de gra-  
ces, qu'ils rauiroient les yeux & les cœurs  
de ceux qui verroient le fond de leurs  
ames. Ils ne peuuent souffrir qu'aucun  
infidele demeure dans leurs cabanes, qu'il  
ne donne des indices de sa conuersion; ils  
visitent ceux qui ont quelque differend,  
leur donnent de bons aduis, leur font des  
présens pour les faire rentrer en leur de-  
uoir; les parens commencent de prendre  
vn soin tout particulier d'apprendre les  
prieres à leurs enfans, de les amener à  
confesse, de les faire souuenir de leurs pe-  
chez. Vne bonne femme disoit à sa petite  
fille, mon enfant, voila les offenses que  
tu as commises, ne t'en oublie pas, deman-  
des en pardon à Dieu, & me dis au retour  
de confesse, si tu n'as rien oublié.

Leur deuotion à la sainte Messe est  
toute aymable & toute particuliere, ils  
l'entendent tous les iours avec vne gran-  
de modestie. Il n'y a Casuiste si rigoureux  
qui obligeast aucun homme de se trans-  
porter à l'Eglise dans les rigueurs d'vn

froid eſtrangement picquant , lors que la diſtance eſt notable , ny les montagnes, ny les vallées, ny la longueur du chemin, ny les glaces, ny les neiges , ny le vent, ny le froid n'empeschent ny les hommes, ny les femmes , ny les enfans de venir tous les iours à la Chappelle pour y entendre la ſaincte Meſſe. Les Peres nouvellement arriués nous diſent qu'on ne conçoit nullement en France ce qu'ils voyent de leurs yeux. Ces bonnes gens viennent de fois à autre pendant le iour, viſiter le ſainct Sacrement , ils apportent leurs enfans, les preſentent à Dieu avec des tendreſſes veritablement amoureuſes : voicy la priere de quelques parés. Toy qui as tout fait, tu ſçais tout, tu vois au delà bien loing tout ce qui arriuera ; voicy mon enfant, ſi tu connois qu'il ne vueille point auoir d'eſprit quand il ſera grand , s'il ne veut point croire en toy , prends le , deuant qu'il t'offence ; tu me l'as preſté, ie te le rends ; mais comme tu es tout puiffant, ſi tu luy veux donner de l'eſprit, & me le conſeruer, tu me ſeras plaiſir.

La pauvreté des Sauvages eſt ſi grande, & leurs viures ſi miſerables, excepté quelques iours, qu'ils tuent des animaux en

68 *Relation de la Nouvelle France,*  
abondance, & encore en mangent-ils la viande sans pain, sans sel, & sans autre saulce que l'appetit, qu'on n'a point creu iusques à present qu'il fallut leur parler de ieufnes, ny d'abstinence de chair, si non par deuotion. Cependant ils se rendēt par fois si religieux en ce poinct, qu'ils passeront des iours entiers sans manger quoy que ce soit, plustost que de manger de la chair qui en verité est pire que le plus pauvre pain du monde, tant elle est seiche & dure, ayant esté boucanée à la fumée.

Si quelqu'un tombe dans quelque fau-  
te publique, où il en tire luy-même le chastiment, ou les autres ne manqueront pas de luy en faire porter la peine & la penitence. Il n'y a pas long-temps qu'un Capitaine venant à l'Eglise, appella le Pere qui s'en alloit à l'Autel, il luy dit mon Pere, j'entendray la Messe hors l'Eglise, ie ne merite pas d'y entrer: pourquoy luy fit le Pere. I'ay beu avec des gens qui ont excédé. As-tu excédé toy-même, dist le Pere, non, mais i'ay beu avec ceux qui l'auoient fait: cela ne doit point empescher que tu n'entres en l'Eglise, ie te prie mon Pere, repart ce bon Neo-

phyte que ie sois puny afin que les autres hayssent la boisson qui nous perd. Au reste, qu'il pleuue, qu'il gresse, que le lieu soit sale ou fangeux, ils se tiennent découverts à la veuë de tout le monde.

Il y auoit quelque different dans vn mesnage: la dispute se rendit publique en sorte qu'ils se vouloient quitter l'vn l'autre, selon leur ancienne coustume. Vn des principaux Chrestiens sçachant que le diuorce prouenoit plustost du costé du mari, que de la femme, se lena à la fin de la Messe. Arrestez-vous, dist-il à l'assemblée, nous auons icy vn homme qui deshonore la priere, il parle de quitter sa femme, qu'il sçache que nous ne souffrirons iamais qu'il en prenne vn autre. Nous sommes Chrestiens, nous croyons. Mais où est-il qu'il paroisse, ie le puniray moy mesme s'il ne rentre en son deuoir. Toute l'assistance approuua ce discours, le Pere se tournant fut bien estonné d'entendre ce Predicateur, le coupable encore plus: il ne dist iamais mot, il s'en retourna doucement vers sa femme: cet excés qu'on scait bien reduire à son poinct, donne plus de ioye que de tristesse. La conclusion fust que le mari & la

70 *Relation de la Nouvelle France,*  
femme se vinrent confesser & commu-  
nier au premier iour.

On a beau deffendre le commerce de  
vin, & d'eau de vie avec les Sauvages, il se  
trouue tousiours quelque ame lasche qui  
pour tirer vn peu de poil de Castor, fait  
passer au clair de la Lune quelques bou-  
teilles dans leurs cabanes. Les Capitaines  
crient & tempestent, mais il est tres-diffi-  
cile de bannir entierement ce desordre.  
Quelques-vns ayans donc excédé, se  
voulurent punir & chastier eux mesmes.  
L'vn d'eux à l'yssuë du sacrifice de la  
Messe, s'écria, mes freres, puis que vous  
auez eu connoissance de nostre peché, il  
faut que vous en voyez la penitence; çà,  
çà, dist-il à ses complices, payons à Dieu  
ce que nous luy auons dérobé par nostre  
offense: ie scay bien que ceux qui ne  
croient pas, se mocqueront de nous,  
mais il ne faut pas que leurs gaufferies  
nous empeschét de satisfaire pour nos of-  
fences: cela dit, il tire vn grand foïet, il  
se fait rudement fustiger par vn autre, &  
puis il n'épargne non plus les épaules des  
coupablés, qu'on n'auoit pas épargné les  
siennes. Les femmes faisoient voir ce spe-  
ctacle à leurs enfans: hé bien leur disoient-

elles , serez-vous méchans ? mentirez-vous jamais , voyez comme on traite les desobeyffans.

Vn payen enuélépé dans la mesme faute , se presenta pour l'expier par la peirre : mais on luy dist que l'Eglise , ne luy estoit point encore ouuerte. Ce qui consola les Chrestiens, croyans que Dieu les preferoit aux Infideles acceptant leur penitence.

Vn ieune garçon ayant beu avec les autres, & voyant qu'on ne luy disoit mot, s'en alla par apres se plaindre au Pere de ce qu'on ne l'auoit pas puny comme les coupables, demandant du moins la permission de se battre soy-mesme en particulier. La nature apprend aux plus barbares que tout peché merite chastiment; mais il faut aduoüer que ceux qui connoissent bien les Sauvages , qui sont éloignez depuis tant de siecles de toute soumission & de tout acte de iustice, ne sont pas peu estonnez de voir ce changement si peu attendu. Dieu vueille que cette ferueur leur dure vn long-temps.

Vn Sauvage étranger qui se trouua enuélépé dans cette penitence, demanda pourquoy les François qui commettoient

72 *Relation de la Nouvelle France,*  
les mesmes fautes, ne subissoient pas les  
mesmes peines. Les autres Sauvages luy  
respondirent, que la Iustice où le Capi-  
taine des François prenoit connoissance  
de leurs crimes, & qu'ils en auoient veu  
chastier de leurs yeux, mais qu'ils ay-  
moient mieux estre punis dans l'Eglise  
par l'ordre des Peres.

Il est vray que ces penitences publiques  
sont necessaires en ces premiers commen-  
cemens, & notamment parmy des Sau-  
uages. Premièrement, pource que les  
Payens se scandalisent fort aysément des  
fautes des nouueaux Chrestiens, & si on  
n'en tiroit quelque chastiment public, ils  
attribueroient le peché, non pas tant à la  
personne qui le commet, comme à la do-  
ctrine que les Neophytes embrassent, &  
qu'ils professent. En second lieu, les Ca-  
pitaines Sauvages n'ayans aucune Iustice  
reglée, ny aucune authorité de punir les  
defauts de leurs gens, nous sommes con-  
trains de leur seruir de peres & de Iuges,  
empeschans les desordres par quelques  
chastimens qu'ils acceptent fort volon-  
tiers; mais les dereglemens que les vais-  
seaux à l'ordinaire apportent par leurs  
boissons, nous font abandonner cette



charité, & remettre à la Justice du pays la punition des yurongneries trop frequentes, pendant qu'ils sont ancrez en nos ports.

Les Relations precedentes ont fait mention de la mort toute sainte d'un Neophyte nommé François Xavier Nenaskamat: c'est celuy qui avec Noël Negabamat a ietté les premiers fondemens du Christianisme en la residence de S. Ioseph. Il laissa deux enfans, un garçon & une fille: celle-cy est mariée & mene une vie fort Chrestienne; Son fils qui se nommoit Vincent Xavier Nipikiigan, fut miserablement blessé à mort cet Automne dernier par les Sokoquois, dont nous auons parlé cy dessus; ce pauvre homme fut rapporté à Kebec & conduit à l'Hospital, où il a esté receu & traité avec une grande charité; voyant que ses playes estoient incurables, il voulut mourir avec les Chrestiens de S. Ioseph, il a rauy & en sa maladie & en sa mort tous ceux qui connoissoient les touches de son cœur. L'une des plus estranges passions des Sauvages, c'est la vengeance contre leurs ennemis: on ne pouuoit au commencement leur persuader que ce fut bien fait

74 *Relation de la Nouvelle France,*  
de prier pour eux, ils en estoient scandali-  
lisez; Tu ne nous aymes pas, disoiēt-ils au  
Pere qui leur donnoit ce conseil: cette  
priere ne vaut rien, quel bien nous peut-  
il arriuer que Dieu benisse ou secoure nos  
ennemis; ceux qui croyēt, ont bien chan-  
gé de langage: celuy-cy traitreusement  
massacré, sans iamais auoir commis aucun  
acte d'hostilité contre cette nation qu'ils  
ne vouloient point auoir pour ennemie,  
non seulement pardōna à ses meurtriers,  
mais il pria souuent Dieu qu'il les benist,  
qu'il leur fit la grace de se conuertir, &  
lors qu'on luy porta le Viatique, apres  
auoir reïteré les prieres qu'il faisoit pour  
eux, il promit d'vn accent qui touchoit  
tous les assistans qu'il se souuiēdroit d'eux  
au Ciel & qu'il demanderoit à Dieu leur  
salut, & la connoissance de I E S V S-  
C H R I S T à toute leur nation; cette mort  
a esté precieuse deuant Dieu & deuant  
les hommes.

Sa femme a monstré vne charité & vne  
constance admirable à seruir son pauvre  
mari: elle auoit receu vn coup de hache  
de ces traistres; ils luy auoient enleué vne  
partie de la peau de la teste avec ses che-  
veux; bref ils l'auoient laissée pour mor-

te, mais ses bleffeurs n'estant pas mortelles, si tost qu'elle se peust traifner, elle donna de l'estonnement à tous ceux qui connoissent le genie des Sauvages. Si tost qu'un mari est en estat de ne plus recouurer sa santé, sa femme le quitte & l'abandonne, le laissant entre les mains de ses parens, s'il en a; s'il n'en a point, elle luy avance ses iours pour le deliurer, & elle aussi de la peine que cause vne grande maladie: le mari en fait autant à sa femme en cas pareil: cette barbarie n'est plus parmy ceux qui reçoivent & qui conservent la Foy: ce flambeau leur fait voir la beauté de la charité coniugale, mais il coûte pas pourtant les inclinations d'une nature nourrie dedans ces habitudes depuis la naissance des siecles. Cette femme vrayement forte & fidele pansoit tous les iours son mari, souffrant la puanteur de ses playes, dont elle effuyoit continuellement le pus; Elle disoit par fois en elle-mesme, ie sens bien que ie suis Chrestienne; car sans cela il ne me seroit pas possible de demeurer un iour auprès d'un homme qui me choque les sens si rudement, & cependant ie ne scaurois m'empêcher de luy. C'estoit sans doute vne

76 *Relation de la Nouvelle France*  
grace bien particuliere, & vneffet du Sa-  
crement de Mariage.

Ce pauvre patient auoit vne petite fille  
qu'il auoit consacré à Dieu, des le iour  
de sa naissance, luy promettant qu'il la  
porteroit à estre vierge toute sa vie. Il la  
donna des sa petite enfance aux Meres  
Vrfulines: il n'est pas croyable combien  
ces bonnes Meres faisoient estat de ce  
petit enfant, elles admiroient ses bon-  
nes inclinations, & la douceur de son na-  
turel; on eut dit que sa plus grande re-  
creation estoit de prier Dieu, iamais en  
quelque humeur qu'elle fut, elle ne refu-  
soit de le faire; quand elle pleuroit, com-  
me font les enfans, si on luy disoit: prions  
Dieu, aussi-tost ioignant ses petites mains  
elle arrestoit ses larmes & prononçoit ses  
prieres qu'elle sçauoit parfaitement des  
l'age de trois ou quatre ans; son pere se  
voyant proche de la mort, la voulut voir  
on la tira du Seminaire, on la conduisit  
vers ce pauvre mourant, on la luy presenta.  
Elle estoit si gentiment vestuë, & elle le  
salua avec tant de graces qu'il en fut rauy.  
Il ne se peust contenir de l'embrasser, il  
la baïsa, il la prend sur son liçt, la tient dans  
son sein, luy donne mille benedictions, luy

congratule d'estre tombée en si bõne main, il luy parle comme si elle eust eu cinquáte ans: Adieu ma fille ie m'en vay au Ciel, ne t'attriste point de ma mort , sois bien obeïssante aux filles vierges , elle sont tes plus proches parentes, ne les quitte iamais : quand tu seras grande, elles te diront ce qu'il te faudra faire. Cet amour trop ardent fit mourir cette pauvre enfant, elle prist la fiebvre dans l'haleine & dans la bouche mourante de son pere, comme elle estoit fort tendre, n'ayant pas plus de cinq ans, l'air corrompu s'empara bien aysément de son petit corps, & luy causa vne maladie qui l'enuoya six mois apres au tombeau.

Son pere estant mort, on en sceut bien-tost la nouvelle au Seminaire où on l'auoit reportée. Sa maistresse la mena deuant le saint Sacrement , pour la faire prier Dieu pour son ame. Ayant fait sa priere, elle se tourna elle-mesme vers sa maistresse & luy dist, *IE S V S* sera-il pas mon pere , puisque ie n'en ay plus ? La Vierge sera aussi ma mere, & vous serez mes parentes, mon pere me la dit. Elle raconta aux Meres tout ce que son pere luy auoit recommandé.

Sa fièvre se faisant de plus en plus connoître, l'allita en sorte qu'elle n'en releua plus. Elle se voulut confesser, le Pere qui l'écoula, en fut rayuy, ne croyant pas qu'un enfant qu'il vouloit consoler, eue iamais tant de iugement. On luy demanda si elle ne seroit pas bien aise de voir Nostre Seigneur, *napik nisadkiha misikakichitdtz*, répondit elle, entiere-ment i'ayme celuy qui a tout fait; & là dessus elle expira, avec la ioye & les regrets de toutes ces bonnes Meres.

L'embarras que la venue des vaisseaux apporte, nous fit reietter le Iubilé de l'an passé en un temps plus commode pour le gagner avec plus de repos, on le publia quelques iours deuant la naissance du Sauueur. Les Chrestiens de S. Ioseph qui n'auoient point encor oüy parler de cette deuotion, s'y preparerent avec vne affection toute extraordinaire. On leur dist que les dispositions pour obtenir ce pardon, estoient le ieufne, l'aumosne, & la priere ou l'oraison: pour le ieufne, ils le garderent bien aisément: car ils n'auoient pas beaucoup de choses à manger en ce temps-là, un bon-heur neantmoins le rendit plus meritoire & plus remarquable. Un Chas-

leur ayant fait rencontre d'un Caribou, qui n'est pas tout à fait si gros qu'un de nos bœufs de France, le poursuivit & le tua par terre: la famine estoit en leurs cabanes, le desir de manger de la viande fraische les tentoit fortement, iamaismaintmoins aucun Chrestien n'en voulut gouter, les iours qu'on leur auoit ordonné de ieusner, non pas le Chasseur mesme; bien dauantage, quelques Payens de sa cabane voyans cet exemple, ne touchèrent non plus à cette chair, que si elle eut esté empoisonnée.

Pour l'aumosne ils auoient plus de peine: car ils ne scauoient que donner, l'or & l'argent n'ont point de cours parmy ces peuples, & leur pauureté les dispensa aysement d'estre prodigues. Si fallut-il pour contenter leur deuotion qu'ils accomplissent cét article. Les vns apportoient quelques grains de Pourcelaine, les autres un petit morceau de chair; il y en eut un qui presenta un petit plat d'ecorce, plein de raisins qu'il auoit achepté des François. En un mot, on donna toutes leurs aumosnes à l'un des Capitaines plus zelez pour les distribuer aux plus necessiteux.

80 *Relation de la Nouvelle France,*

Quant à l'oraïson, ils ne manquerent pas de faire leurs Stations, & avec cela d'assister toutes à vne Procession assez facheuse & difficile qu'ils firent depuis sainct Ioseph iusques à Kebec, il y a environ vne lieüe & demie de chemin: elle se fit le iour de sainct Estienne le lendemain de Noel par vn temps extremement froid, ils marchoiert tous deux à deux en bel ordre, les enfans voulurent estre de la partie. La croix & la banniere marchoiert deuant, les Peres qui ont soin de cette petite Eglise, conduisoient leur troupeau, ils entonnent des Hymnes en sortant de l'Eglise, ils continuent leur Procession, recitans leur Chapelet, & faisant d'autres prieres. Arriuans à Kebec ils rauirent les François, leur premiere Station fut en l'Eglise des Meres Ursulines, où ayans prié Dieu, & chanté quelques Cantiques spirituels, ils tirerent droit à la Paroisse, où le sainct Sacrement estoit exposé. Ils furent receus avec des motets plein de pieté qu'on chanta en l'honneur de celuy qu'ils venoient adorer, lequel leur ayant donné sa benediction par les mains du Prestre, ils passerent à la troisieme Station qui estoit à l'Hospital, où sembla-  
blement



en l'année 1646.

81

blement ils prièrent pour les sujets contenus en la Bulle, tousiours conduits & dirigés par leurs Pasteurs. Au sortir de là, ils s'en retournent à ieun deux à deux, cōme ils estoient venus, concluans la dernière action du Iubilé dans leur Eglise. Ceux qui auoient veu le pays dans sa barbarie, iettans les yeux sur vne telle deuotion, sur vne modestie si grande, voyans des Barbares faire trois lieues à pied, dans vn froid tres-piquant, & à ieun, pour gagner la remission de leurs offences, rendoient mille louanges au Dieu du Ciel, qui verse ses benedictions où il luy plaist.

---

*De la Residence de la Conception aux  
trois Riuieres.*

CHAPITRE VI.

**L**Es trois Riuieres sont l'abord de tous les peuples de ces contrées bons & mauuais : on y voit de temps en temps des Sauvages, de toutes les nations qui voguent sur le grand fleuve de saint Laurens, depuis son emboucheure ius-

F

82 *Relation de la Nouvelle France,*  
ques aux Hurons, & au delà : ceste esten-  
duë fait peut-estre quatre cens lieuës, &  
dauantage.

Ce ramas de tant de peuples si differents  
fait vne grande confusion, & encore que  
les seuls Chrestiens soient les plus chers  
des François, on est contraint de tolerer  
les autres, & d'attendre le moment de  
leur conuersion.

Toutes les assemblées qu'on a faites  
avec les Iroquois, ont esté tenuës aux  
trois Riuieres : deux ou trois insignes  
Apostats s'y sont retirez : tous les fripons  
des autres endroits y sont venus passer  
vne partie de leurs temps : tous les curieux  
de sçauoir des nouvelles y abordent : ce  
n'est qu'un flux & reflux qui empesche  
beaucoup que la Foy ne préne racine. Les  
Chrestiens cependant n'ont pas laissé de  
donner des preuues de leur foy, & de  
leur constance, nonobstant les mauuais  
exemples qu'ils ont deuât les yeux, & qui  
font quelquesfois trébucher les foibles.

Vn Infidelle cajola si bien vne femme  
Chrestienne, qu'il la prist pour sa secon-  
de femme, les François indignez de ceste  
action, luy deffendent l'entrée du fort, &  
de leurs maisons : cét homme forcené.

s'en va dans le quartier des Sauvages, faire vn cry public contre la priere, c'est à dire contre la Foy, vsant de menaces contre tous ceux qui sortiroient de leurs Cabanes pour aller à la Messe, ou à l'instruction. Vn Chrestien entendant ce discours de sa Cabane, en sort armé d'une sainte cholere, il anime sa voix, il crie, il tempeste contre cét insolent, parle hautement de la foy, donne courage aux Chrestiens, proteste que les menaces des impudents ne l'ébranleront iamais, en vn mot le Payen, voyant ce torrent, se retire de peur que des paroles on ne vint à la violence, n'esperant pas trouver tant de courage patmy les siens pour le mensonge, qu'il en croyoit dans les Chrestiens pour la verité.

Vne autre fois vn Chrestien voyant les desordres qui se commettoient dans ce mélange de toute sorte de nations, & n'ayant pas d'autres armes que sa parole, pour y resister, il sortit en public, & se pourmenant selon leur coustume, parmy les Cabanes de ses compatriottes, il harangua en ces termes.

Escoutez, mes freres, c'est à vous tous que j'adresse ma parole, vous sçavez

84 *Relation de la Nouvelle France,*  
que ie suis baptisé : si quelqu'un l'ignore,  
qu'il l'apprenne aujord'huy de ma bouche,  
ie n'ayme ny les biens , ny l'honneur,  
i'ayme la priere, i'honore la Foy, ie vou-  
drois que tout le monde l'honorast, tout  
n'est rien : la creance est de prix , & de va-  
leur : si vos oreilles estoient percées, la do-  
ctrine qu'on nous enseigne, y entreroit, &  
si vous n'auiez les yeux fermez , vous en  
verriez la beauté : on ne voit qu'insolen-  
ces dans nos cabanes , les ieunes gens  
courent toutes les nuits, i'arresterois bien  
ces desordres , si i'auois du pouuoir sur  
vous. Tenez pour constant que ces mali-  
ces attireront dessus nos testes la cholere,  
& la vengeance de celuy qui a tout fait.  
Pour vous autres qui auez receu le Bap-  
tesme, & qui ne tenez pas vostre parole,  
vous estes des trompeurs , ou renoncez à  
vostre foy , ou viuez conformément aux  
promesses que vous auez faites en vostre  
Baptisme. Si l'on vous retranche de l'E-  
glise, si on vous chasse comme des chiens,  
ie me banderay le premier contre vous, si  
vous ne quittez vos desordres. Ses paroles  
poussées d'un bon accent, & par un hom-  
me d'autorité estonna les inconstans , &  
consola bien fort les plus feruens , & les  
plus courageux.

La nuit suiuant vn Chrestien qui auoit esté banny de l'Eglise pour vn scandale public, & qui s'estoit reconcilié apres vne bonne penitence, émeu de la force de ce discours, en fit vn autre deuant des apostats, avec vn accent tout plein de cœur. Les Sauuages sont fort retenus en leurs paroles, deuant leurs compatriotes. C'est vne chose rare qu'un Capitaine mesme se donne la liberté de reprendre les fautes de ses gens, si ce n'est peut-estre de quelque ieunesse. Cet hōme parla deuant les plus huppez, & deuant les plus superbes de sa nation, en cette sorte. Celuy qui a promené sa parole dans la karāgue qu'il nous a faite auiourd'huy, a parlé comme vne personne qui croit veritablement: son aage & sa grande autorité meritent que les fideles & les infideles obeissent à sa voix, & sa perseuerance en la Foy oblige tous les Chrestiens de garder les promesses qu'ils ont faites à Dieu: pour moy qui ay donné mauuais exemple, ie ne puis dōner aucun poids à mes paroles; si neantmoins vous les regardez de bien prés, vous trouuerez qu'elles ne s'écartent ny d'un costé ny d'autre, mais que leur route est toute droite: i'ay peché, tout le

86 *Relation de la Nouvelle France,*  
monde le sçait bien, i'en ay demandé pardon à Dieu, ie m'en suis confessé, ie croy qu'il m'a fait misericorde, & que le peu de temps qui me reste iusques à la mort, m'est donné pour faire penitence de mes crimes, ie ne puis assez admirer sa bonté. Mais ne dites pas que si vous suiuez mon exemple dans le vice, vous le suiuez par apres dans la penitence: ces paroles sont dangereuses, il les entend, il vous écoute, s'il ne m'a pas liuré au mauuais demon, c'est vne bonté qui m'estonne, de laquelle il n'a pas vsé enuers vne infinité d'autres qui se sont perdus. Ne dites pas aussi que vous aurez de l'esprit, quand vous aurez la teste blanche, le demon vous preuiendra, il ne fera plus temps de vouloir estre sage quand vous serez dans les feux, les guerres, les maladies, & la mort mesme, sont les punitions de nos offenses, & non pas de mauuais effects de la Foy & des prieres, comme disent quelques-vns: c'est la priere qui dit à Dieu, arreste ta colere, ne decoche point tes fleches dessus nous, donne nous le loisir d'auoir de l'esprit, chasse les maladies, deliure nous de la guerre: voila ce que demandent iour & nuit les Peres pour nous autres, c'est ce

qu'ils nous conseillent de faire & de pratiquer : sans la priere de ceux qui ayment Dieu, le demon qui a enuie de nous perdre, nous auroit bien-tost precipité dans la fosse pleine de feu. Ceux-là sont bien abusez qui croyent que la priere cause les maladies & auance la mort : celuy que nous prions, c'est celuy-là mesme qui donne la santé & la vie, l'honneur qu'on luy rend, ne le prouoque pas à nous faire du mal. Sus donc, que ceux qui ont peché, font penitence avec moy, & ceux qui n'ont point saly leur Baptésme gardent constamment leur parole iusques à la mort.

Je crois qu'il sera bien à propos de dire icy deux mots de la conuersion de cet hōme. Estant sollicité par vne femme, il la prit publiquement avec sa legitime: Dieu l'ayāt châtié par vne bonne maladie, il ouurit les yeux, mais pource que l'on craignoit son inconstance, dont il auoit desia donné des indices, on le laissa fort longtemps comme vn excommunié: il enuoya querir plusieurs fois quelques-vns de nos Peres, à toutes ses demandes point de responce: enfin comme on creut qu'il estoit veritablement touché, vn Pere le va voir

88 *Relation de la Nouvelle France,*  
dans ses grandes douleurs: Ah, mon Pere,  
luy dist-il, ayez pitié de moy: ie ne puis,  
luy repliqua le Pere, te faire entrer en l'E-  
glise, tu as donné vn trop grand scanda-  
le: Helas! mon Pere, ie ne demande pas  
cela, ie ne suis pas digne d'y rentrer, ie de-  
mande que mes pechez soient effacez par  
la confession; ie suis extremement mala-  
de; la mort me fait peur, estant encor char-  
gé de tous mes crimes: le Pere voyant  
bien qu'il n'estoit pas encor dans vn si  
grand danger, luy donna iour, le va trou-  
uer au temps prefix, luy preste l'oreille:  
ce pauvre homme tire vn petit faisceau  
de bois cōme vne botte d'allumette, & le  
monstrant au Pere, luy dist: voila tous mes  
pechez, ie les ay escrits dessus ces bois à  
nostre mode, de peut de m'en oublier: il  
se confesse avec de grāds regrets les yeux  
pleins de larmes, la bouche pleine de san-  
glots, & le cœur tout remply de regrets  
& de douleur. Apres sa confession, il ra-  
conta au Pere comme il estoit tombé dans  
l'abyssme de ses pechez. I'ay, disoit-il, con-  
serué long-temps la blancheur de mon  
Baptisme, i'ay porté long-temps le flam-  
beau qu'on m'e fit tenir tout allumé sans  
l'esteindre: cette femme qui m'a perdu

me re  
ceme  
son a  
iusqu  
voulo  
prés d  
aussi-  
enfin  
trembl  
rois la  
tost,  
perdit  
voyan  
auprè  
m'en  
l'amou  
fois sa  
te fait  
quelq  
costie  
tois, a  
bonté  
Huror  
icy bas  
ils fon  
chans,  
tout ce  
ame, t



me recherchant, ie la fuyois au commencement, mais petit à petit ie pris plaisir en son amitié: ie ne pensois en aucun mal, iusques-là que sentant que mon cœur vouloit estre meschant, ie la chassois d'auprés de moy, mais elle n'alloit pas loin; aussi-tost elle paroissoit deuant mes yeux: enfin ie commençay à l'aymer, mon cœur trembloit, me reprochant que ie quittois la priere, ie m'allois confesser aussi-tost; mais ce demon me poursuivant me perdit, ie vins à l'aymer tout de bon, & voyant bien que ie ne serois pas en repos auprès de vous autres, ie vous quittay & m'en allay à l'Isle, & de là aux Hurons: l'amour m'aucugloit, ie pechois quelquefois sans remords, le plus souuent la crainte faisoit mon ame, ie m'en voulois quelquefois prendre à vous autres, tantost ie vous méprisois, puis ie vous exaltois, admirant vostre patience & vostre bonté: car vos freres qui sont dans les Hurons, font là haut ce que vous faites icy bas, ils pacifient toutes les dissensions, ils font des presens pour appaiser les meschans, ils enseignent le chemin du Ciel: tout cela m'estonnoit, & ie disois à mon ame, tu t'en vas dans le feu, tu desobeis

90 *Relation de la Nouvelle France,*  
à celuy qui a tout fait. Estant dans ces an-  
goisses ie tombe malade, me voila dans  
des craintes épouventables, tous mes pe-  
chez se presentent à mes yeux, comme si  
on me les eust dit les vns apres les autres:  
ie les marquay tous sur ces petits bois, ie  
demanday qu'on me rapportast icy bas, ie  
ne pensois qu'à vous autres que i'auois  
tant méprisez: ie disois à Dieu, tu fais  
bien de me faire malade, ie t'ay quitté le  
premier, ie n'ay point d'esprit, ie sentoie  
des douleurs horribles, ie crioie dans mon  
mal, i'ay merité tout cela, tu fais bien,  
mais ne me tuë pas que ie ne me soie  
confessé. Ie croyois à tous coups que i'al-  
lois descendre au pais des demons: Enfin  
quand ie me suis veu proche de vous au-  
tres, mesangoisses ont esté vn peu soula-  
gées: car encor que vous me rebutassiez,  
ie disois tousiours, ils ont raison, ils crai-  
gnent que ie ne les trompe. Nikanis, di-  
soit-il au Pere, prie pour moy, dis luy qu'il  
augmente mon mal, si iamais il me prend  
enuie de le quitter. On le tint encor fort  
long-temps dans cet estat de penitent,  
deuant que de le faire entrer dans l'Egli-  
se: il y est maintenant bien resolu de n'en  
sortir iamais, il disoit il n'y a pas long-

temps à quelques ames froides: ah! si vous scauiez quel grand mal-heur c'est d'estre chassé de l'Eglise, & combien cela couste d'angoissés, vous vous donneriez bien de garde de commettre chose aucune qui vous fit iamais tomber dans ce precipice: Dieu luy vueille donner la perseuerance.

Pour rentrer dans nostre discours, les Chrestiens se voyans enuironnez de tant de difficultez, prirent resolution pour se mieux conseruer, de faire bande à part dans leur grande chasse pendant l'hyuer, & dans les autres voyages qu'ils feroient pour leur cōmerce. Vn François les ayant accompagnés, nous tesmoigna au retour qu'il auoit esté rauy les voyant viure en vrays Chrestiens, ne manquans iamais de prier Dieu tous ensemble, gardans aussi estroitement le saint Dimanche, comme s'ils eussent esté proches de nos petites Eglises.

Au retour de leur chasse, ils se cāperent le plus près qu'ils purēt de nostre Chappelle: les Payens s'en formaliserent, leur dōnans mille brocards de ce qu'ils ne s'estoiēt pas voulus ioindre à eux; c'est la coustume parmy ces peuples que les filles estant malade de leur maladie ordinaire, se separent

92 *Relation de la Nouvelle France,*  
des autres, comme faisoient les Iuifues.  
Les Infidelles voyant nos Neophytes vnis  
ensemble, leur disoient en gauffant qu'ils  
faisoient bien à la façon des femmes de  
cabaner à part, ils souffroient patiem-  
ment ces risées, portans compassion à  
leur auetglement: que pouuons nous  
apprendre de vous autres, respondit vn  
Chrestien, sinon des medifances & des  
gaufferies? ne vous estonnez donc pas si  
nous nous mettons à l'écart.

Il n'y a terre au monde si seche & si ari-  
de où il ne paroisse quelque petit brin de  
verdure. La petite Eglise des trois Riui-  
res voit dás ce flux & reflux des Sauvages,  
qui l'abordent, vne nation toute simple,  
toute candide & bien éloignée de la su-  
perbe: ce peuple vient du fonds de terre,  
il passe sa vie dans l'innocence de la chasse  
& de la pesche, ne voyant les François  
qu'vne ou deux fois l'année pour achepter  
quelques necessitez en contr'eschange de  
leurs pelteries. Ils tirent leur nom du mot  
Attikameg, qui signifie vne espece de  
poisson que nous appellons le poisson  
blanc, pource qu'en effet il est tout lui-  
fant, & tout blanc. Ces pauvres poissons  
blancs se viennent ietter dans les filets

de l'Euangile, autant de fois qu'ils approchent des riués du grand fleuue de saint Laurens. Ils composent maintenant vne petite Eglise volante, qui n'a rien de plus ferme ny de plus constant que la Foy, & que l'exercice des vertus qu'ils conseruent d'autant plus aysément qu'ils sont éloignez des ennemis, qui les leur pourroient dérober.

Ils portent avec eux vn catalogue, ou vn calendrier des Festes, & des Dimanches, & de tous les iours de la semaine: pas vn d'eux ne s'est trompé cette année en son calcul. Outre les prieres du soir, & du matin, ils s'assemblent tous les Dimanches dans vne cabane, pour chanter quelques Hymnes spirituels, & pour reciter tous ensemble leur chapelet. Que si quelqu'un d'entr'eux à la parole en main, il anime les autres à obeir à celuy qui a tout fait, & à quitter leur anciennes superstitions.

Tout l'hyuer, ils se consolent dans l'esperance qu'ils ont de se venir confesser & communier au Printemps, ils en font de mesme pendant l'Esté, se disposans de nous venir voir à l'Automne: ils découvrent leur faute avec vne candeur admi-

94 *Relation de la Nouvelle France,*  
rable. On diroit veritablement que le  
peché d'Adam n'est point parvenu iuf-  
ques à ces peuples, tant ils sont éloignez  
des malices qui se retreuuent parmy les  
plus ieunes enfans.

Leur premier Capitaine, nommé Paul  
de Tamerat, estant arriué aux trois Ri-  
uieres, s'en alla visiter le Pere qui a soin  
de cette residence, & luy dist deuant tous  
ses gens. Mon Pere, sera-ce donc à ce coup  
que ie communieray ? tu m'as tousiours  
refusé ce bon-heur ; tu m'as remis du  
Printemps à l'Automne, j'ay eu peur pen-  
dant tout l'Esté de mourir deuant que  
l'on m'ait porté à la bouche cette nourri-  
ture de nos ames. Dieu m'a conserué la  
vie, me voicy de retour, que diras-tu  
maintenant ? ne m'afflige pas plus long-  
temps. Voyla le compliment que fit cet  
homme à son abord, plus aymable cent  
fois que ces mines, & ces grands abaisse-  
mens de la Cour qui n'ont bien souuent  
que de l'apparence.

La femme de ce Capitaine, ne perdit  
non plus de paroles que son mary : elle  
amene au Pere ses deux filles, le presse  
tant qu'elle peut d'accorder à la mere, &  
aux enfans ce pain de vie, elle demande

qu'on l'instruise, si elle ne l'est pas suffisamment. Vn Samedi au soir, le Pere l'ayant fort examinée avec quelques autres, elles creurent que c'estoit pour Communier le landemain, elles viennent donc à la Messe en nostre Chappelle, se presentent à vn Pere pour les confesser: mais comme il n'entendoit point leur langue, illes renuoya. Elles se tirent à quartier, entendent deux Messes, demeurent en la Chappelle iusques à Vespres, le Pere, qu'elles attendoient, & qui auoit celebré la Messe, en la Paroisse, suruenant, lestrouue les mains iointes deuant l'Autel. Il leur demande ce qu'elles font là, nous t'attendons, mon Pere, pour nous confesser, & communier. Quoy donc fit le Pere, ne sçavez vous pas bien qu'on ne communie pas apres auoir mangé? (il croyoit qu'elles vinssent de leur cabanes) nous le sçauons bien, respondent-elles, nous n'auons point mangé depuis hier à midy: nous sommes icy depuis le matin, esperans tousiours que tu nous ferois communier. Mais pourquoy demeuriez vous si long-temps, voyás que ie ne venois pas: hélas! dist vne bonne vefue, nous y resterions volontiers tout le iour pour

96 *Relation de la Nouvelle France,*  
remercier le bon I E S V S des graces qu'il  
nous a fait : nous y viendrons souuent,  
nous ne sçaurions nous ennuyer en la  
maison des prieres. Le Pere touché ius-  
ques aux larmes leur accorda le lende-  
main matin , ce qu'elles souhaittoient  
auec tant d'ardeur.

Ayant donné iour à quelques-vns de se  
venir confesser , vne bonne femme se  
vint excuser demandant vn plus long  
terme pour se preparer. Comment, dist le  
Pere, ne sçauois-tu pas bien des hier que  
tu debuois te confesser aujourd'huy? ne  
t'ays-je pas veu quasi toute l'après-dinée à  
la Chappelle! qu'as-tu fait pendant tout  
ce temps-là? l'ay pensé, répond-elle, à mes  
pechez, i'y pensay hier quasi tout le iour,  
i'y veux penser iusques à demain, & apres  
tout peut-estre que ie ne fairay pas com-  
me il faut. Le voudrois bien que mon  
cœur ne fut plus méchant du tout, ie suis  
bien marrye d'auoir fasché Dieu. Au reste  
comme ces bonnes ames ne font point de  
difficulté de s'ouuir, les plus gros pe-  
chez estoient d'auoir esté trop triste,  
voyant quelques-vns moins portez à prier  
Dieu, de s'estre voulu fascher contre  
eux. Elle se confessa avec vne candeur  
rauisante



rauissante : & comme le Pere luy donnoit vne penitence trop legera son gré , elle s'en plaignit, & luy dist: ie ne laisseray pas d'adiouster d'autres prieres; en effet elle demeura plus d'une heure à l'Eglise, apres sa confession.

Elle a gagné son mari à IESVS-CHRIST; cét homme qui estoit fort rude auant son Baptesme , est deuenu docile & pliable comme vn enfant : la benediction du Ciel est veritablement sur cette famille, cette bonne femme amena sa fille au Pere qui l'auoit baptisée , pour receuoir sa benediction: cét enfant qui n'a que trois ans portoit vn petit paquet sur sa teste. La mere prit la parole , voicy mon Pere , ta petite fille qui te fait ce present , pour te faire souuenir de prier Dieu pour elle, afin qu'il luy donne de l'esprit pour bien retenir les prieres: c'estoit vne peau de Cerf, gentiment accommodée que le Pere rendit à l'enfant pour luy faire vne petite robe. La veritable innocence est parmy ces peuples , ie dirois volontiers que dans la France on deuient ignorant pour trop sçauoir , & que pour trop vouloir on ne veut rien: car en verité ce qu'on poursuit avec tant de feu, n'est rien qu'un neant.

La belle-mere de cette bonne femme, passe encore sa bru en deuotion, en candeur, & en pieté. Le saint Esprit luy a donné vne telle affection pour conseruer la pureté de son cœur, qu'elle ne manque pas de se cōfesser tous les huit iours, non pas aux prestres: car elle n'en a point dans ces grands bois; mais au Souuerain Pontife. La nuit qui precede le Dimanche, lors que tout le monde est dans vn profond sommeil, elle se leue, se met à genoux, examine sa conscience, & puis elle fait sa confession à Dieu, en la mesme façon qu'elle fait deuant vn Pere: elle demande pardon, elle fait vne penitence, elle prie Dieu qu'il luy face la grace de se souuenir de toutes ses offenses pour les dire puis apres à son confesseur. On ne croiroit pas avec quels sentimens elle les explique: ie suis, dit-elle, par fois vne vraye chienne, ie fais plusieurs actions sans diriger mon intention. Je vay querir du bois sans penser que c'est pour Dieu. Je suis comme ces pourceaux qui grongnent incessamment: car ie me plains par fois d'vn mal de teste qui me trauaille, & qui me fait souffrir assez souuent.

Elle a vne si grande tendresse de con-

science, que la seule ombre du peché luy fait peur. L'estime qu'elle fait des personnes qui luy parlent de Dieu, & qui l'instruisent, est si grande, que vous diriez qu'elle écoute vn Ange, quand elle preste l'oreille à vn Pere: c'est ce qui la rend zélé pour le salut de ses compatriotes, notamment de sa famille, qui est assez nombreuse.

Son mari n'a pas moins de ferueur, il fait plus pour la gloire de Nostre Seigneur, dans son pays, que le plus zélé Missionnaire de la Nouvelle-France. Il n'y a pas long-temps que de ieunes frippons Algonquins, estans entrez sur le soir dans sa cabane, pour badiner & cajoler, il les aduertist doucement de leur deuoir: mais voyant qu'ils ne s'arrestoient point pour sa douceur, il leur dist d'vn ton sec: sortez d'icy, & apprenez qu'il n'y a personne en ma cabane qui ne croye, & qui ne craigne Dieu. Les paroles rudes sont parmy les Sauvages, ce que les bastonnades feroient en France parmy les insolens.

La bonne vie, & le zele de ces nouveaux Chrestiens, répand la Foy de I E S U S CHRIST, bien auant dans les nations plus éloignées. Des personnes qui n'ont

100 *Relation de la Nouvelle France,*  
iamais oüy parler aucun Pere de nostre  
compagnie, nous demandent le saint  
Baptisme. Quand nous les voulons in-  
struire, nonstrouuons qu'ils ont la con-  
noissance de nos mysteres, & qu'ils sça-  
uent les prieres, & l'exercice d'un bon  
Chrestien: cela sans mentir, est de grande  
consolation.

Vn Capitaine d'un pays plus haut que  
les Attikamegues, s'est venu presenter au  
Pere, avec toute sa famille, pour appren-  
dre de sa bouche ce dont il auoit oüy par-  
ler dans les grands bois de son pays. Il  
est demeuré tout exprez trois semaines,  
aupres de luy, pour se faire instruire. On  
n'a baptisé que sa fille aînée, à laquelle  
on a donné commission d'apprendre les  
prieres à son pere, à son mari, & à tous  
ceux de sa cabane. Deux Canots sont ar-  
riuez d'une autre nation dont nous n'a-  
uons point encore oüy parler: ce sont des  
visages nouveaux qui paroissent pour la  
premiere fois parmy les François. Si tost  
qu'ils ont mis pied à terre, ils sont venus  
chercher celuy qui prie, & qui instruit:  
c'est le nom que les Estrangers donnent  
aux Peres, afin, disoient-ils, d'appren-  
dre le chemin du Ciel: cette enuie leur a

pris pour auoir veu & entendu quelques Sauvages, qui ont communication avec nos Neophytes. Dieu est la bonté mesme, qu'il soit beny à iamais : comme il connoit qu'il n'y a force humaine qui puisse courir ces grandes forests, & ramasser ces pauvres brebis égarées, & cachées dans des montagnes, dans des bois, & dans des froids épouventables, il les touche luy mesme, & les conduit comme par la main aux sources de la vie, qui sont les Sacrements de son Eglise.

De trentecinq Canots qui sont venus de ces contrées, on n'a baptisé que 37. ou 38. personnes. On ne scauroit croire, combien il est important de ietter de solides fondemens de la Foy.

Entre ces Canots il en est venu quelques-uns d'une nation appelée Kapiminnaksetiik, lesquels nous ont assuré que leurs voisins auoient esté visitez par des Sauvages, qui iamais n'ont paru en ces contrées, & qui iamais n'auoient veu aucune des marchandises qu'on apporte en ce nouveau monde. Ils disent plusieurs choses de la multitude des hommes de leur nation, & de leurs façons de faire: nous en apprendrons des nouvelles avec

402 *Relation de la Nouvelle France,*  
le temps : ils sont sujets du grand Dieu,  
ils le viendront reconnoistre aussi bien  
que les autres ; il n'y a point de clairon si  
retentissant que celuy de l'Euangile ; il  
faut qu'il se face entendre aux quatre  
coins du monde.

---

*De la Mission de sainte Croix,  
à Tadoussac.*

CHAPITRE VII.

**C**E que nous appelons Tadoussac, est  
cōmé des Sauvages Sadilege, c'est  
vn lieu plein de rochers & si hauts, qu'on  
diroit que les Geans qui voulurēt autres-  
fois combatre les Cieux, auroient ietté en  
cet endroit, les fondemens de leur esca-  
lade. Le grand fleuve S. Laurens fait quasi  
dans ces rochers vne baye ou vne anee  
qui sert de port & d'assurance aux nau-  
res qui voguent en ces contrées : nous ap-  
pellōs cette baye Tadoussac. La nature la  
renduë fort commode pour l'ancrage des  
vaisseaux ; elle la bastie en rond & mise à  
l'abry de tous les vents : on comptoit au-

tresfois sur les riués de ce port, trois cens guerriers ou chasseurs effectifs, qui faisoient enuiron avec leurs familles douze ou quinze cens ames. Ce petit peuple estoit fort superbe; mais Dieu le voulant disposer à receuoir son Fils, l'a humilié par des maladies qui l'ont quasi tout exterminé: ces coups neantmoins sont favorables, pendant que sa iustice massacroit les corps au grand deluge du monde, sa misericorde alloit ramassant les ames penitentes: nous pourrions dire le mesme avec proportion, que sa colere mettant à mort vne partie des Sauvages par les guerres & par les epidimies, sa bonté donnoit aux autres vne vie qu'il faudroit chercher au trauers de mille morts.

C'est ce que nous auons veu de nos yeux: car ces pauures gens battus de quantité de maladies & recrus des fatigues de la guerre, se sont enfin iettez au port de la vie & de la paix: ils se sont rendus à IESVS-CHRIST, qui semble les vouloir repeupler par vn bon nombre de Sauuages qui abordét là de diuers endroits, pour voir de leurs yeux ce qu'ils apprennent par leurs oreilles qu'il y a des hommes bap- tisés comme eux qui préchent & qui pu-

104 *Relation de la Nouvelle France,*  
blient les grandeurs de Dieu, & qui enseignent le chemin du Ciel. Il faut confesser que depuis cinq ans ces bons Neophytes ont excellé en ferueur & en deuotion, mais voulant cette année courir trop viste, ils ont bronché, excédans du costé qu'on n'auroit pas attendu.

Je pense auoir leu autresfois que le sieur de Ioinuille qui a escrit la vie de S. Louys, se treuuant dans vne grande tempeste sur la mer, ses soldats & ses matelots crians que le vaisseau alloit perir, se ietterent à ses pieds & luy demanderent l'absolution de leurs pechez: mais pensez-vous, leur dist-il, que j'aye ce pouuoir? Qui l'aura donc, Monsieur, répondent-ils, puis qu'il n'y a point de Prestre dans le nauire? A cette repartie, il éléua sa voix: Or fus ie vous absous de tout le pouuoir que i'en ay, ie ne sçay pas si i'en ay, mais si i'en ay, vous estes absous. Cette bonne simplicité Gauloise, quoy que iointe avec vn peu trop d'ignorance, pouuoit estre agreable à Dieu, pour l'humilité qui l'accompagnoit. Les Sauvages de Tadoussac sont tombez cet hyuer dans le mesme erreur: se voyans dans leurs grands bois éloignez de leur Pere, & souhaitans d'ailleurs avec



passion d'entendre la sainte Messe, l'un d'eux se presenta pour en exprimer les saintes ceremonies, avec tout l'appareil & toute la deuotion que peut auoir vn esprit trop feruent; ce n'est pas tout, le desir de se confesser les pressant, vne femme aagée voyant que les hommes ne leur prestoient point l'oreille, se presente pour exercer cet office. Ce zele indiscret fut approuué de quelques-vns, avec plus de simplicité & d'ignorance que de Theologie: mais seulement pour les personnes de son sexe.

De cette indiscretion ils passent à vne autre: si quelqu'un faisoit quelque faute, ils le faisoient venir publiquement en leur assemblée, & apres luy auoir reproché son peché deuant tout le monde, ils le fustigeoient avec vne cruauté qui ressenoit encor la barbarie.

Leur ieufne passoit les deux ou trois iours sans manger: en vn mot le zele sans la science est vn mauuais guide. Leur ferueur indiscrete passa de la pieté dans la police exterieure: ils se vont imaginer que pour estre bons Chrestiens, ils doiuent viure tout à fait à la Françoisse, & sur cette pensée ils font les polis, ils rendent les

106 *Relation de la Nouvelle France,*  
honneurs à leur Capitaine qu'ils voyent rendre à M<sup>r</sup> le Gouverneur par les François, ils font vne cabane à part pour prendre leurs repas, ils dressent des tables, ils font manger les hommes ensemble, & les femmes à part: Et comme ils auoient remarqué que les François ne mangeoient pas tout ce qui leur estoit présenté, ceux qui seruoient à table, ne donnoient pas le loisir notamment aux femmes de prendre suffisamment leur refection: personne cependant ne disoit mot, toutes ces singeries passoiēt pour des mysteres. Les Sauvages & les François en matiere de compliments tiennent les deux extremités: ceux-là sont fades & rustaux dans le peu de respect qu'ils se portent les vns aux autres, & les François sont importuns dans l'excez de leurs ceremonies, & bien souvent dissimulez dans les trop grands témoignages de leur amitié. La candeur rustique est preferable à vne feinte courtoisie, l'excez ne fut iamais bon en quoy que ce soit: si ces bons Neophytes le prennent, ils en seront bien-toſt las.

Le Pere qui a soin de cette Mission, retournant au Printemps pour la cultiuer, trouua vn nouveau peuple: il est accuſé

ly avec quantité de reuerences & de complimés; il ne treuve plus de visages peints, ny de cheueux oints ou graissez, selon leur ancienne coustume: on le vient recevoir à la Françoisé, avec vne grace & vne gentillesse qui n'estoit pas des plus accomplies, aussi ne faisoit elle que de naistre: en vn mot, il treuve que ces disciples auoient appris trois fois plus de choses qu'il ne leut en auoit enseigné. Quelques bonnes femmes disent qu'elles se sont confessées; d'autres qu'ils ont assisté à la Messe; tout le monde assure qu'on a prié en public & en particulier tout le temps de l'hyuer; chacun rend compte de ses petites deuotions, & le pauvre Pere bien estonné commence à les accuser de superbe, il reprend leur indiscretion, il leur fait entendre la griefueté de leur crime, non qu'il ne vid bien que l'ignorance & la simplicité couuroit la moitié de leurs fautes, mais pour leur donner vn preseruatif pour le futur: ces bōnes gens bien estōnez baissent la teste, ils s'en vont tous à la Chappelle pour demander pardon à Dieu: celuy qui auoit commencé cette nouueauté, prenant la parole deuant tous les autres, s'écrie: Le diable m'a

108 *Relation de la Nouvelle France,*  
seduit, & ie vous ay trompez, c'estoit fait  
de nous, si Dieu ne nous eut rappelle au  
bon chemin par la voix de nostre Pere: la  
Foy s'en alloit perduë dans Tadoussac, &  
nous eussions bien-tost communiqué no-  
stre venin aux nations du Nord qui nous  
viennent voir & que nous allons visiter:  
comme le vent se joue d'une paille, ainsi  
le demon nous balotte & nous fait aller  
où il veut, quand nous sommes éloignez  
de nos Pasteurs; c'est moy qui luy ay pre-  
sté l'oreille le beau premier, c'est moy qui  
vous ay empestez, mes freres, mon crime  
est si grand que ie n'ose quasi en esperer le  
pardon, chassez moy de l'Eglise, ie ne  
suis pas digne d'y rentrer: le Ciel est fer-  
mé pour moy, i'ay trop offensé celuy qui  
est mort pour nous, que faut-il que ie fa-  
ce? que feray-je, mon Pere, pour de si  
grands pechez? Il parloit avec tant de fer-  
ueur qu'il n'y auoit personne en cette as-  
semblée qui ne fut touché; les larmes cou-  
loient de leurs yeux, les regrets de leur  
cœur parloient vn langage bien agreable  
à Dieu, tous demandoient de faire peni-  
tence de leurs pechez. Le Pere leur ayant  
fait comprendre la griefueté de leur of-  
fence, place vne Croix en vn lieu de l'E-

glise, comme on fait le Vendredy saint, & leur ordonne d'aller faire amande honorable à I E S V S - C H R I S T, en son Image, de luy demander pardon, & de protester solemnellement qu'ils ne se laisseront plus iamais aller à de semblables nouveautez : il leur commande aussi de ieuſner à la façon de l'Eglise, & de transporter vne grande Croix qu'ils auoient dressée proche de leurs cabanes, en vn lieu plus eminent & plus decent, afin d'aller là tous les Vendredis protester qu'ils reconnoissoient I E S V S - C H R I S T, pour leur Sauueur & pour leur Redempteur. Tout cela fut bien-toſt executé, mais deuant toute autre chose, ils se confesserent avec vne cādeur admirable: quelques-vns portoient de petits bastōs, pour se souuenir de leurs pechez: d'autres les marquoiet sur les grains de leur Chapelet: d'autres les escriuoient à leur mode sur de petits morceaux d'écorce d'arbre; ils donnoient tous des indices de leurs regrets, & de leur penitēce. La Croix que le Pere leur auoit ordonné de transporter, auoit bien environ trente ou trente-cinq pieds de long: le Capitaine la voulut porter luy-mesme sur ses espaules, il assemble ses gens, fait

110 *Relation de la Nouvelle France,*  
prendre les armes à quelques-vns, conduit les autres en la Chappelle, où il leur tint ce discours. Mes freres, vous sçavez que nous auons erré dedans nos deuotions, & que nostre peché nous rend indignes de pardon: mais celuy qui a esté pour nous cloüé en vne Croix, est tout plein de misericorde, ie ne perdray iamais l'esperance que i'ay en luy; si nous auons quitté le vray chemin, nous y sommes rentrez, ne perdons point courage, obeissons plus fidelement que iamais. Puis se tournant vers quelques Sauuages du Nord non encor baptisez: Mes freres, leur dist-il, tous ceux qui sont égaréz, ne sont pas perdus, si nostre peché vous scandalisez, que nostre penitence vous edifie, & vous face dire en vostre pays que la Foy ny la Priere ne sont pas bannis de Tadoussac, nous serons aussi fermes en la Foy que iamais, & pour moy quand vn Ange viendroit du Ciel m'enseigner vne doctrine contraire à ce que le Pere nous enseigne, ie ne le croirois pas. Pour vous qui portez encor vos pechez dans vostre ame, faites vous bien-tost baptiser, afin que nous soyons veritablement tous freres, & que nous n'ayons qu'vn Pere &

vne mesme maison dans le Ciel.

Cela dit, il charge cette grande Croix sur ses espauls: la procession se commence, ils marchent tous deux à deux avec vne modestie vrayement Chrestienne. Arriuez au lieu où cet Arbre qui a porté le fruit de vie, deuoit estre planté, ils l'éleuent & le placent au bruit des coups d'arquebusades, qu'ils font retentir avec vne grande allegresse. La Croix estant plantée, ils se iettent à genoux, adorent le Crucifié en son Image, & pour conclusion le Pere leur fait entendre que pour les actions de ciuilité ou de police, qu'ils estoient libres de suiure leurs idées, pourueu qu'elles ne cōtrariaissent point à la loy de Dieu, mais que les ordres de Dieu & de son Eglise leur deuoient estre à iamais inuiolables.

I'ay desia dit que c'est la coustume des Sauvages, quand quelqu'un a quelque sujet de tristesse ou de douleur, ou mesme encor de colere, qu'ils luy font vn present pour soulager son cœur. Le Capitaine de Tadoussac, voyant bien que le Pere estoit triste & affligé de leur offense, voulut appaiser sa douleur avec cette petite harangue: Mon Pere, ce petit present vous est fait pour tirer du fond de vostre

112 *Relation de la Nouvelle France,*  
ame toute la tristesse que vous pourriez  
auoir conceüe de nos pechez & de nostre  
tromperie, il essuyera toute vostre dou-  
leur, & pour moy ie vous assure que ie  
tiendray la main qu'vn chacun marche  
d'oresnauant par le chemin que vous nous  
auez monstré. Si quelqu'vn refusoit de  
toucher le present, il donneroit à enten-  
dre qu'il n'accorde pas ce de quoy il est  
requis, le meilleur est de le prendre & de  
l'employer au soulagement des plus pau-  
ures. Ceux qui en suite de cette proces-  
sion eurent le bon-heur de s'approcher de  
la sainte Table, s'y preparerent avec la  
priere & le ieusne, & non contens de se  
confesser vne fois, ils retournent ordinai-  
rement pour la seconde fois quelques  
iours apres leur premiere confession, de  
peur, disent-ils, qu'il ne reste quelque  
chose par oubly dans nostre ame. Cette  
candeur est fort ordinaire quasi à tous les  
Sauuages.

Vn bon Neophyte ne se pouuant con-  
tenir apres la Communion, disoit au Pe-  
re: mon cœur est tout autre qu'il n'estoit,  
ie sens ie ne sçay quelle douceur, ie ne  
sçay quelle ioye que ie ne puis exprimer  
de parole, deuant la Communion i'estoit  
comme



comme vn petit animal renfermé dans son trou qui n'en ose sortir, il se presente, il sort à demy, mais la peur le fait relancer dans sa taniere: voila comme i'estois deuant que d'auoir receu ce mets sacré, la confession auoit calmé mon cœur; mais il n'osoit sortir, la crainte & l'assurance le partageoient, si tost que mon Sauueur l'a visité, il a brisé tous les obstacles, il m'a mis en liberté, vous diriez qu'il n'est plus dedans moy, qu'il vole dedans l'air tout prest de faire la volonté de Dieu, en quoy que ce soit.

Vne femme desia aagée a montré ie ne sçay quoy de plus haut que le commun dedans ses deuotions: sa ferueur luy fit apprendre en vne demie heure vne Oraison assez lōgue qu'on leur fait faire apres la Communion, à peine l'eut-on proferée deux fois, qu'elle la recita de mot à mot, & la fit apprendre aux autres: elle a vn extreme desir de sçauoir tout ce qu'il faut faire pour contenter Dieu, elle sort de sa cabane & se retire quelquesfois à l'écart pour faire sa priere, son cœur parle vn langage que personne ne luy a appris: Vous sçaez, dit-elle, ô mon Dieu, que ie n'ayme que vous, que tout ce qui est sur la

114 *Relation de la Nouvelle France,*  
terre, ne m'est rien, vous seul connoissez  
l'estonnement & la ioye que i'ay de ce  
que vous m'avez donné la Foy & la grace  
de vous connoistre, il me semble que rien  
du monde ne me sçauroit separer de vous,  
ie ne crains ny la pauvreté, ny la douleur,  
ny la mort: ie sens neantmoins que i'ayme  
ma petite fille, mais ie vous ayme bien da-  
uantage; car si vous la voulez, prenez la,  
mon Seigneur, ie ne vous quitteray pas  
pour cela, ny pour chose aucune qui soit  
au monde.

Il n'est pas croyable comme les Sauua-  
ges qui viennent des autres contrées à Ta-  
doussac, sont estonnez: les peuples renfer-  
mez dans les froids du Nord, entendans  
parler de cette nouvelle créace, s'en vien-  
nent par petites troupes les vnes apres les  
autres. On en a compté cette année deux  
cens d'une seule nation, qui voyans que  
des Sauvages prêchent la Foy, ils écou-  
tent, se presentent eux-mesmes & leurs  
ensans au Baptesme. Le Pere en a fait  
Chrestiens vne soixantaine cette année,  
ils se font instruire, ils offrent leurs prieres  
à Dieu dans la Chappelle qu'ils admir-  
rent, quoy qu'il n'y ait rien de si pauvre:  
en vn mot, ils viendront tous petit à petit

en l'année 1646.

115

se chauffer & se brûler au feu que IESVS-CHRIST est venu allumer dessus la terre; leur vie est estrange, ils ne paroissent que quelques mois de l'année sur les riués du grand fleuue, & quelques-vns ne s'y arrestent que fort peu de iours. Tout le reste du temps ils rentrent dans ces grandes forests, pour faire la guerre aux poissons & aux bestes : apres tout, l'experience nous apprend qu'ils menent vne vie fort innocente, & qu'ils conseruent tres-bien les graces qu'ils viennent puiser dans les Sacremens de l'Eglise, aussi faut-il auouer qu'ils sont éloignez de tout ce qui sert d'aliment au vice & au peché.

Le Pere se voulant separer de ces bons Neophytes, leur laissa cinq Liures ou cinq Chapitres d'vn Liure composé à leur mode; ces Liures n'estoient autres que cinq bastons diuersement façonnez, dans lesquels ils doiuent lire ce que le Pere leur a fortement inculqué.

Le premier est vn baston noir, qui leur doit faire souuenir de l'horreur qu'ils doiuent auoir de leurs nouueautez & de leurs anciennes superstitions.

Le second est vn baston blanc, qui leur marque les deuotions & les prieres qu'ils

H ij

116 *Relation de la Noûuelle Francé,*  
feront tous les iours, & la façon d'offrir &  
de presenter à Dieu leurs petites actions.

Le troisiéme est vn baston rouge, sur lequel est escrit ce qu'ils doiuent faire les Dimanches & les Festes, comme ils se doiuent assembler tous dans vne grande cabane, faire les prieres publiques, chanter des Cantiques spirituels, & sur tout écouter celuy qui tiendra ces Liures ou ces Bastons, & qui en donnera l'explication à toute l'assemblée.

Le quatriéme est le Liure ou le baston du chastiment, aussi est-il entouré de petites cordeletes: ce Liure prescrit la façon de corriger les delinquans avec amour & charité: il faut accorder à leur ferueur ce qui est raisonnable, & retrancher les excez où ils se portent aysément.

Le cinquiémè Liure est vn baston entaillé de diuerses marques, qui signifie comme ils se doiuent comporter dans la disette & dans l'abondance, le recours qu'ils doiuent auoir à Dieu, les actions de graces qu'ils luy doiuent rendre, & l'esperance qu'ils doiuent tousiours auoir en sa bonté, notamment pour l'eternité.

Ces pauures gens se retirans dans les bois, se diuisent ordinairement en trois

bandes: le Pere a donné au chef de chaque escoliade ces cinq Liures ou ces cinq Chapitres qui contiennent tout ce qu'ils doiuent faire. C'est vn plaisir bien innocent de voir ces nouveaux Predicateurs tenir ces Liures ou ces bastōs d'vne main, en tirer vn de l'autre, le presenter à leur auditoire, avec ces paroles. Voila le baston ou le Massinahigan, c'est à dire le liure des superstitions, c'est nostre Pere qui l'a escrie luy-mesme, il vous dit qu'il n'y a que les seuls Prestres qui puissent dire la Messe & entendre les Confessions, que nos tambours, nos sueries & nos fremissemēs de mammelles, sont des inuentions du manitou ou du mauuais demon qui nous veut tromper; & ainsi de tous ces autres Liures de bois qui leur seruent autant que les volumes les plus dorez d'vne Biblioteque Royale: Dieu parle aussi bien aux petits qu'aux grands, leur docilité les met à l'abry des foudres qui renuersent les esprits pleins d'eux-mesmes.

*De l'habitation de Ville-Marie, en  
l'Isle de Montreal.*

## CHAPITRE VIII.

**L**A paix, l'union & la concorde, ont fleury cette année dans l'Isle de Montréal, l'assurance a esté parmy les François, & la crainte a'troublé de temps en temps les Sauvages. Avant que d'en rendre la raison, il sera bon de remarquer que tout ainsi que sous le nom d'Iroquois, nous comprenons diuers peuples, les Anniéronons, les Onizetchangns, les Onontagueronons, les Sontaronons, & quelques autres, de mesme aussi sous le nom & sous la langue des Algonquins nous logeons quantité de nations, dont quelques-vnes sont fort petites, & d'autres fort peuplées, les *sawiechkarinizek*, les *Kichispirinizek*, ou les Sauvages de l'Isle, pource qu'ils habitent vne Isle qui se rencontre sur le chemin des Hurons, les *Onontchataranons*, ou la nation d'Iroquet, les *Nipisiriniens*, les *Mataschkai-*

rini<sup>ek</sup>, les Sagachiganirini<sup>ek</sup>, les Kin<sup>chebiirini</sup><sup>ek</sup>, & plusieurs autres depuis la paix faite entre les Annierronnons, les François & leurs alliez : Il s'est trouué pour l'ordinaire quelques-uns de toutes ces nations à Montreal.

Tes<sup>ehat</sup>, autrement le Borgne de l'Isle, Tasichkaron Capitaine des Onontcharonons, & Makate<sup>anakisitch</sup> Capitaine des Mata<sup>chkairini</sup><sup>ek</sup>, s'estoient résolus de demeurer là, d'y passer l'huyer & d'y planter du bled d'Inde au Printemps, les faux bruits qui coururent que les Annierronnons n'auoient fait qu'une paix feinte, donnerent l'alarme au camp & firent déloger Tes<sup>ehat</sup> & sa troupe pour se retirer aux trois Riuieres. Les Onontcharonons, dont les ancestres ont autresfois habité l'Isle de Montreal, & qui semblent auoir quelque desir de la reprendre pour leur païs, tinrent ferme, & à leur exemple, les Mata<sup>chkairini</sup><sup>ek</sup>.

A ces faux bruits il en suruint vn autre mieux fondé, qui pensa bannir de Montreal tous ces pauures Sauvages. Les Iroquois Annierronnons leur dirent que les Oneiochronons & les Onontagueronons n'estoient point entrez dans le traité de

120 *Relation de la Nouvelle France,*  
paix qu'ils auoient fait avec les Algon-  
quins & avec les Hurons, & partant qu'ils  
se tinssent sur leurs gardes, pource que ces  
peuples estoient partis pour surprendre  
les Hurons, & de là venir fondre à Mont-  
real. La terreur en saisit quelques-vns, qui  
s'enfuirent comme les autres. Tescéhat  
qui s'estoit retiré des premiers, enuoyé  
des messagers coup sur coup, pour presser  
ceux qui estoient, de descendre au plu-  
stost, qu'autrement ils sont tous morts;  
mais la chasse, comme il est croyable, les  
retient: en effet elle est excellente en ces  
quartiers, à cause que les animaux pen-  
dant la guerre, estoient comme en vn pays  
neutre, où les ennemis ne battoient ny la  
campagne, ny les bois. Ces deux escoua-  
des ayans pris resolution de rester, non-  
obstant tous les dangers dont on les me-  
naçoit, ont passé l'hyuer sans aucun mal,  
massacré des animaux en abondance, &  
cultivé quelques terres au Printemps. Ce-  
la ne s'est pas fait sans crainte & sans ter-  
reur: car de temps en temps ils prenoient  
des ombres pour des homes, & des phan-  
tomes pour des veritez. Il est vray neant-  
moins que ces peuples dont on les auoit  
menacez, estoient en arme. Nous auons



appris ce Printemps qu'ils ont quasi destruit vne bourgade d'Hurons, & que Telschat remontant en son pays, a perdu l'un de ceux qui l'accompagnoient dans vne embuscade qu'ils luy ont dressée. C'est vn ieune homme qui estant frappé d'un coup d'arquebuse, fut rapporté à Montreal: iamais il n'auoit receu aucune instruction, & neantmoins il ouuyt tellement les oreilles aux paroles de IESVS-CHRIST, qu'il fit quasi croire celly qui le baptisa qu'il n'auoit receu ce coup de la mort que pour passer aussi tost dans la vie par le moyen de ce diuin Sacrement, qui le porta en vn instant de la terre au Ciel. Si ces peuples ne font la paix, comme on espere qu'ils la feront, ou si les Antieroniens ne les empeschent de passer dans leurs terres, comme on les a priez, ils ne donneront aucun repos aux Sauvages qui se retireront à Montreal. Ces barbares ont tesmoigné qu'ils estoient amis des François, mais s'ils venoient chercher des Algonquins ou des Hurons, & qu'ils n'en trouuassent point, ie ne voudrois pas qu'ils rencontrassent des Europeans à leur auantage: car lors qu'ils viennent en guerre, ils ne prennent point

122 *Relation de la Nouvelle France,*  
plaisir de retourner les mains vuides en  
leur pays; ils se font bien souuent des  
ennemis, quand ils n'en ont pas. Descen-  
dons maintenant vn petit plus en particu-  
lier: comme cette Isle est en quelque fa-  
çon frontiere des Iroquois Annierron-  
nons, elle a quasi toute l'hyuer quelques  
ieunes gens de ces peuples qui viennent  
voir par curiosité les François & les Al-  
gonquins: ce fut vn bon-heur que le Pere  
Isaac Jogues se trouua en cette habitation,  
car il les entretenoit dans l'affection &  
dans le desir de continuer la paix, les dis-  
posant petit à petit à luy prestez l'oreille,  
quand il les iroit voir en leur pays.

Ces Barbates regardoient les lieux où  
ils estoient venus en guerre, où ils auoient  
massacré des François & des Algonquins  
où ils auoient pris des prisonniers, & quand  
on leur demandoit comme ils auoient  
traité ceux qu'ils auoient emmenez de  
leur pays: nous n'estions point presens  
disoient-ils, quand on les emmena d'as-  
bourgades, on ne les a point tourmentez.  
Nous scauions bien le contraire: car vn  
ieune Algonquin qui s'est sauué d'entre  
leurs mains, nous a asseurez qu'il les auoit  
veu brûler tout vifs, que les Iroquois

n'ont iamais traité aucun prisonnier avec plus de rage, qu'ils firent tous leurs efforts pour les faire pleurer, que ces pauvres François iaignoient les mains au milieu des flammes, & qu'ils regardoient vers le Ciel; que les Algonquins captives en ce pays-là les voyant dans ces horribles souffrances, ne pouvoient contenir leurs larmes, se baissant & se cachant pour pleurer. Ce temps de fureur est passé, ces monstres se changeront en hommes, & d'hommes ils deviendront des enfans de Dieu. Ce peuple enflé de ses victoires, est superbe iusques dans le pays de ses ennemis; l'un d'eux disoit en chantant ces paroles en face des Algonquins: Je voulois tuer des Algonquins, mais Onontio a arresté ma colere, il a aplany la terre, il a sauvé la vie à quantité d'hommes, voulant signifier que sans la paix, il auroit terrassé grand nombre de ses ennemis.

Quelques autres ayans rencontré une petite cabane d'Algonquins qui chassoient, les femmes les ayans apperceus, s'enfuirent dans le fonds des bois, excepté une bonne vieille, qui n'ayant plus de jambes, fit de la resoluë: ces Iroquois luy crient qu'ils sont amis: à la bonne heure,

124 *Relation de la Nouvelle France,*  
répond-elle, entrez dans nostre cabane  
pour vous delasser : les hommes arrivans  
sur le soir, trouuerent ces hostes qui se  
gaussoient de la crainte des Algonquins;  
mais ceux-cy leur repartirent gentiment  
nous ne craignons que les méchans, vous  
estes bons, ce n'est pas vous qui nous don-  
nez de la peur, mais les Onotagueronons  
qui manquent d'esprit, vous ayant refusé  
d'entrer dans le traité de paix que vous  
auez fait avec nous.

L'un de ces Iroquois qui sembloit auoir  
quelque bonne inclination pour les Al-  
gonquins, voyant que quelques-uns d'en-  
tr'eux prioient Dieu, se glissoit ordinaie-  
rement parmy eux, quand ils venoient à la  
saincte Messe : le Pere qui la disoit, s'en  
estant apperceu, le voulut faire sortir, il  
répond qu'il croit en Dieu, & qu'il a vn  
chappelet aussi bien que les autres. Les  
Algonquins voyans cela, disent qu'il est  
Chrestien : demandez luy, fit le Pere, s'il  
est baptisé, & comme il s'appelle; qu'est-  
ce, repartit-il, que d'estre baptisé? c'est,  
luy dit le Sauvage qui l'interrogeoit, re-  
ceuoit vne eau de grande importance qui  
efface toutes les taches & toutes les souil-  
leures de nostre ame : luy qui s'imaginait

que cette eau d'importance, dont ils vou-  
loit parler, estoit de l'eau de vie, & qu'il  
n'y en auoit point de meilleur au mōde:  
Ah! s'écria-il, les Hollandois m'ont sou-  
uent donné de cette eau d'importance,  
i'en ay tant beu que i'en estois si yure qu'il  
me falloit lier les pieds & les mains, de  
peur que ie ne fisse mal à personne, tout  
le monde se mit à rire de ce beau baptes-  
me: il adiousta que les Hollandois luy  
auoient aussi donné vn nom; l'ayant pro-  
noncé, on trouua que c'estoit vn sobri-  
quet; comme nos François en donnent  
quelquesfois aux Sauvages.

Pour ce qui touche les Algonquins, le  
Pere qui a eu sōin de cette Mission, les a  
pressez si fortement de se rendre à Dieu  
& de tirer de la terre vne partie de leur  
nourriture, que si la crainte des Iroquois  
superieurs & quelque mauuais genie ne  
les fait remonter en leur país, il est à croi-  
re qu'ils composeront avec le temps, s'ils  
sont secourus, vne petite Eglise pleine de  
pieté. Il ne s'est pas hasté d'en baptiser  
grand nombre, les Payens mesmes l'en  
louient publiquement, disans que rien ne  
les éloignoit tant du Christianisme que  
la langueur de ceux dont la Foy n'a point

126 *Relation de la Nouvelle France,*  
d'ame. Les fleurs & les fruiets, qui se precipitent, sont souuent accueillis du froid & de la gelée.

Entre ceux qu'il a baptisez, il y en a vn qui merite vne loüange tres-particuliere: il a poursuiuy son Baptisme avec vne constance toute aymable, il a donné des preuues de sa Foy toutes particulieres, i'en rapporteray quelques-vnes confusement.

Sa femme luy voulant procurer le Baptisme, car elle est fort bien disposée, le louoit de sa fidelité; il ne se met point en cholere, il ne va point courir la nuict dans les autres cabanes, hé las! dit-il deuant que d'entendre parler de celuy qui a tout fait, ie commettois ces fautes: mais depuis que i'ay appris que cela luy desplaisoit, ie n'y suis point tombé, il y a trois ans que ie demande le Baptisme, ie ne me fasche pas contre ceux qui me le refusent, mais bien contre moy: car i'ay beaucoup offensé Dieu. Voulant certain iour témoigner le desir qu'il auoit d'estre Chrestien: ie n'ayme rien tant au monde que le petun ou le tabac, disoit-il, ie ne l'ayme plus, quand on me parle du Baptisme: c'est à dire, que si pour estre baptisé il le

falloit quitter, ie n'aurois plus d'enuie de peruer : oüy, mais luy replique Mademoiselle d'Alliboué, si ta femme te vouloit empescher d'estre Chrestien; que ferois-tu? ie ne l'ayme pas, répond-il, i'ayme le Baptisme: c'est leur façon de s'enoncer pour tesmoigner leur ardeur, ie n'ayme personne, i'ayme le Baptisme: le Pere peut bien me le refuser; mais il ne scauroit m'empescher de prier, & quand il me chasseroit d'aupres de luy, ie ne laisserois pas de croire en Dieu, en quelque endroit que ie me trouuasse Ses gés l'ont souuent tenté, & sollicité de se trouuer dans leurs superstitions, dans leurs festins à tout manger, dans leurs sueries, ou dans leurs estuues: ils luy disoient qu'il n'estoit pas encore baptisé, que cela luy estoit permis: non, dit-il, ie ne feray iamais rien qui déplaie à Dieu, quand ie ne serois point baptisé. Comme il n'estoit pas beaucoup plongé dans le vice, ce flambeau qui éclaire tous les hommes, qui vient au monde, luy faisoit voir quelques rayons de sa lumiere deuant qu'il eut iamais oüy parler de Dieu: allant à la chasse, disoit il, ie formois cette pensée dans mon cœur, & quelquesfois

128 *Relation de la Nouvelle France,*  
ie la proferois de ma bouche, quicon-  
que tu sois qui detetmines de la vie, & de  
la mort des animaux, faits que T'en tue  
pour ma nourriture, tu me feras plaisir. De  
puis qu'on m'eut instruit, ie luy parlois  
avec bien plus d'amour, & de confiance.  
Poursuiuant cét Automne dernier vn  
ours, & ne le pouuant attraper, ie m'ar-  
reste tout court, ie me mets à genoux; &  
fais ma priere. Mon Pere, cét animal  
t'appartient, si tu me le veux donner, don-  
ne le moy, ie me leue, ie le poursuis, ie  
l'attrape, ie luy lance mon espee & ie le  
faits demeurer sur la place.

Cet hyuer se treuuant mal au milieu  
des bois, il fut contraint de se coucher sur  
la neige: comme il estoit échauffé, la  
neige se fondoit sous luy, mais le froid la  
tournoit incontinent en glace: se voyant  
dans cette extremité, il se met à genoux,  
pousse de son cœur ce peu de paroles: se-  
cours moy, mon Pere, si tu veux, tu le  
peus faire; mais sçache que tu ne me fas-  
cheras point, si tu ne le fais pas: si i'estois  
baptisé, ie ne serois pas marry d'estre mala-  
de, ie ne craindrois point la mort, fais  
moy receuoir le Baptisme deuant que ie  
meure. Ces paroles dites, il se sent fortifié



il se leue, poursuit vn cerf: mais comme les forces luy manquoient, il se met de rechef à genoux, toy qui as tout fait, donne moy cet animal; si tu me le veux donner tu l'as crée, il est à toy; si tu ne veux pas me le donner, ie ne laisseray pas de croire en toy. Il n'auoit pas acheué sa priere que la beste se tourne du costé où il estoit, il se cache pour ne la point épouuanter, s'aprobe de son embuscade, il la tuë sans beaucoup de difficulté, puis se mettant à genoux dessus, il en remercia celuy qui luy auoit donnée.

Le Pere qui l'instruisoit, se trouuant mal, il le vint visiter, & luy dist: mon Pere, conserue ta vie: si tu meurs, qui nous instruira? qui me baptisera? si nous estions tous baptisez, ie ne me soucierois pas que tu mourusses, & nous aussi: car la mort n'est point mauuaise pour ceux qui croyēt en Dieu, puis qu'ils vōt au Ciel: mais ne te haste pas tant, mon Pere, attend que nous ayons tous de l'esprit, il y en a beaucoup qui en veulent auoir: car ils commencent de prier Dieu. Le Pere luy repartit, tu presses tant qu'on te baptise, peut-estre que tu ne feras rien qui vaille, quand tu le feras? peut-estre que non, respondit-il,

130 *Relation de la Nouvelle France,*  
car ie n'ay quasi point d'esprit: mais neât-  
moins si ie n'auois peur de parler en su-  
perbe, ie dirois que ie tiendray bon, & que  
ie seray constant, du moins i'en ay bonne  
enuie.

Ces espreuues ont augmenté sa ferueur,  
& restably l'estime de nostre creance dans  
l'esprit des Payens. La doctrine de IESVS-  
CHRIST est adorable en foy: mais si on ne  
la voit reluire dans les actions des Chre-  
tiens, son lustre ne paroist que tenebres  
aux yeux des infidelles.

Ce bon Neophyte fut baptisé le iour de  
sainct Iean Baptiste. Monsieur d'Alli-  
bout, qui commandoit à ville-marie, luy  
fit porter le nom de ce grand precurseur  
de IESVS-CHRIST: les François & les  
principaux Sauvages se treuverent à son  
Baptisme, sa modestie vrayment Chre-  
stienne ne l'empescha pas de respondre  
d'une voix forte & constante à toutes les  
interrogations qu'on luy fit, passant mes-  
me les limites qu'on luy auoit prescrites,  
de peur de trop de lōgueur, dans les cere-  
monies: il donnoit à tous coups des mar-  
ques de sa foy, protestât qu'il la conserue-  
roit, & deffedroit au peril de sa vie. Quād  
on luy demanda s'il renonçoit à ses super-

tions , au lieu de respondre par Vn seul mot , il les nomma toutes en particulier deuant ses compatriottes. I'ay , dit-il, ietté par terre toutes ces sottises , i'ay quitté la pyromantie ou la diuination par le feu; i'ay quitté les festins à tout manger; i'ay quitté les estuues ou les sueries superstitieuses , les veuës des choses éloignées; les chasons agreables au demõ; i'ay quitté la diuination par le fremissement de la mammelle , & s'il faut abandonner quelque autre chose , ie suis prest de le faire : ie n'ayme rien , ie ne m'ayme pas moy-mesme, i'ayme la creance & la priere , ce sont ses termes. Vn Capitaine Huron, nommé Iean Baptiste Atironta , se treuuant à son Baptesme , demanda de parler. Apres la ceremonie , la permission luy en estant faite , il apostropha nostre Neophyte en cette sorte : Mon frere escoute moy , ie te nomme ainsi : car en verité tu es mon frere , tant pour ce que nous n'auons plus qu'vn mesme Pere , que pour autant que nous portons tous deux le nom de celuy que les croyans honorent presentement; tenons ferme en la Foy , ne t'estonne point pour les crieries de tes gens , & ne te mets pas dans l'esprit qu'ils doiuent

132 *Relation de la Nouvelle France,*  
tous croire : car tu serois trompé, ils ne  
font pas tous bien disposez : si tu te regles  
sur eux, tu seras bien-tost ébranlé, pour  
moy ie t'asseure que quand ie serois perse-  
cuté de tout le monde, & que ie me ver-  
rois à deux doigts de la mort, iamais ie  
ne reculeray en arriere. Le Neophyte luy  
responditen peu de paroles fort mode-  
stes, i'espere que ie respecteray toute ma  
vie mon Baptisme, & que la mort n'é-  
branlera point ma creance. Cecy se passa  
deuant la Messe, que ce nouveau Chre-  
stien entendit pour la premiere fois, avec  
vne tres-grande consolation. Comme il  
estoit fort feruent, on l'instruisit en sorte  
qu'il fut trouué capable de communier le  
mesme iour de son Baptisme. Dieu n'a  
aucun égard aux grands ny aux petits, en  
la distribution de ses graces : ces deux  
Sacraments firent vn changement si no-  
table en cét homme qu'encore qu'il ne  
fut pas ordinairement bien respandu, on  
remarqua neantmoins vne modestie en  
luy extraordinaire qui luy a continué ius-  
ques à maintenant.

Sur le soir estant venu voir le Pere qui  
l'auoit baptisé; c'est maintenant, disoit-il,  
que ie ne crains plus la mort, i'ay depuis

ce matin que mes pechez m'ont esté pardonnez, vne si grande enuie de voir mon Pere, qu'il me vient des desirs de mourir; mais que ie viue ou que ie meure, ie tascheray de ne point souïller mon Baptesme.

Vn Chrestien vn peu plus aagé luy dist : mon cadet, prenons courage, le chemin du Ciel semble vn petit fascheux, mais il ne l'est pas, quand on croid fortemét: c'est vne chose bien importante de le suiure, & bien mauuaise de le quitter : ce n'est pas pour viure long-temps en terre qu'on nous baptise; ce qu'on nous promet, est au Ciel, n'ayme donc plus ce qui est ça bas, puisque tu es baptisé pour aller là haut.

T'ay donné ma parole, i'ay, fit-il, respondu à celuy qui a tout fait, ie luy ay dit que ie croirois en luy toute ma vie, ie n'ay pas enuie de mentir; ie l'aymois deuant que d'estre baptisé. S'il me venoit quelque songe, ie le priois d'empescher le diable qu'il ne me trompast. S'il me venoit vne pensée de prendre vne seconde femme, il m'en venoit vne autre que ie le fascherois, & aussi-tost ie quittois ma pensée : si i'estois malade, ie ne luy demandois la gue-

134 *Relation de la Nouvelle France,*  
rison que pour estre baptisé : maintenant  
que ie le suis , mon cœur n'a autre pensée  
que d'estre avec luy.

Quelques iours apres son Baptesme, vn  
certain Sauvage qui est en quelque consi-  
deration parmy ces gés, & qui a pris nostre  
Neophyte pour son fils adoptif, depuis vn  
assez long-temps, comit quelque insoléce  
que le Pere iugea digne d'vne bonne re-  
prehension. Ce barbare extremement su-  
perbe, se voulut fascher cõtre nostre Neo-  
phyte, l'aborda & luy dist : Si vous ne re-  
connoissez Dieu pour vostre pere , ie ne  
vous seray plus enfant : si vous luy obeis-  
sez, ie vous obeïray : si vous le quittez, ie  
vous quitteray : vous fuyez le Pere qui  
nous instruit, quand il me frapperoit , ie  
l'irois voir : qu'est-ce qu'il vous a iamais  
demandé, sinon que vous aymassiez la  
paix, & que vous obeissiez à celuy qui a  
tout fait ? Son Pere luy respondit, pour  
toy mon enfant, tu peux croire, tu peux  
aimer la priere, car tu n'es point méchant,  
c'est en vain pour moy que ie prierois, j'ay  
trop de colere & trop de malice, il me  
audroit aller tous les iours à confesse, &  
encor ne pourroi-ie m'amender.

Vn sien oncle desia bien aagé, estant ar-

riué à Montréal, aussi-tost nostre Neophyte l'aborde, le préche, l'incite à écouter les discours du Pere, il l'amene doucement, & pour l'engager, il luy dist: mon oncle, iamais, si vous croyez en Dieu, ie ne me separeray d'auec vous ny en terre, ny au Ciel; vous ne serez pas si tost baptisé que ie vous obeiray en tout ce que vous voudrez; que si vous perseuerez au service des demons, il nous faudra separer de bonne heure; escoutez le Pere, & vous apprendrez qu'il ya vne autre vie que celle que nous menons en terre, bien differente des contes qui nous disent que les ames s'en vont où le Soleil se couche. Cét oncle luy promit qu'il se feroit instruire, mais en ce temps-là on fit descendre à Kebec pour quelques affaires le Pere qui entendoit la langue Algonquine: celuy qui deuoit aller en sa place, tardant trop au gré de ce bon Chrestien, il monte dans son canot, fait enuiron soixãte lieues de chemin avec vn bon vieillard, vient trouuer le Pere, & luy dit: Tu t'en es allé sans nous dire adieu, pendant que nous estions à la chasse, nous te venons requerrir, retourne, mon Pere, tout le monde est triste là haut, chacun baisse la teste, per-

136 *Relation de la Nouvelle France,*  
sonne ne dit mot : ceux qui parlent, disent  
que tu n'as point d'esprit de quitter tes en-  
fans. Le Pere fut touché & leur promit  
qu'il remonteroit, quand les vaisseaux  
pour lesquels il estoit descendu, seroient  
sur leur départ. Ce bon Neophyte re-  
montant à Montreal, fut saisi en chemin  
d'une fièvre chaude, si violente qu'il le  
fallut décharger du canot, comme vn  
corps mort. Sa femme accourt & se la-  
mente, tous ceux qui le regardoient,  
crioient que c'en estoit fait: deux Sorciers  
& Jongleurs le viennent voir, & luy font  
offre de leurs chants & de leurs tambours  
pour le guerir: Je suis Chrestien, respon-  
dit-il, ie ne crains point la mort: quand  
vostre art me pourroit guerir, ie ne m'en  
voudrois pas seruir. Vn Payen qui se trou-  
ua present, & qui a quelque bonne incli-  
nation pour la Foy, luy dist: Je te sçay bon  
gré, c'est ainsi qu'il faut garder la parole  
qu'on a donnée à celuy qui a tout fait. Ce  
pauvre malade fut rapporté la veille de  
S. Ignace, & le lendemain matin vn Pere  
de nostre Compagnie l'allant visiter, luy  
dist, qu'à tel iour estoit mort vn grand Sainct  
qui auoit grandement aymé la conuersion  
de tout le monde, qu'il estoit puissant au-



près de Dieu, qu'il luy conseilloit d'implorer son secours; qu'au reste il s'en alloit celebrer la sainte Messe, & qu'il se souuiendroit de prier Dieu pour luy. Le malade se confesse, il a recours à Dieu par l'intercession de S. Ignace, & la fièvre en vn moment le quitte: il estoit ardent comme le feu, il se trouue frais, comme vn poisson, il repose fort doucement, en vn mot il est guery. Cela le toucha si fort qu'il voulut en donner la loüange à Dieu deuant ceux qui l'auoient condamné à mort; il prepare vn festin du premier bled d'Inde cultiué par les Sauvages: les conuiez croyoient que c'estoit vn festin d'adieu, & qu'il estoit aux abois: ils entrent en sa cabane, le voyent sain & gaillard, l'écourent avec estonnement. Ce ne sont pas, dit-il, les tambours qui m'ont rendu la vie, ie n'ay plus de commerce avec les demons; c'est le Dieu du Ciel qui m'a retiré de la mort: ils confesserent tous que cette guérison estoit extraordinaire, & qu'vn trespassé, comme ils le faisoient, ne pouuoit pas resusciter de soy-mesme & en si peu de temps.

Je coucheray en passant vne gentille responce que fit sa femme: elle se nomme

138 *Relation de la Nouvelle France,*  
en sa langue Kamakate<sup>s</sup>ing<sup>s</sup>etch, c'est à dire qui a la face noire. Le Pere voyant qu'elle se cabanoit avec ses gens sur un petit ruisseau, luy dist en riant: Je voy bien que tu te loges exprés sur le bord de ces eaux, pour te lauer, en sorte qu'on ne te nomme plus la face noire: tu veux changer de nom, tu veux estre appelée Ka<sup>s</sup>bing<sup>s</sup>etch, c'est à dire la face blanche. Helas! mon Pere, respondit-elle, il n'y a que les eaux du Baptesme que tu me refuses, qui me puissent faire changer de nom: cette riuere ne scauroit blanchir mon ame: ce qu'elle desiroit si ardemment, luy a esté accordé depuis peu.

Pendant que le Pere estoit absent, un ieune Chrestien se voulant marier, s'adressa à Madamoiselle d'Allibout qui entend assez gentiment la langue Algonquine: Puisque tu nous entends bien, luy dit-il, ne pourrois-tu pas bien supplier au deffaut du Pere? nous nous sommes donnez parole vne ieune fille Chrestienne & moy, ie te supplie, marie nous publiquement en l'Eglise: car le Pere nous deffend de nous marier en secret. Cette simplicité fit rire cette bonne Damoiselle, qui luy repartit, non sans quelque rougeur

qu'il falloit ou attendre le Pere, ou descendre iusques à Kebec.

Vn vieillard aagé peut-estre de 80. ans, s'est retiré à Montreal: Voicy, dit-il, mon pays, ma mere m'a raconté qu'estant ieu-nes les Hurons nous faisant, la guerre nous chasserent de cette Isle, pour moy i'y veux estre enterré auprès de mes ancestres. Cee homme a esté guerrier, sa pensée estoit bien éloignée de nostre creance; estant tombé malade le Pere le visite, luy parle d'une autre vie pleine de plaisirs, ou de douleurs: mais comme il ne pensoit qu'à la terre, il n'auoit point d'oreilles ny pour le Paradis, ny pour l'Enfer. Le Pere voyât que la douceur n'entroit point dans cette ame, le prêchant certain iour fort extraordinairement avec des menaces d'un supplice eternel, cela ne l'ébranla point. Les Sauvages Chrestiens de sa cabane épouuantez de cette opiniastrété, s'écriët: Prions pour luy, mon Pere, afin que Dieu luy donne de l'esprit, il ne sçait pas ce que c'est d'estre brûlé pour iamais au pays des demons. Le Pere se met à genoux, & en suite tous les Chrestiens, & mesme encore tous les Payens, il prie d'une voix forte, il coniuere celuy qui a tant souffert

140 *Relation de la Nouvelle France,*  
pour les hommes d'auoir pitié de ce pau-  
ure miserable, qu'on ne croyoit pas deuoir  
passer la nuit, tout le monde repete mot à  
mot la mesme priere. Ce pauure vieillard  
estonné de cette façon de faire, fut touché,  
les larmes luy tombent des yeux, il s'écrie  
en sanglotant: le suis meschant, ie n'ay  
point d'esprit, ie quitteray bien aisément  
les festins à tout manger, les chants super-  
stitieux; mais ma colere m'a rendu mes-  
chât par toute la terre, iusques aux riuages  
de l'autre mer:; Priez pour moy, disoit-il,  
pleurant à chaudes larmes, afin que tou-  
tes mes malices soient effacées. Le Pere le  
voyât bien disposé, le caresse, le pense luy-  
mesme: En vn mot ce pauure homme re-  
tourne encor en santé, il dit maintenant  
par tout que le Pere l'aguery, & qu'il luy  
a enseigné des choses qui le font reuiure.

Quand on luy disoit qu'il seroit vn iour  
dans la fleur de son aage, & que cette fleur  
ne flaitriroit iamais, & que le Fils de Dieu  
s'estant fait homme, nous auoit acquis ce  
bon-heur, il ne pouuoit contenir sa ioye:  
O Nicanis, ce que tu dis, est admirable,  
parle bien haut & m'enseigne souuent,  
c'est tout de bon que ie veux croire.

On ne pouuoit deuant cette touche, luy

faire reconnoistre ses offenses, il estoit le plus innocent homme du monde: l'estois bon, disoit-il, deuant que tous les Sauvages qui sont sur la terre, fussent nez, il se croyoit le plus aagé des hommes. Si tost qu'il fut touché, il parla bien vn autre langage, il se disoit le plus meschant qui fut sous le Ciel; il inuitoit tous ses gens à écouter la doctrine de I E S V S-CHRIST; on l'entendoit la nuit prier Dieu, reïterant par vn long-temps vne mesme priere toute pleine d'affection, il se faisoit instruire comme vn enfant; se glorifiant quand il retenoit quelque point de nostre creance, il repetoit sa leçon pendant la nuit, souhaitant de sçauoir bien-tost ce qui estoit necessaire pour receuoir le Baptesme.

Il auoit esté pris plusieurs fois des Iroquois: le priois, disoit-il, celuy qui nourrit & qui conserue les hōmes, & ie croyois tousiours qu'il m'ayderoit à me sauuer, lors mesme que mes amis me brûleroiēt desia.

Les abysses de la prouidence de Dieu, sont extremement profonds. Cet homme qui a passé toute sa vie dans vne liberté de Sauvage, & dans la fureur de la guerre,

deuint vn petit agneau deuant sa mort, tout prest de lauer les taches de son ame dans le sang de celuy qui a voulu estre la victime & le sacrifice pour nos pechez.

L'vne des choses que nous inculquons plus fortement aux Sauvages, est d'auoir recours à Dieu du fonds de leur cœur, de le prier dans les besoins, & de se confier en sa bonté & en sa toute-puissance: voycy ce quelques-vns d'entr'eux nous ont rapporté.

Deux Sauvages Payens estans affamez poursuiuoient vn Cerf; l'vn le suiuoit à la piste dans le bois, l'autre tratersoit vne riuere glacée pour luy couper chemin, se voyant tous deux hots d'haleine, ils se mettent à genoux, l'vn sur la neige & l'autre sur la glace, sans que l'vn sceut le dessein del'autre; leur priere estant faite, ils se sentent fortifiez, ils reprennent courage, poursuiuent leur proye avec plus d'ardeur, l'ayants lassée, la tuent, & se mettent à genoux sur son corps, remerciant Dieu de leur auoir donné à manger.

Deux ieunes Chrestiens ayant poursuiuy trop opiniastrément vn Elan, sans rien porter avec eux qu'vne épée, furent quatre iours dans la neige & dans la rigueur

d'un froid estrange, sans feu & sans autre abry qu'un meschant bout de couverture tout usé qui leur seruoit de robe, de liçt, de fea & de maison. Se trouuans dans cette extremité, le plus foible des deux dit à son compagnon, ie n'en puis plus, ie suis mort, se tournant vers Dieu au fond de son ame. Il nous dist apres qu'il sentit tout à coup vne chaleur qui se répandit par tout son corps, & qui luy continua toute la nuict, & par ce moyen luy sauua la vie & à son compagnon: car il le rechauffoit par cette ardeur, qui le faisoit, disoit-il, quasi suer.

Vn Sauvage Payen, & d'un tres-mauuais naturel, voyant son enfant aux abois, vient tréuer le Pere, & luy dit: tu nous dis que ceux qui sont baptisez, vont au Ciel, & qu'ils sont remplis de delices, viens donc, ie te prie, baptiser deuant la mort mon enfant: car ie luy veux procurer ce bon-heur, l'amour naturel avec vn petit grain de Foy, sont capables de faire sauuer vne ame. Le Pere luy dit, pourquoy ne te procures tu pas ce mesme bon-heur à toy-mesme? attends, dit-il, encore quelque temps, ie suis maintenant trop meschant. Le premier iour de l'an,

144 *Relation de la Nouvelle France,*  
on tira quelques pieces de canon dès le  
point du iour pour honorer la Feste : les  
Sauuages allarmez accourent, deman-  
dent ce que c'est, on leur dit qu'à mesme  
iour le Fils de Dieu auoit esté nommé  
I E S V S : c'est à dire Sauueur, & que le  
bruit des canons donnoit à entendre qu'il  
le falloit honorer : allons, ce dirent-ils, les  
vns aux autres, & luy rendons ce mesme  
honneur : ils chargent leurs arquebuses,  
& font vne salue fort gentille.

Le iour du saint Sacrement, ils voulu-  
rent assister à la Procession : on fit mar-  
cher vne escoüade d'arquebusiers Fran-  
çois, les Payens estoient de la partie aussi  
bien que les Chrestiens. Ils marcherent  
tous deux à deux, avec vn bel ordre & vne  
belle modestie, depuis la Chappelle ius-  
ques à l'Hospital, où on auoit dressé vn  
beau Reposoir. Il est bien difficile de voir  
I E S V S - C H R I S T honoré par des Bar-  
bares, sans en ressentir de la ioye iusques  
au profond du cœur.

Pour conclusion de ce Chapitre, ie diray  
deux mots de grande consolation. Le  
Capitaine Huron, dont i'ay fait mention  
cy-dessus, ayant veu la beauté des bleus  
d'Inde de Montréal, a pris resolution d'aller  
les



ler querir sa famille , & d'en amener encore vne autre pour y venir faire leur demeure ; s'il continuë dans sa pensée, il ébranlera beaucoup d'Hurons , & ie ne puis douter que si les Iroquois plus hauts ne descendent point iusques à Montreal, cette Isle ne se peuple de Sauvage avec le temps , & que Dieu n'y soit honoré.

Le Pere Isaac Jogues qui est retourné aux Iroquois pour y passer l'hyuer , a dans ses ordres de faire tout son possible d'inciter à la paix tous les Iroquois superieurs, qu'il verra dans les bourgades des Annierronnons ; & en cas de refus, il a commission de presser fortement les Annierronnons de les empescher de venir sur la Riviere des prairies , par où passent les Hurons bornans leurs guerres sur le grand fleuve de saint Laurent bien loing au delà de Montreal, ou du moins de leur defendre de ne point approcher de cette Isle, ny des pays qui sont vis à vis de leurs bourgades : comme estant en quelque façon de leur district. Si Dieu nous accorde cette benediction , cette Isle sera le centre de la paix : comme elle a esté l'objet de toutes les guerres. La patience, & la confiance emportent tout.

*De quelques bonnes actions, & de  
quelques bons sentimens des  
Sauuages Chrestiens.*

## CHAPITRE IX.

**V**N François ne pouuant tirer vengeance d'un tort qu'il croyoit luy auoir esté fait, prit resolution de faire tomber en peché le plus de Sauuages qu'il pourroit, afin de perdre le pays, n'ignorant pas non plus que ce mal-heureux Conseiller dont il est parlé dans l'Escriture, que le moyen de perdre vn peuple, e'est de le faire bander contre son Dieu: il caïote quelques filles, les inuite à boire à dessein de les enyurer pour passer d'un crime à vn autre. Les femmes Sauuages ne sont non plus blasmees de leurs compatriottes, pour scauoir tenir vne tace en main que les Angloises, ou les Flamandes: celles-ey ayant beu, cét impie s'approche pour les caresser: mais vne Chrestienne qui estoit de la bande, prit la parole. *Je voy bien ton dessein, mal-heureux que*

tu es : c'est le peché, & non la charité qui t'anime. Va meschant, n'a-tu point de honte, toy qui es baptisé dès ta naissance; de nous porter au mal, ne pense pas nous perdre par tes bien-faits, nous craignons celuy qui a tout fait, nous ne voulons pas l'offencer. Cét homme bien estonné perdit la parole, Dieu le toucha par la voix d'une femme, il va trouver le Pere qui a soin des Sauvages, il s'accuse ingénument de sa faute, protestant qu'il alloit changer de vie, & de brifée, & qu'au lieu de scandaliser les Sauvages, il feroit son possible pour cooperer à leur conuersion.

Vn infidele ayant passionnément vne fille Catechumene, la visite souuent, luy donne des indices de son amour, mais en vain : car il est tousiours constamment rebuté. Ce miserable croyant que la Foy seule conseruoit la pureté dans cette ame, ne parle plus de sa passion : mais il s'efforce de saper doucement ce qui luy fait résistance. Il iette des brocars contre la Foy, il se gausse de ceux qui croient à des estrangers, en vn mot il reuoque nostre creance en doute. Cette bonne fille decouurant sa malice, luy dit vne

148 *Relation de la Nouvelle France,*  
grompes bien fort , n'ayant pû m'ébran-  
ler d'un costé, tu m'attaqués de l'autre.  
Scache que la priere est la chose la plus  
precieuse que i'aye au monde, tu m'oste-  
rois plustost la vie que la Foy. Ce frippon  
estoit nepueu d'une femme veritable-  
ment Chrestienne qui luy seruoit de  
mere, elle deseichoit tous les iours voyant  
ses débauches. Le Pere qui la conduisoit  
s'estant apperceu de son ennuy, luy en  
demanda la raison, hélas ! dit-elle, si  
quand quelqu'un de nos amis est pris des  
Iroquois pour estre brûlé, nous en ressen-  
tons de la douleur quasi iusques à la  
mort : comment pourrois-je viure voyant  
l'un de mes plus proches, lié par les de-  
mons, qui s'efforcent de le ietter dans un  
feu eternal?

Vn autre infidele secourant vne pauvre  
veufue Chrestienne, luy demanda pour  
recompense ce que la pudeur & la loy de  
Dieu deffendent de donner : hélas ! fit-  
elle, ce que tu desires, est hors de ma puis-  
sance, ie ne puis plus fascher celuy qui a  
tout fait : car ie suis Chrestienne : ouïy  
mais, repart-il, qui te prestera secours  
dans ta necessité ? où trouueras-tu des ro-  
bes, & des viures ? la Foy ne t'en donne-

ra pas. Ta parole ne vaut rien, les robes & les viures ne sont pas d'importance, la Foy est de prix & de valeur; cela dit, elle s'éloigne de cét impudent, & Dieu ne l'abandonna pas.

Comme elle est d'une assez belle humeur, quelque temps apres vn autre l'at-  
taqua, tu ne sçais peut-estre pas luy dit-  
elle, que ie prie & que ie suis baptisée. A  
ces paroles il tire vn collier de 7. ou 800.  
grains de Porcelaine pour l'ebloüir, elle  
luy repart en se moquant de luy, ny toy  
ny tes presens ne valent rien, la parole  
de Dieu est considerable, si tu te veux  
damner, damne toy tout seul; n'en traif-  
ne point d'autres apres toy.

Vn ieune homme Chrestien, auoit  
parlé dans les bois à vne autre femme que  
la sienne: il ne fut pas si tost arriué en la  
demeure des François, que ceux qui l'a-  
uoient veu, l'accuserent publiquement  
au Pere. Ce pauvre homme assez coupable  
demande pardon de son offence, se  
vient confesser avec de grosses larmes,  
protestant que iamais plus il ne causeroit  
vn tel scandale. Son seul regret fut que le  
Pere luy auoit donné vne trop legere peni-  
tence, il demandoit permission de se bat-  
tre soy-mesme,

Vne fille assez pauvre ayant esté contrainte par la necessité, d'épouser vn infidele, se voyant mal traitée pour ce qu'elle prioit Dieu, se contenta de faire ses prieres en secret, sans se mettre à genoux deuant les Payens : les Chrestiens s'en estant apperceus en sont scandalisez, l'vn d'eux se leue publiquement dans la Chappelle, & apostrophant le Pere, luy dit, Mon Pere, écoute ma parole : cette femme que tu vois deuant tes yeux s'est laissée tromper par le diable, elle s'est mariée à vn meschant homme, qui la renduë fole, regarde maintenant ce que tu luy doibs dire, puis se tournant vers elle, viens ça, luy dit-il, leue toy, seras tu sage d'oresnauant ? confesse toy, & ouure tes oreilles aux paroles, que te dira le Pere. La pauvre creature qui auoit desia quitté ce Payen, souffrit cette confusion avec vn grand regret de son offense, elle se confessa si candidement, & donna tant de preuues de sa douleur, & de sa constance en la Foy, que le Pere en fut tout edifié.

Ce zele fait que les Chrestiens se tiennent en leur deuoir, & que les Payens respectent la doctrine de **IESVS-CHRIST,**

& qu'ils ne l'embrassent point qu'avec vn desir de la garder.

On ordonna à vn Chrestien qui auoit fait quelque faute en public, de baiser trois fois la terre en la Chappelle; comme il s'en acquittoit, vne femme desiaagée, luy dist, ne fais point cela pour satisfaire à nos yeux, il faut que tu sois marry au fond de ton cœur d'auoir fâché celuy qui a tout fait; & iettant les yeux sur son camarade, qu'elle scauoit estre coupable de la mesme faute, elle luy dist, & toy vn tel, tu penses peut-estre que ton peché n'est plus dans ton ame, pource qu'il n'est pas connu du Pere; Là, là, baise la terre aussi bien que ton compagnon; tu n'es pas plus sage que luy, appaisons Dieu quand nous l'auons offensé. Ce pauvre garçon n'usa d'aucune replique, il ne se fit point tirer l'oreille, & fut plustost à terre que la parole ne cessa en la bouche de cette femme: dont on modera doucement la ferueur.

A mesme temps vn homme se leuant, s'écria: puisque nos fautes sont publiques, c'est bien fait d'en crier mercy à Dieu publiquement: mon dessein n'est pas de blesser, mais de guerir: Leuez vous vne telle,

152 *Relation de la Nouvelle France,*  
chacun sçait que vous estes vne acariastre,  
Vous mon Pere, qui determinez des prie-  
res & des fautes, ordonnez du remede ne-  
cessaire pour faire reuenir l'esprit à cette  
fille: elle a des compagnes, qui ne sont  
pas plus sages que les garçons, si elles ne  
s'amendent, il les faudra punir aussi bien  
que les autres.

Vne pauvre vefue compatissant à son  
fils fort malade qu'elle aymoit comme l'v-  
nique soustien de sa vieillesse, ne sçachant  
à quel Medecin auoir recours, vne Sor-  
tiere se presenta pour le guerir. C'estoit  
puissamment tenter vne pauvre femme  
qui n'a autre appuy que son enfant: mais  
la grace fut plus forte que la nature, &  
Dieu plus puissant que les demons. Cette  
bonne mere respondit doucement, nous  
autres qui croyons en Dieu, ne nous ser-  
uons point de demons, i'ayme mieux per-  
dre la veuë de mon fils que de perdre mon  
ame & la sienne: si ie suis pauvre & delais-  
sée, ce ne sera pas pour long-temps, il  
faut souffrir en ce monde, pour ne point  
souffrir en l'autre. La Sorciere se mit en  
cholere entendant la responce de cette  
pauvre affligée, l'appellant vne cruelle de  
ne vouloir pas sauuer la vie à son enfant;



à cela point de repartie, la patience est muette, quand ces paroles donneroient de l'aigreur.

Dieu a confondu nos pensées & renuersé les fondemens ou les principes sur lesquels nous bastissions. Nous n'arroufions au commencement que les ieunes plantes, méprisant quasi ces vieilles souches qui paroissoient incapables de porter aucun fruit, mais Dieu les a fait reuerdir tres-avantageusement. Nous auons veu des hommes & des femmes tres-aagez aussi feruens dans le Christianisme qu'un Nouice de vingt ans dans vne maison Religieuse. Vne vieille aagée d'environ 80. ans, auoit vn fils tres-bon Chrestien, c'estoit le baston de sa vieillesse & l'appuy de toute sa famille, ayant esté miserablement tué, la pauure mere apporta six peaux de Castor pour faire prier Dieu pour son ame, mais on luy fit l'aumosne de son propre bien: car à peine cut-on pû trouuer vne persõne plus pauure, il n'est pas croyable combien cette femme a la conscience tendre, & combien grand est le soulagement qu'elle trouue dans les Sacremens de la Penitence & de l'Eucharistie. C'est là qu'elle noye toutes ses angoisses & tous

154 *Relation de la Nouvelle France,*  
ses ennuys, c'est là où elle puise des forces  
pour souffrir l'absence de quantité d'en-  
fans que la mort luy a rauy, l'ayant laissée  
seule dans l'extremité de son aage: en vn  
mot qui la veut resioüyr, il luy faut par-  
ler du Ciel, elle a vne confiance si simple  
& si droite, qu'on diroit qu'elle est toute  
asseurée d'y entrer. Cela ne luy est pas  
particulier, plusieurs Sauvages marchans  
dans les voyes qu'on leur prescrit, se ser-  
uans des remedes que Dieu a laissez en  
son Eglise, s'en vont à la mort comme à  
l'entrée de la vie, sans peur, sans crainte,  
sans aucun trouble, se tenans assurez  
qu'ayans gardé de bonne foy les condi-  
tions que Dieu demande dans le contract  
qu'il a passé avec nous de nous donner  
son Paradis, cette bonté supreme ne nous  
manquera pas de son costé. La droiture  
& la simplicité donnent de grandes assu-  
rances aux ames dociles.

Vne pauvre femme souffrant de gran-  
des douleurs dans vn corps languissant,  
disoit à celuy qui luy demandoit, si elle  
n'auoit point apprehension de la mort  
pourquoy la craindrois-ie? puis qu'en  
mourant ie verray celuy qui a tout fait  
helas! c'est mon bon-heur; mais neant

moins ie ne demande rien ; Voicy toute ma priere : tu es mon maistre, dispose de moy selon ta volonté, ie ne veux rien autre chose.

Ce Chapitre ressemble à ces ouurages faits à-la Mosaique, il est composé de pieces rapportées.

Vn Iroquois faisant du Thrason, se moquoit de la mort deuant les Algonquins: il vouloit paroistre vn Guillaume sans peur, ou comme vn Samson qui seul bravoit les Philistins dans leur propre pais. Vn Algonquin à qui la Foy auoit desillé les yeux & donné de la modestie, luy dit, on void bien mon cher amy, que vous ne connoissez pas bien celuy qui abaisse & qui eleue quand il luy plaist, il n'y a pas long-temps que l'ombre des Algonquins vous faisoit peur, vous les méprisez maintenant, pour ce que leurs pechez les ont exterminé: mais ne faites pas le superbe, la main qui les a frappez est capable de les guerir & de vous massacrer. Ce langage nouueau en la bouche d'vn Sauuage Chrestien, n'eut point de repartie en celuy d'vn superbe Iroquois.

Vne femme ne pouuant se deliurer de ses couches, souffrit quatre iours

156 *Relation de la Nouvelle France,*  
des douleurs extremes : celles qui la gar-  
doient, accourent aux Peres : car ils sont  
en toutes choses le refuge & le conseil de  
ce pauvre peuple. On leur donna quel-  
ques reliques de defunct Monsieur Ber-  
nard bien connu dans la France : à peine  
la gisante les eut-elle pendues à son col,  
qu'elle accoucha d'un bel enfant, cela  
donna bien de l'estonnement à tous les  
Sauvages ; Si bien qu'un autre estant tra-  
uillé d'une violente fièvre, & sollicité par  
quelques Payens d'auoir recours à leurs  
superstitions diaboliques, leur ferma l'o-  
reille pour l'ouuir aux conseils des Peres  
qui luy firent porter cette mesme Reli-  
que. Le pauvre homme desia condamné  
à mort de tous les siens, parut sain & gail-  
lard en fort peu de temps.

C'est la coustume des Sauvages, d'assi-  
ster sur le soir aux prieres dans la Chap-  
pelle, & de les faire encor dans leurs ca-  
banes deuant que de prendre leur som-  
meil ; Vn ieune garçon estant à genoux en  
ce temps-là, tomba soudainement en syn-  
cope ; ses parens crient, l'appellent, le tir-  
rent tantost d'un costé & tantost de l'autre  
te, ils luy iettent de l'eau froide pour le  
faire reuenir à foy : ce pauvre homme n

branle point, il demeure iusques à minuit, sans donner aucun signe de vie : on va donner nouvelle aux Peres qu'il est mort, s'ils ne trouuent quelque nouveau remede, on luy met ces saintes Reliques sur la poitrine, à peine les a-t-il touchées, qu'il ouure les yeux, reuient à foy, & donne de l'épouuante à tous les assistans, qui ne pouuoient assez remercier Nostre Seigneur d'une guerison si soudaine.

On donna la mesme medecine à deux petits enfans malades : elle n'eut pas vn mesme effet, mais peut-estre vn meilleur. Les parens ayans appellé la nuict precedente vn Sorcier pour chanter & pour souffler ces pauures petits, se rendirent indignes des faueurs de ce grand Seruiteur de Dieu pour la santé de ces petits innocens : mais leurs ames receuës au Ciel ioignant leurs prieres avec les siennes, obtinrent la conuersion de leurs peres & meres qui apporterent de douze lieues loin ces petits corps pour estre enterrez avec les Chrestiens, & promirent de suiure I E S V S- C H R I S T, & de iamais plus ne se seruir d'aucunes superstitions. Le Sorcier mesme ietta son tambour au feu, se fit instruire & baptiser, & de l'heu-

re que j'escry ces remarques, ils vivent tous dans la crainte de Dieu, & dans l'obeissance de son Eglise.

Sainct Xavier se seruoit aux Indes Orientales des petits enfans, pour donner la chasse aux Idoles qu'il faisoit mettre en pieces par ces mains innocentes. Le Pere qui a eu la charge de la Mission de Tadoussac, en a fait de mesme pour trouuer les tambours & les petits manitous, ou les demons cachez dans les sacs des Sauvages. Ces enfans ont rendu tous ces instrumens de superstition si ridicules qu'il n'y a plus personne qui s'en ose servir, si ce n'est peut-estre la nuit & dans la profondeur des bois. Ces petites creatures decouurent tous les mysteres de ces charlatans, ils reprennent hardiment ceux qui font quelque action messeante. Entr'autres, vne petite fille instruite au Seminaire des Meres Ursulines, ne manquoit point d'auertir le Pere des deffauts qu'elle apperceuoit parmy ses compagnes, avec vn zele & vne douceur enfantine toute aymable.

Vn Abnauquois estant tombé malade à sainct Ioseph, fut saisi d'une fièvre chaude qui le ietta bien-tost dans vn de-

lire. Ses discours , & ses responses n'auoient aucune suite : mais ce qui estonna ses compagnons , & les autres Sauvages, fut que iamais il ne perdit la connoissance des choses qui concernoient son salut, si tost qu'on luy parloit du Baptisme, sa raison estoit toute pleine, si vous entamiez vn autre discours , il fermoit les yeux , & ne rendoit aucune response à propos : il demanda le Baptisme par signes , & par paroles , & par de grands tesmoignages qu'il en connoissoit la valeur. On l'interroge , il respond nettement & sans broncher. On l'examine, il satisfait, en vn mot , on le baptise , il meurt , & nous laissant vne croyance que I E S V S-CHRIST luy auoit conserué la raison quasi miraculeusement pour le faire entrer dans la terre de promesse , apres auoir esté laué dans la mer rouge de son sang. Il plaide maintenant dans les Cieux la cause de son peuple qui semble se vouloir instruire tout de bon.

Vne escolade de Hurons estans descendus à saint Ioseph , les Chrestiens estans dans vne grande necessité de viures , se demandoient l'vn l'autre , pourrons-nous bien donner à manger à tous ces gens-là :

comme ils disoient cela, en voila vne partie qui sortans de leurs petits batteaux s'en vont droit à la Chappelle, se mettent à genoux, & font leurs prieres. Vn Algonquin qui estoit allé saluer le saint Sacrement, les ayant apperceus, vient donner auidis à son Capitaine que ces Hurons prioient Dieu. Est-il vray, fit-il, sus, sus, si ne faut plus consulter si on leur donnera dequoy disner, ils sont nos parens, puis qu'ils croyent aussi bien que nous, & qu'ils honorent la priere. Là dessus ils se caresserent à la mode de la charité, par des actions plustost que par des paroles.

Dieu nous épouuante quelquesfois par des ombres, pour nous faire exercer de veritables actions. Vne famille Chrestienne chassoit au Castor, le bon-heur qu'elle auoit dans la chasse, fut trauersé par vne terreur qui fit du mal & du bien. Voicy comme l'histoire nous fut racontée par vne femme fort honneste, & fort vertueuse. Ayant pris nostre refection sur le soir, & remercié Dieu selon nostre coustume: mon mari, disoit-elle, sortant de nostre petite maison d'écorce, ouyt vn bruit, comme d'vne personne qui nous ayant reconnu, trauersoit la ri-

niere



uiere sur laquelle nous estions, il demande si tous les chiens estoient dans la cabane, se doutant qu'ils pourroient bien auoir causé ce bruit: les ayant veu proche de moy, ie luy respondis que pas vn n'estoit dehors. Il preste l'oreille, il écoute comme ce bruit continuoir. Nous sommes découuerts, il s'écrie: Sauuez vous & vos enfans, l'ennemy nous environne, fuyez à la faueur de la nuit, nous souffiendrons le choc, & nous mourrons icy, pour vous donner le loisir d'euader. L'embrasse aussi-tost l'vn de mes enfans, dit cette femme, ie donne l'autre à porter à vne miéne parente qui m'accompagnoit, mon mary court aux armes, le ieune homme qui chassoit avec luy, se saisit en mesme temps de son épée & de son arquebuse, & pendant qu'ils se mettent en posture de combattre pour arrester l'ennemy, s'il approchoit, nous fuyons toutes éplorées nous déchirans les pieds & les jambes nuës dans les halliers, heurtans les pierres & les bois abbatus que nous rençoitrons. Les tenebres augmentoiét nostre frayeur, nous auons cheminé & couru toute la nuit & tout le iour: enfin n'en pouuans plus, nous nous sommes reposées sur le

162 *Relation de la Nouvelle France,*  
bord du grand fleuve, & par bonne auanture, voyans voguer vn canot de nos gens nous l'auons appellé. Il nous a prises, & apportées icy, où il est vray que nous sommes en assurance : mais non pas sans douleur. Mon pauvre mari, & son parent sont pris, & peut-estre à demy brûlez, & à demy rostis ; & là dessus cette pauvre creature, & tous ses enfans, & ses plus proches parentes, iettoient des cris & des larmes qui auroient amolly vn cœur de bronze. Le Pere qui estoit à saint Ioseph, entendant ces cris, y court aussi-tost. Ce triste spectacle l'emeut : quoy donc, fit-il, ces douleurs & ces cris resusciteront-ils des hommes morts ? il faut prier pour eux, & non pas s'affliger sans mesure : hélas ! mon Pere, respondit-elle, ce qui me trouble & ce qui m'afflige iusques au fond du cœur : c'est qu'ils sont morts sans se Confesser, le moyen de ne pas pleurer vne telle mort ? ne crains point ma fille, luy dit le Pere, ie connois la vertu de ton mari, non seulement il est d'vne humeur paisible, & douce, comme tu sçay : mais ie t'assure qu'il a vne Foy tres-viue, vne tres-grande crainte du péché, & vn tres-ardent amour de son Dieu,

l'as-tu iamais veu en cholere, l'as-tu veu  
manquer vne seule fois de faire ses prieres  
depuis qu'il est Chrestien? helas! nenny,  
respondit-elle, nenny; tous les matins, &  
tous les soirs, & à chaque fois que nous  
preniõs nos repas, nous faisons ensemble  
nos prieres, nous viuions comme des en-  
fans. Il faut confesser que cet homme a  
vn don de prieres qu'il n'entend pas luy-  
mesme, & que cette famille est l'vne des  
plus fauorisées du Ciel, de toutes celles  
qui se sont données à I E S V S-CHRIST.

Cessons de pleurer, adiousta le Pere,  
prions Dieu qui les fortifie, s'ils sont en-  
core viuans, & qu'il les loge en son Para-  
dis, s'ils sont morts; mes larmes ny mes  
trauaux, n'ont point empesché mes prie-  
res, repart-elle, ie t'asseure mon Pere que  
dans nostre fuitte, mon cœur estoit tou-  
jours avec Dieu; ie ne pensois pas tant à  
mes peines que ie pensois à Dieu. Je luy  
disois du fond de mon ame, loge les avec  
toy, fortifie les, aye pitié d'eux, écoute  
leurs prieres, éleue les au Ciel, & mainte-  
nant dans tous les cris que tu as entendus,  
& dans mes plus fortes angoisses, Dieu a  
toufiours esté dedans mon cœur, ie luy  
dis en pleurant; tu es le maistre, fais ce

164 *Relation de la Nouvelle France,*  
que tu voudras, sauue-les, voila tout ce  
que ie te demande, il n'importe que ie  
souffre, ie t'ay fasché : mais tu es bon:  
aye pitié de moy, ie ne puis empescher  
mes larmes, mon mal est trop recent:  
mais ie ne voudrois pourrien dumonde  
fascher Dieu. Prie pour eux mon Pere  
afin qu'ils soient bien-tost au Ciel.

Ces sentimens donnerent de l'estonne-  
ment au Pere : comme ces ames sont tou-  
tes ieunes en la Foy, il craignoit quelque  
murmure contre le Ciel, ou quelque rage  
contre leurs ennemis, veu mesme que le  
diable s'efforce de persuader à ces peuples  
que nostre creance n'apporte que des  
mal-heurs à ceux qui quittent leurs an-  
ciennes façons de faire pour la receuoir.  
Adjoustez à cela qu'une femme qui est  
chargée de quatre petits enfans, & qui  
n'a pour toute richesse, que les bras & les  
jambes de son mari, se trouue bien deso-  
lée dans vn tel rencontre : mais la Foy est  
vn grand thresor, elle a de puissants ef-  
fets dans l'ame de ces bons Neophytes.

Aureste si tost qu'elle eut raconté son  
auanture, l'vn des Capitaines de saint  
Ioseph, arma bien viste vne escoüade de  
ses gens qu'il conduisit en la Chappelle,

où ils firent cette petite priere. I E S V S  
prends de bonnes pensées pour nous, tu  
sçais bien que nous ne voulons point de  
mal à nos ennemis, donne leur de l'es-  
prit afin qu'ils vivent en repos. Nous t'a-  
uons prié pour eux : mais ils ne te veulent  
pas écouter. Fortifie nous, & nous ayde  
à leur couper les jambes, afin qu'ils ne  
viennent plus nous chercher à mort.  
Nous croyons en toy, regarde nous, com-  
mande à tes Anges de nous accompagner  
afin que nous ne te faschions point. Ces  
paroles dites, & quelques autres pleines  
de ferueur, ils courent à leurs canots pour  
s'embarquer, & pour donner la chasse à  
leurs ennemis. A peine approchoient-ils  
des riuers du grand fleuue, qu'ils apperceu-  
rent deux canots, l'vn desquels enten-  
dant le bruit qu'on faisoit, s'écria, arretez-  
vous, nous sommes viuans. Tout le monde  
accourut au lieu de s'arrester : ces deux  
trespassez sans mourir, ou ces prisonniers  
sans ennemis, disét qu'vn loup ceruier par  
son hurlement, & par ses allées & venues  
à l'entour de leurs cabanes, les a trompez.  
A ces paroles la guerre fut terminée, cha-  
qu'vn se mit à rite, on reporta les armes  
& le bagage, dans les cabanes. La deso-

166 *Relation de la Nouvelle France,*  
lation de ces bonnes gens se changea en  
ioye, & en action de graces qu'ils rendi-  
rent à Nostre Seigneur. Ils croyoient que  
ces ennemis fussent non des Annierron-  
nons ou des Iroquois avec lesquels la paix  
continuë: mais des Sokoquois qui tue-  
rent l'an passé quasi à mesme temps deux  
ou trois des meilleurs Chrestiens de saint  
Ioseph: comme il a esté remarqué es cha-  
pitres precedens: mais on nous dit que  
ces peuples ne sont pas pour soustenir la  
guerre contre nos Sauvages, & qu'ils se  
tiendront en repos.

---

*De quelques particularitez du pays, &  
autres choses qui n'ont pû estre  
rapportées sous les Chapitres  
precedens.*

#### CHAPITRE X.

**V**N Sauvage d'une nation fort éloi-  
gnée de Kebec, nous a dit que quand  
quelque personne de consideration est  
morte en son pais, ceux qui ont le cou-  
steau & la hache mieux en main, taillent

son portrait, comme ils peuvent & le plantent sur la fosse du trespaslé, oignant & graissant cét homme de bois, comme s'il estoit viuant. Ils appellent cette figure *Tipaiatik*, comme qui diroit le bois ou le portrait d'un trespaslé.

Ils ont encore vne autre coustume remarquable en ce pays là. Vn homme estant mort, si son pere ou son frere, ou quelqu'un de ses proches parens, ou de ses amis, est allé en quelque voyage bien éloigné, ils luy font sçauoir la mort de son parent ou de son amy, en cette sorte: ils vont pendre la chose signifiée par le nom du defunct sur le chemin par où il doit passer: par exemple, s'il se nomme *Piré*, c'est à dire la perdrix, ils pendent la peau d'une perdrix; s'il se nomme *Sikas*, c'est à dire de l'écorce de bouleau, ils en attachent vn morceau à quelque branche d'arbre, pour signifier que celuy qui portoit ce nom, n'est plus au nombre des viuans. Voicy qui semble bien estrange, si le parent a reconnu le signal, il entrera dans sa cabane sans iamais parler du defunct ny demander comme il est mort, ses parens n'en feront aucune mention: car on ne parle plus des morts, de peur d'at-

168 *Relation de la Nouvelle France,*  
trister les viuans, si toutesfois on croit  
qu'il n'ait pas veu le signal, on luy dira  
vn tel est mort, & voila tout.

Si vn Sauvage est tombé en quelque  
desastre, s'il a perdu quelqu'un de ses pro-  
ches, il laisse croistre ses cheueux sur son  
front, pour marque de son deuil & de  
son ennuy: Que si vous le voulez deliurer  
de cette peine, faites luy vn present avec  
ces paroles ou d'autres semblables: voila  
des ciseaux pour couper les cheueux qui  
pendent sur ton front, s'il touche vostre  
present, il coupe ses cheueux, & quitte  
son ennuy.

On a desia dit dans les Relations prece-  
dentes, que si quelque homme de confi-  
deration ou fort aymé de ses parens est  
mort, on le fait resusciter en cette sorte:  
on offre à quelque autre le nom du de-  
funct avec vn beau present, s'il l'accepte  
il quitte son ancien nom, & en prend vn  
nouveau, & s'il n'est pas marié il espouse  
la vefue, prenant vn soin de ses enfans,  
comme s'ils estoient les siens propres: que  
si la vefue ne l'aggrée pas, il ne laisse pas  
de se porter pour pere de ses enfans. Il n'y  
a pas long-temps que cette coustume nous  
donna vne fausse alarme & vn faux scan-



dale. Le mary d'une femme assez ieune estant mort, on fit porter son nom à un ieune homme qui depuis peu auoit perdu sa femme: celuy-cy prend son bagage & se va loger en la cabane de la vesue, & se place auprès d'elle & de ses enfans: comme ils estoient tous deux Chrestiens, cela nous estonna: car on disoit qu'ils estoient mariez ensemble. On appelle cette ieune femme, on luy demande si elle n'est pas Chrestienne; & si elle n'a point quitté la Foy: Je suis Chrestienne, respond-elle, & pour rien du monde ie ne voudrois quitter la Foy. Estes-vous remariée? non; Un tel ieune homme, n'est-il pas avec vous dans vostre cabane? ouïy. Le voulez-vous espouser? non. D'où vient donc que vous le logez avec vous? Je ne l'ay point appellé, demandez à ceux qui luy ont donné le nom de mon mary, pourquoy ils me l'ont enuoyé. Le Pere qui faisoit ces interrogations ne dist que deux mots à sa predication de cette coustume, en l'improuant comme trop dangereuse: aussitost deux Capitaines le virent trouuer, l'asseurant qu'ils faisoient cela pour secourir la vesue & ses enfans: que s'il y auoit quelque mal, qu'ils banniroient cet-

170 *Relation de la Nouvelle France,*  
te façon de faire comme ils ont fait toutes les autres qu'on a iugé blasmables. On leur dit que s'il se vouloient marier on les espouferoit, autrement qu'ils se deuoient separer; ce qui n'empescheroit pas que ce ieune homme ne fit du bien à ces pauures orphelins: cela fut aussi-tost executé.

On donne en France vne somme d'argent ou quelque autre chose pour marier vne fille. Icy tout au contraire vn homme voulant espouser vne fille fait des presens à ses parens. Que si la fille, se marie deuant que les presens soient faits, & que le mari tarde à les faire, les parens retirent leur fille, & le mari demeure tout seul, comme s'il n'auoit point esté marié. De plus si vn Sauvage espouse vne fille d'vne autre nation ou d'vne autre bourgade que la sienne, s'il ne la renuoye quand elle est malade pour mourir aupres de ses parens, il doit enuoyer des presens pour les consoler sur sa mort.

On a bien parlé les années précédentes de quelques mouches qui brillent la nuit pendant l'Esté: comme des estoiles ou de petits flambeaux: si vous en prenez vne par sa petite aile, & si vous la passez dou-

gement sur vn liure, vous lirez dans le fond de la nuit, comme au milieu du iour. Il est vray que ce flambeau se cache & paroist selon le mouuement de ce petit animal. Outre ceste espee de mouches, il y en a d'autres qui au Printemps, paroissent en quelques endroits en si grande quantité qu'on diroit en verité qu'il neiges des mouches, tant l'air en est remply: il est vray qu'elles sont innocentes, que si elles picquoient, comme les cousins qu'on nomme icy des maringoins, ce seroit vn des fleaux d'Egypte. Homme du monde n'oseroit porter le visage ny les mains à decouuert pendant quelque peu de temps que cette pluye, & ces tenebres durent: l'air en ce temps-là n'a non plus de iour que lors qu'il tombe vne neige fort druë, & fort espaisse. Je n'ay point veu à Kebec de ces armées: mais vn petit plus haut dans quelques Isles où on trouue de quatre sortes de crapaux. Il y en a de noirs, & de iaunes fort vilains, il y en a de blancs assez gros, & d'autres assez petits qui branchent comme les oyseaux; ils grimpent sur les arbres sautans de branche en branche, leurs pates sont propres à s'aggraffer. Ils ont vn cry resonant qui

172 *Relation de la Nouvelle France,*  
approche bien plus du chant d'un oyseau,  
que du croacement des grenouilles. En  
effet le premier qu'on entēdit, fut pris pour  
un oyseau; mais l'œil nous apprit que c'e-  
stoit un crapaux. Je ne sçay si on a remar-  
qué qu'il y a icy des grenouilles que quel-  
ques personnes ont prises pour des tau-  
reaux, les entendant croacer: ce bruit est  
prodigieux pour la petitesse de leur corps.  
Elles sont mediocres dans leur genre, on  
en voit d'autres incomparablement plus  
grosses qui ne font pas tant de bruit.

Il se trouue icy vne espece de cerfs dif-  
ferens des communs de France. Nos  
François les appellent des vaches sauua-  
ges: ce sont véritablement des cerfs: leurs  
branches n'ont point de rapport aux cor-  
nes de nos bœufs, & leurs corps sont bien  
dissemblables & bien plus haut montez:  
ces animaux vont en troupes: mais pour  
se soulager pendant l'hyuer, ils se suivent  
les uns apres les autres, les premiers frayās  
le chemin à ceux qui viennent apres. Et  
quand celuy qui rôpt & qui ouvre la nei-  
ge, est las, il se met le dernier dans la route  
battue. Les cerfs en France font le mesme  
en passant quelque riuere quand ils se  
trouuent en troupe, à ce qu'on dit, ceux-

ey ne s'arrestent guiere en vn endroit marchans tousiours dans ces grandes forests. Les Elans font le contraire, quoy qu'ils marchent ensemble, ils ne gardent point d'ordre brouttans çà & là, sans s'éloigner beaucoup d'un mesme giste. C'est ce qui faisoit dire il y a quelques iours à vn Sauvage qui se vouloit retirer, que les Elans estoient des François, & cette autre sorte de cerfs errans des Algonquins; pource que ceux cy vont chercher leur vie deçà delà dedans ces grands bois, & les François tiennent ferme cultiuans la terre au lieu où ils font leur demeure. Outre ces cerfs il y en a de deux autres especes; l'une qui est semblable ou qui a beaucoup de rapport à nos cerfs de France. L'autre, qu'on croit estre cét Onager ou cét asne sauuage de l'Escriture. Ce seroit vser de redites que d'en vouloit parler en cét endroit. Ces bonnes gens voyent maintenant en leur pays vne autre espece d'animaux, dont ils n'auoient iamais eu connoissance. Ce sôt de petits taureaux, & de petites genisses qu'on y a fait porter avec de grands traux: leur estonnement sera bien plus grand, quand ils verront ces animaux labourer la terre, & traîner de gros

174 *Relation de la Nouvelle France,*  
fardeaux sur des neiges hautes de trois &  
de quatre pieds, sans enfoncer.

Dans ce Chapitre ie donneray place à  
la peur & à la force de deux femmes. Le  
troisième de Juillet deux femmes toutes  
mouïllées depuis les pieds iusques à la  
teste, entrerēt dans l'habitation de Mont-  
real; elles estoient abbatuës & toutes éplo-  
rées, on leur demande le sujet de leur tri-  
stesse; comme nous descendions ça bas  
moy & ma fille, dit la plus aagée, nous  
auons apperceu des hommes que nous  
croyons estre de nos ennemis; la peur nous  
saisissant nous auons abandonné nostre  
petit bateau d'écorce & tout nostre бага-  
ge, marchans & courans huit iours en-  
tiers dans ces grands bois, de peur de  
tomber entre leurs mains. Qu'auiez-vous  
mangé depuis ce temps-là, leur dit-on.  
Rien du tout que des fruiets sauvages que  
nous rencontrions par fois, & encore ne  
les cueillions nous qu'en courant. Mais  
comment auiez vous pû aborder cette Isle  
sans canot? nous auons ramassé des bois  
que nous auons lié par ensemble avec des  
écorces de bois blanc, nous nous sommes  
mises sur ces bois ramans avec des bastons  
& nous confians à la mercy des eaux, ay

mans mieux estre noyées que de tomber entre les mains de personnes si cruelles, comme sont nos ennemis. Ces bois venant à se rompre, nous sommes tombées dans le courant, & apres nous estre bien debatues, nous auõs rattrappé nos bois qui nous ont conduit iusqu'au bord de vostre Isle. Remarquez, s'il vous plaist, qu'elles firent plus de deux lieuës sur ces bastons flottans, n'attendant que l'heure d'estre englouties dans la profondeur d'vn fleuve qui paroist comme vne mer au dessus de cette Isle. Apres tout, il ne fallut point de saignée pour les guerir de la peur: on leur donna à manger, elles firent seicher leurs robes, & les voila hors de leurs ennuys. La perte de leur canot, de leurs marchandises, de leurs viures, de tout leur bagage, ne les affligea pas beaucoup. Ce qui ne tient guere, s'arrache aisément: comme les biens ne sont pas profondément logez dans le cœur des Sauuages, la perte en est moins amere, ils se rient dans les naufrages, & se moquent du feu qui consomme leurs biens.

J'ay desia pretendu vne excuse sur la bigarrure de ce Chapitre, voicy vne simplicité innocente. Vn Atticamegue qui n'auoit

176 *Relation de la Nouvelle France,*  
point frequenté les François, voyant  
qu'un Pere regardant un papier pronon-  
çoit des prieres, ce Sauvage fut rauy, il  
s' imagine qu'il entendroit bien ce papier,  
il le demande : tu n'y connoistras rien, luy  
dit le Pere, comment fit-il, il parle ma  
langue ? Le Pere luy donne, il le regar-  
de, il le tourne & retourne de tous costez  
puis se mettant à rire, il s'escrie en son  
Montagnais, *Tap de Nama Nitirinisin,*  
*Nama Ninisitaxabatan*, en verité ie n'ay  
point d'esprit, ie n'entend point par les  
yeux. C'est un beau mot qu'ils ont donné  
pour signifier qu'on sçait lire, *Ninisitaxa-*  
*baten* : c'est proprement à dire, i'entends  
par les yeux. Ce mot est composé de *Ni-*  
*nisitaten*, i'entends, & de *Nixabatan*, ie  
voy, de ces deux mots ils en composent  
un qui signifie i'entends en voyant : c'est  
à dire ie lis bien, ie connoy ce que ie voy.  
Leurs compositions sont admirables, &  
ie puis dire que quand il n'y auroit point  
d'autre argument pour monstrier qu'il y a  
un Dieu, que l'œconomie des langues  
Sauvages, cela suffiroit pour nous con-  
vaincre. Car il n'y a prudence ny industrie  
humaine qui puisse assébler tant d'hom-  
mes pour leur faire tenir l'ordre qu'il  
garden



gardent dans leurs langues toutes différentes de celle d'Europe: c'est Dieu seul qui en maintient la conduite. Au reste il ne faut pas s'estonner qu'un Sauvage admire l'invention de peindre la parole des hommes: c'est véritablement un secret digne d'estonnement. Quoy que les Sauvages soient sujets à la crainte, comme les autres hommes, & qu'ils soient moins résolus, & moins courageux dans leurs attaques que nos Europeans, si est-ce qu'ils font gloire de ne point branler, & de ne point reculer, quand on les veut frapper, ou tout de bon, ou par feinte. Un François tenant vne pertuisane, & faisant semblant d'en donner un coup à un Sauvage, le bleça en effet, pour ce qu'il se tint roide, sans esquiver le coup; il ne se fâcha pas neantmoins, voyant que le François avoit fait cela en riant: ce qui nous estonna, fut qu'il cacha sa blessure, d'où il fut par apres fort incommodé, jamais neantmoins il ne voulut aucun mal à celuy qui l'avoit offensé, disant qu'il avoit fait cela par jeu.

On auroit peu remarquer ailleurs ce qui suit. Les voyages qu'on a fait aux pays des Annierronnons, & la communication qu'on a eüe avec eux, nous ont ap-

178 *Relation de la Nouvelle France,*  
pris vn exemple assez remarquable de la  
iustice de Dieu. Les deux Iroquois qui  
tuerent de sang froid vn pauvre François,  
aux pieds du Pere Isaac logues font morts  
d'une mort inconnüe; l'un des deux estoit  
le plus grand, & peut-estre le plus fort  
homme de son pays.

Cette femme qui couppa le poulce au  
mesme Pere, ne l'a pas fait longue apres  
cette rage, & ceux qui luy rongerent les  
doigts, & à ses compagnons, & qui les  
traiterent avec plus de rage, ont est tuez  
des Algonquins en leurs derniers com-  
bats. On nous dit que la mesme iustice  
a pris connoissance de ceux qui ont si mi-  
serablement déchiré le Pere Bressany : le  
pays qui a consenty à ces cruaucez est affli-  
gé de maladies qui peut-estre donneront  
la vraye santé à ce pauvre peuple.

Voicy vn rencontre nouvellement ar-  
riué. Dix-sept soldats Dononioté s'estés  
mis en embuscade blefferent à mort vn  
icune garçon de la bande de Tesehat  
Capitaine de l'Isle, comme nous auons  
dit cy-dessus, & en outre prirent deux  
femmes dont l'une estoit desia fort  
ragée : comme ils s'en retournoient en  
leurs pays, traïsnans avec eux ces deux  
pauvres creatures, ils apperceurent de

join vn canot d'Hurons, & furent à mesme temps découuerts par ceux qui conduisoient ce canot ; aussi-tost les Hurons qui faisoient trente soldats, se desembarquent pour aduiser à ce qu'ils feroient. Ceux Dononioté font le mesme. Les vns ne sçauoient pas le nombre des autres, les Capitaines de ces deux petites troupes donnent courage à leurs gens, ils les exhortent à ne point reculer, & à mourir plustost que de lascher le pied. C'est la coustume de ces Capitaines quand ils se trouuent proches des occasions, de tirer des bastons qu'ils portét exprés avec eux, & de les presenter à leurs soldats pour les ficher en terre, afin de protester par cette action que ces bastons sortiront plustost de leur place, qu'ils ne tourneront visage. Il arriue neantmoins tres-souuent que les bastons demeurans fermes, les soldats ne laissent pas de s'enfuir. Ceux-cy ayans fiché bien auant leurs bastons, & juré à leur mode qu'ils mourroient plustost que de bransler dans le combat, ceux Dononioté viennent les premiers pour attaquer les Hurons qui estoient derriere vne pointe. A leur abord il se fit vn grand cry de part & d'autre, selõ la coustume des Sauvages, à qui ce bruit sert de trompettes, & de

180 *Relation de la Nouvelle France,*  
tambours; les Hurons s'imaginans que  
leurs ennemis les preuonans estoient en  
grand nombre, s'enfuirent aussi-tost dans  
les bois, à la reserue de ceux qui tinrent  
ferme aussi bien que leurs bastons, reso-  
lus de mourir sur la place: ceux Dono-  
nioté ayans reconnu que le cry des Hu-  
rons à l'abord estoit plus grád que le leur,  
s'enfuirent tous, sans qu'il en restast pas vn  
feul, les cinq Hurons qui n'auoient pas  
la sché le pied, se trouuerent sans amys ny  
ennemys, ils se regardent les vns les au-  
tres bien estoñnez: les deux femmes pri-  
sonnières voyans que tout le monde con-  
roit qui deçà qui delà se délient l'vne l'au-  
tre, & se sauuent dans les bois aussi bien  
que les autres: comme ils fuyoient sans  
ordre l'vne de ces femmes va rencontrer  
vn Huron, ils se reconnoissent: cette pau-  
re prisonnière raconte sa fortune, dit  
que ceux Dononioté n'estoient que dix-  
sept. Le Huron tout surpris court aussi-  
tost aduertir ses camarades, il crie tant  
qu'il peut, ils se ralient, & commencent  
à courir & à couper chemin à leurs en-  
nemis: ils font si bien qu'ils en attraperent  
vn qu'ils amenerét à Montreal, donnant la  
liberté à cette Algonquine prisonnière. Sa  
cōpagne plus aagée s'en estoit fuyé si loin.

que jamais ils ne la purent trouver: elle venoit quelques iours apres toute seule avec l'estonnement des François & des Sauvages, qui admiroient cōme vne vieille auoit pû trauffer tant de terre, & tant d'eau, sans viures, & sans batteau, n'ayant ny cousteau, ny hache, ny forces pour faire vn pont permanent ou flottant sur vne estenduë d'eau de plus de trois lieues. L'amour de la vie ou la crainte de la mort a plus de force, & plus d'industrie que le feu & le fer. Monsieur d'Allibout s'efforça tant qu'il pût, de tirer ce prisonnier des mains des Hurons, pour faire la paix avec sa nation, il offrit de grands presens pour sa deliurance: mais voyant que ces ieunes soldats le vouloient mener en leur pays, il les pria par vn present de luy sauuer la vie, & de le ramener l'an prochain à Onontio, à dessein de faire alliance avec ces peuples par l'entremise de ce prisonnier. Quelque temps apres trois cens Hurons estans descendus aux trois Riuieres, Monsieur nostre Gouverneur leur recommanda de ne point mal-traitter ce prisonnier qu'on auoit mené en leur pays, & de le représenter en son temps, suiuant la parole qu'en auoient dōné ceux qui l'auoient entre leurs mains. Soixante braues Chrestiens Hurons parurent en cette assemblée,

182 *Relation de la Nouvelle France,*  
où de la part des Iroquois furent faits des  
presens pour marque qu'ils goustoient la  
douceur de la paix, & pour asscuer les Hu-  
rons & les Algonquins, que s'ils tuoient  
quelqu'un de leur nation dans leurs com-  
bats avec les *Santbaronous*, que le pays ne  
prendroit point leur deffense. Dans ce con-  
seil les Hurons destinerent quelques pre-  
sens pour les Iroquois, suppliās Ondesson:  
c'est le nom qu'ils donnent au Pere Isaac  
Iogues, de porter leur parole à ces peuples:  
ce qui leur ayant esté accordé, ce bon Pere  
partit bien-tost apres pour aller passer l'hy-  
uer au pays de ces Barbares, où l'adorable  
Crucifié luy a fait & fera encore jouyr des  
fruits de sa Croix.

Les vaisseaux arriuez extraordinairement tard,  
me contraignent de mettre en ce Chapitre vne  
action qui meriteroit vn volume tout entier. Nous  
auons reçu cette année vn magnifique Tableau  
du Roy de la Reyne, & de Monsieur: c'est vn pre-  
sent Royal de cette auguste Princesse, qui ne se  
pouuant faire voir en personne à ses sujets nouvel-  
lement conuertis à IESVS-CHRIST, leur enuoye  
vne Image des premieres grandeurs du monde.  
Cette bonté est rauissante: tous les François en ont  
ressenty desioyes toutes pleines de respect, & les  
Sauuages en ont témoigné de l'admiration au delà  
de nos pensées. Le Pere, à qui ce Tableau estoit  
enuoyé pour le produire à la veuë de ce peuple,  
ayant assemblé les principaux de ceux qui sont en  
la residence de S. Ioseph, leur fit vne petite haran-

que, témoignant que ces grandes majestez demandoient le secours de leurs prieres, pour eux & pour leurs Estats. Que ne pouuant paroistre en personne en ce nouveau monde, ils se faisoient voir dans leurs Portraits, pour asseurer par la bouche de leur Interprete, que leur plus grand desir estoit que tous les peuples de la terre reconneussent, & adorassent IESVS-CHRIST. Or comme c'est la coustume de ne point parler en public que les presens en la main, Monsieur nostre Gouverneur auoit donné trois robes, & trois arquebuses, que le Pere offrit aux trois Capitaines qui se trouuerent en cette assemblée: Je ne suis que l'organe, leur dit-il, de ceux que vous voyez dépeints avec tant de grace, & de majesté dās ce riche Tableau: Ils vous presentent des robes pour conseruer la chaleur de vostre pieté & de vostre deuotion, & des armes pour proteger la Foy, & deffendre tous ceux qui l'ont embrassée, & qui l'embrasseront. L'vn des Capitaines se leuant repartit en ces termes. Mon Pere, ce que tu dis, est admirable: mais pleut à Dieu que nous puissions voir en personnes ceux qui nous rauissent en leurs portraits. Il est vray que nous les croyons quasi viuant, leurs yeux nous regardēt, & vous diriez que leur bouche nous veut parler: Mon Pere, tu nous empesche d'estre reconnoissans; car tu dis des choses trop grādes; qui sommes nous pour obtenir de Dieu des benedictions pour nostre grand Capitaine, & pour son frere, & pour cette grande Capitainesse leur mere? C'est à vous qui connoissez la priere, de parler à Dieu. Il n'y a que 3. iours que nous sommes baptisez, nous ne scauons pas bien ce qu'il luy faut dire pour de si grāds personnages nous l'aymons neantmoins, & nous luy dirons tout ce que nous scauons: mais nous scauons peu.

Pour la Foy, nous la gardérons & la deffendrons toute nostre vie: encore qu'il n'y ait pas long-téps que ie l'aye receuë, il me semble que ie l'ay aussi forte que si i'auois esté baptizé dès ma naissance: mais, mon Pere, instruy-nous, & nous apprend ce qu'il faut dire à Dieu pour ceux qui nous donnent tant de secours; nostre cœur ayme, mais nostre bouche ne scait pas ce qu'il faut dire. Là dessus ils se mirent à genoux, & firent tout haut leurs prieres par plusieurs reprises, en tremblant des Cantiques qu'ils chantoient avec vn accord qui n'a rien de sauage. Cela fait, ils se leuèrent tous bien estonnez de que ces portraits les regardoient de quelque costé qu'ils se tournassent. Ils passoient & repassoient en diuers endroits, prenant garde s'ils ne verroient point mouuoir leurs yeux, puis se mettant à rire ils s'écrioient; en verité, ils nous suivent des yeux en quelques endroits que nous allons.

Le Pere les voyant dans l'admiration, demanda à l'vn de nos Capitaines combien de Castors il estimeroit bien vn Tableau si magnifique: si ie respondois, repliqua-il, ie dirois vne mauvaise parole: il n'y a point de prix, mais bien du respect pour des choses si grandes. Les Castors ne sont rien, cela est quelque chose. Leurs yeux ne se pouuoient souler dans les regards d'vn objet si Royal. Ils expliquoient à leur mode toutes les particularitez de ce beſoynage, témoignant des satisfactions que le papier ne peut représenter. Ces actions leur donnent dans la veüe, & leur font croire que le Dieu que les Grands adorent, est grand, & que la priere passe leur estime, puisque les Roys de la terre en demandent le secours de si loin, & de leurs sujets.



# RELATION

DE CE QUI S'EST PASSE'  
DE PLUS REMARQUABLE  
en la Mission des Peres de la  
Compagnie de IESVS.

## AVX HVRONS,

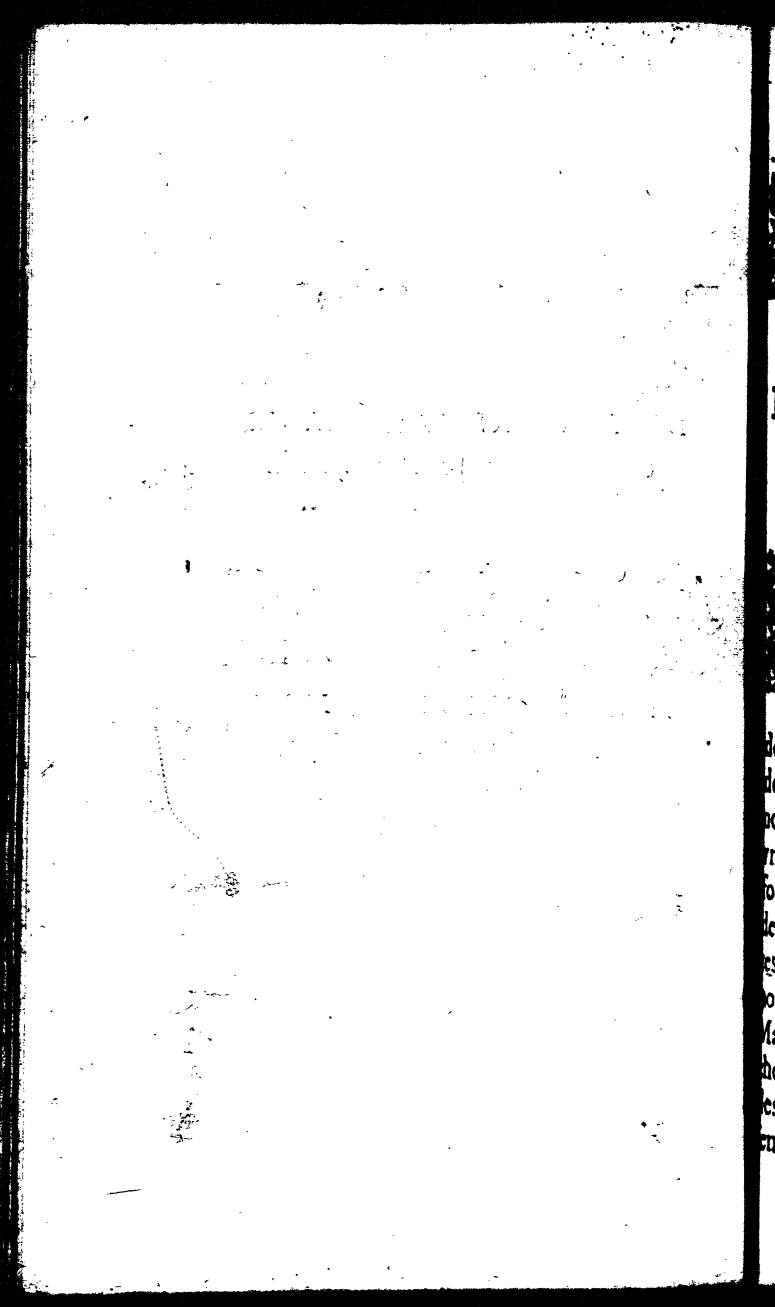
PAIS DE LA NOUVELLE


FRANCE, DE PVIS LE MOIS

de May de l'année 1645.

iufqu'au mois de May

del'année 1646.





AV REVEREND PERE  
ESTIENNE CHARLET  
PROVINCIAL DE LA COMPAGNIE  
de IESVS, en la Prouince de France.

**M**ON REVEREND PERE,

L'obligation que j'ay d'informer V. R. de l'estat du Christianisme en ces pais, & de l'employ qu'y trouuent les Peres de nostre Compagnie, demanderoit de moy une Relation plus longue que n'en ontourny les années precedentes, si mon dessein estoit de vous faire vn recit de toutes les graces que Dieu va continuant sur vostreaux au milieu de cette barbarie: Mais scachant bien qu'on attend des choses nouvelles, & qu'on prendroit pour les redites les actions de ferveur, & les entimens de pieté de nos Neophytes

4 *Relation de ce qui s'est passé*

Chrestiens, qui peuvent auoir quelque ressemblance aux faueurs que cette Eglise auroit receu de Dieu, ces premiers années; ie me suis resolu d'obeir en cela au sentiment le plus commun, & me retrancher dans vne briueté plus étroite, n'escruiant qu'une partie des choses qui pourront paroistre nouvelles. Quoy que ie n'ignore pas que le Ciel a bien d'autres veuës que la terre, que le couronnement des graces de Dieu est la continuation des mesmes graces, & que nostre amour, nos ferueurs, & nos fidelitez luy sont d'autant plus agreables qu'elles sont moins nouvelles. Ainsi pour les années suiuantes nous nous condamnerions volontiers au silence, s'il ne se presentoit rien de nouveau; pourueu que nous vissions toujours cette petite Eglise fortifiée de ce mesme esprit qui l'anime dans sa naissance, que les mesmes graces du Ciel découlassent sur elle; & que les cœurs des nouveaux Chrestiens conceussent les memes sentimens que nous aurons pû remarquer en ceux qui les ont precedé. Dieu sans doute en tireroit sa gloire, & nous aurions suiet d'estre contens en vn ouurage, où il y auroit plus du sien que du nostre; &

aux Hurons, es années 1645. & 46. s  
alors ie m'assure que les vœux de l'une &  
l'autre France, du Ciel & de la terre se  
verroient richement accomplis. Nous  
avons besoin pour cet effet des prieres de  
toute la France, V. R. nous les procurera  
s'il luy plaist, & y joindra les siennes &  
ses SS. SS. de V. R.

Tres-humble & obeyssant seruiteur  
en N. S. Paul R A C N E A V.

Des Hurons ce 1. May 1646.

---

## CHAPITRE I.

### *De l'Estat du pays.*

**Q**Voy qu'à vray dire cette derniere  
année ne puisse pas estre appellée  
heureuse pour nos Hurons, toutefois leurs  
malheurs ayans esté moins frequents que  
par le passé, ie les puis comparer à ceux  
qui ayans esté abysmez pour un temps  
dans l'orage de quelque tempeste, com-  
mencent à respirer de leur naufrage. La  
terre leur a esté plus liberale que l'an pas-  
sé, le bled d'Inde, qui est le principal de

6 *Relation de ce qui s'est passé*

leurs richesses, estant venu quasi par tout à vne heureuse maturité. Les lacs & les riuieres leur ontourny du poisson avec abondance. Le trafic qu'ils ont eu avec les nations éloignées, ne leur a pas mal reüssy. Tous ceux qui descendirent l'Esté dernier au magazin de Québec & des Trois Riuieres, ayant trouué tout le chemin paisible, par les soins de Monsieur de Montmagny nostre gouverneur, ont remply le pais de ioye, autant que de nos marchandises Françoises, dont ils estoient veus dépoüillez depuis cinq ou six ans, par les Iroquois ennemis, qui rendoient ce commerce impossible, ou du moins si terrible, qu'il a cousté la vie & des martyres de feu, à la pluspart de ceux qui sont tombez entre leurs mains. Les maladies contagieuses qui alloient depeuplant nos bourgades, les laissent maintenant en repos.

Il n'y a que la guerre qui tient les affaires en balance: car elle continue tousiours avec les quatre nations Iroquoises plus voisines de nos Hurons, n'y ayant que la cinquieme & la plus éloignée d'icy, qui ait ontré dás le traité de paix qui se cōmēça l'an passé. Je veux dire que dans les di-

aux Hurons, es années 1645. § 46. 7  
uers rencontres que nos Hurons ont eu  
depuis vn an avec leurs ennemys, les suc-  
cez de leurs armes ont esté partagez.

Dés le commencement du Printemps  
vne bande d'Iroquois estant abordée pro-  
che d'vne de nos bourgades frontieres, à  
la faueur d'vne nuit tres-obscure, & s'e-  
stant cachée dans les bois, enueloppa vne  
troupe de femmes qui ne faisoient que  
sortir pour le travail des champs, & les eu-  
rent enlevées si promptement dans leurs  
canots, que deux cens hommes en armes,  
qui accoururent aux premiers cris; ne  
peurent arriuer assez tost pour en sauuer  
aucune, si bien pour estre les témoins des  
tristes larmes de leurs femmes, de leurs  
meres, & de leurs enfans qu'on emme-  
noit captifs.

Sur la fin de l'Esté, les Iroquois & nos  
Hurons ayans pris la campagne de part &  
d'autre, & s'estant trouuée au rencontre  
dans le milieu des bois, nos Hurons s'e-  
stoient iettez d'vne contenance si resoluë  
sur l'ennemy retranché dans vn fort, où  
il auoit passé la nuit, que la victoire estoit  
de-ja demy gaignée, si leur conduite eût  
respondu à leur courage. Les Iroquois  
demandent à parlementer, protestent

8 *Relation de ce qui s'est passé*

qu'ils n'ont que des desseins de paix, ils jettent bas leurs arquebuses, & les lient en paquet, pour témoigner que mesme ils n'ont pas dessein de combattre, quand bien on voudroit tous les massacrer: ils font paroistre de grands coliers de porcelaine qui éblouissent les yeux de nos Capitaines Hurons, ils presentent à la jeunesse plus affamée quantité d'ornement, des Cerfs & des Ours entiers qu'ils auoient pris faisant chemin; ils inuitent les plus anciens à vne conferance amiable, & distribuent quantité de perun, pour cependant entretenir le reste de l'armée.

Durant ce pour-parler vn Iroquois qui autrefois auoit demeuré fort long-temps icy captif dans les Hurons, & s'estoit naturalisé avec eux; mais depuis ces dernieres années auoit esté recourré par les ennemis, leur donna luy seul la victoire. Cét homme se détache des siens, se iette dans l'armée Huronne, où ayant apperceu quelques-vns de remarque, mescontens de n'auoir point esté appellez à ce conseil de paix, il iette la defiance en leur esprit, fait entendre aux vns qu'il y a de la trahison, corrompt les autres par presens,



*aux Hurons, es années 1645. & 46.* 9  
enfin il iouë si bien son personnage, que  
ceux-cy s'estans retirez de l'armée, & les  
autres ayans pris l'espouuante, tout se  
trouuant dans le desordre, l'ennemy re-  
prit ses esprits, & se ietta sur ceux qui  
ayans perdu les pensées de combattre, se  
virent vaincus dans leur victoire, les vns  
estans massacrez sur le lieu, les autres en-  
traisnez en captiuité, la plus grande part  
n'ayant trouué son assurance que dans la  
fuite.

Nos Hurons aussi à leur tour ont eu du  
sucez en leurs armes, ont mis en fuite  
l'ennemy, en ont remporté des despoüil-  
les, & quelque nombre de captifs, qui ont  
serui de victimes à leurs flames, & aux  
feux de ioye qu'ils en ont fait, avec les  
cruautez ordinaires à ces peuples.

Je ne parle point de diuers massacres  
qui se sont faits de part & d'autre, comme  
à la derobée; quoy que ie ne puiffetaire  
deux actions de courage qui meritent de  
trouuer icy quelque lieu.

Nos Hurons ayans eu aduis d'vne ar-  
mée qui auoit dessein sur le Bourg de  
Saint Ioseph, y attendoient cét ennemy  
bien resolu de le combattre. La ieunesse  
fait la garde de nuict montant au haut de

10 *Relation de ce qui s'est passé*

leurs guerrites, & poustant diuers chants de guerre d'une voix si terrible, que les campagnes & les forests voisines la portant encore plus loin, on ne peut pas douter qu'on ne soit préparé au combat, Quelques avanturiers Iroquois qui nonobstant ces cris, audient secretement fait leurs approches, firent vn coup assez resolu. Voyans que le sommeil faisoit taire ces sentinelles, l'aube du iour qui commençoit à poindre, leur ayant entierement osté les defiances de l'ennemy: vn d'eux grimpe seul comme vn escurieu, au haut de la gueritte, y trouue deux hommes endormis, il fend la test à l'un, precipite le second en bas, & le iette à ses compagnons qui luy écorchent & luy enleuent la peau de la teste, tandis que le meurtrier descendoit, & se sauuerent tous d'une course si prompte que les Hurons accourus à la voix de ceux qu'on égorgeoit, ne peurent iamais les atteindre.

Pour vanger cét affront, trois Hurons quelque temps apres, firent vn coup non moins resolu. Apres vingt iournes de chemin, ils arriuent à Sonnotouan, le plus peuplé dès villages ennemys, y trouuans les cabanes fermées, ils en percent

L  
bar  
est c

aux Hurons, es années 1645. & 46. Il vne par le costé, y entrent dans le silence & l'obscurité de la nuit, y rallument les feux qui s'y estoient esteints: à la faueur de cette nouvelle lumiere, chacun choisit son homme pour luy fendre la teste, leur enleuent la chevelure, à l'ordinaire des vainqueurs, mettent le feu dans la cabane & l'espouuante dans le Bourg, d'où ils se retirent avec tant de bon-heur & d'adresse que iamais plus de neuf cent guerriers ne peurent arrester leur fuitte.

Cesont les guerres de ces peuples, dont le fleau n'a pas tombé sur les seuls infideles: plusieurs de nos Chrestiens ayans esté tuez ou pris dans ces rencontres, & nous ayans laissé cette seule consolation, que le Ciel se trouue chaque année enrichy de nos pertes.

---

## CHAPITRE II.

### *De l'Estat du Christianisme.*

L'Idée que ie puis donner de cette petite Eglise, naissante au milieu de la barbarie, est de la comparer à vne armée qui est dans le combat, & qui estant partagée

12 *Relation de ce qui s'est passé*  
en diuers escadrons, se void affoiblie d'un  
costé, enfonce l'ennemy de l'autre; &  
quoy qu'elle souffre des pertes, se sou-  
stient invincible en son corps, & demeure  
victorieuse dans le camp de bataille; non  
pas exterminant son ennemy, qui toujours  
va renouvelant ses combats, mais se forti-  
fiant elle mesme avec gloire, plus elle  
est attaquée.

Nous avons changé en residences, les  
Missions que nous faisons aux Bourgs de  
la Conception de S. Ioseph, de S. Ignace,  
de S. Michel, & de S. Iean Baptiste, qui  
ont occupé cette année dix des nôtres.  
La mission du S. Esprit ne peut auoir de  
demeure assurée, n'estant pas vne cho-  
se possible de fixer cinq ou six nations  
Algonquines & errantes, qui sont res-  
pandus sur les costes de nostre grand lac,  
à plus de cent cinquante lieuës d'icy; & à  
la conqueste desquels nous n'auons pû  
toutefois enuoyer que deux de nos Peres.  
Deux autres sont demeurez en nostre  
maison de Sainte Marie, qui est le centre  
du pais, & le cœur de toute nos missions:  
d'où nous taschons de fournir aux necessi-  
tez de toutes nos Eglises, & où trois fois  
depuis vn an, nous auons eu la consolation

- aux Hurons, és années 1645. & 46. 13  
de nous voir reünis , pour y conferer des  
moyens necessaires à la conuersion de ces  
peuples, & nous y animer mutuellement  
à tout souffrir, & faire ce que nous pour-  
rons, afin que Dieu y soit Adoré.

Pour moy qui reste le dernier de quinze  
de nos Peres qui sont icy, ie n'ay point eu  
de partage arresté, afin de pouuoir me dé-  
tacher plus librement, parcourir toutes les  
missions, & demeurer en châque lieu au-  
tant que les necessitez presentes m'obli-  
geoient d'y faire sejour. D'où en suite i'ay  
eu la consolation d'estre tesmoin des fer-  
ueurs de ce nouveau Christianisme res-  
pandu au milieu de l'infidelité, d'y admi-  
rer le courage de ces bons Neophytes, &  
d'y voir des sentimens de pieté si deta-  
chez de la nature, qu'il faut de necessité  
aduouier que vrayement Dieu est le mai-  
stre des cœurs, que la Foy ne dedaigne  
point les barbares, & que le saint Esprit  
ne met point la difference entre nos ames,  
que l'œil pourroit trouuer entre nos corps.

En chacune de ses Eglises, nous y auons  
basty des Chapelles assez raisonnables,  
nous y auons pendu des Cloches qui se  
font entendre assez loin, & par tout la  
pluspart des Chrestiens sont si soigneux

14 *Relation de ce qui s'est passé*  
d'assister à la Messe qui se sonne au leuer  
du Soleil; & le soir de venir aux prieres,  
auant mesme que le son de la Cloche les  
en ait aduertis, qu'il est aisé de voir que  
cette diligence est ensemble vne des cau-  
ses & vn fruit de leur ferueur.

Les Dimanches ils redoublent leurs de-  
uotions, s'y disposans deux & trois iours  
auparauant, nommement ceux qui ont  
dessein & permission d'approcher de la  
Sainte Table: & tous les Chrestiens ayans  
pris cette sainte coustume de iamais ne  
passer la Semaine, sans s'estre confessez.

Sur le Midy ils s'assemblent au son de la  
cloche pour le Sermon ou Catechisme, &  
en suite ils disent leur chapellet, quel-  
quefois tous de compagnie, quelquefois  
partagez en deux chœurs, & plus souuent  
se succedans les vns aux autres, afin de  
remplir plus saintement tous les momens  
de ce Saint jour.

Cette année nous auons baptizé cent  
soixante & quatre personnes.

I  
cab  
blé  
bli  
fait  
feu  
enf  
se  
les  
som  
E  
Iose  
Tou  
de S  
sera  
bou  
des  
la ra  
de t  
de p

---

CHAPITRE III.

*Actions remarquables du zele de  
quelques Chrestiens.*

**I**Usqu'à maintenant le zele de nos Chrestiens s'estoit, ce semble, retenu dans les cabanes au milieu de quelques assemblées, du moins n'auoit-il pas paru si publiquement & avec tant d'esclat qu'il s'est fait du depuis reconnoistre: Lors que le feu embraze puissamment vn cœur, il faut enfin qu'il se fasse ouuerture, & qu'il pousse ses flammes au dehors, pour embrazer les autres des mesmes ardeurs qu'il consume.

Estienne Totiri de la Mission de saint Ioseph fut le premier qui commença. Tout le pais estoit assemblé dans le Bourg de S. Ignace pour y bruler vn pauvre miserable captif, qui ayant quasi autant de bourreaux que de spectateurs, eslançoit des cris effroyables, qui alloient animants la rage & la cruauté des Hurons, bien loin de tirer de leur cœur aucun mouuement de pitié. Au milieu de ces cris & de ces

16 *Relation de ce qui s'est passé*  
feux barbares, ce bon Chrestien animé  
d'un feu plus diuin, s'ecrie publiquement  
à tout ce monde. Escoutez infideles &  
voyez en cét homme l'image du mal-heur  
qui vous accueillira pour vne éternité:  
qui pourra de vous autres soustenir la cho-  
lere d'un Dieu, la rage des demons, & sa-  
priuoiser à des flammes toujours impi-  
toyables, pour ceux qui auront refusé en  
ce monde d'éprouer les bontez de Dieu,  
d'obeir à ses loix, & reconnoistre son  
pouuoir?

Iamais on n'auoit entendu au milieu  
de ces cruautez de semblables harangues:  
on est arresté des menaces si estonnantes  
de ce nouveau predicateur. Non, non, mes  
freres, adiouste-il; ne croyez pas que ie  
veille arracher ce captif de vos mains, ny  
procurer sa liberté: le temps de tout son  
bon-heur est passé, & maintenant qu'il  
brule dans les flammes, la seule mort peut  
mettre fin à ses miseres: Mes compassions  
sont pour vous mesmes; car ie crains pour  
vous, infideles, des mal-heurs mille fois  
plus terribles, & des flammes plus deu-  
rantes, à qui vostre mort donnera le com-  
mencement, & qui iamais n'auront de fin.

Après auoir long-temps parlé des hor-  
reurs



aux Hurons, es années 1645. C. 46. 17  
reurs del'Enfer, & sur tout de l'eternité  
de ses peines: Mes freres, leur dit il, ce  
n'est pas encore pour vous vn malheur  
sans remede; adorez ce grand Dieu, qui  
a creé & les cieux & la terre, & tremblez  
à la veüe de ses iugements effroyables;  
alors l'Enfer n'aura plus de flammes pour  
vous: mais si la mort vous surprend dans  
l'infidelité, ces fournaises ardentes, & ces  
feux souterrains, seront vostre partage,  
le desespoir vous failira pour vn instant,  
& a lors trop tard vous croirez, est a lors tom-  
bez dans ce malheur, que nostre foy est  
veritable, que les Chrestiens ont choisi  
le meilleur party, & qu'ils ont raison de  
trembler, & craindre pour vous, auant  
que pour eux mesmes, vn peril dont tous  
les hommes ne pouent auoir assez de  
crainte.

Plusieurs des Hurons furent touchés  
d'vn si saint zele, d'autres l'appellent fo-  
lie; mais ne doute point que les An-  
ges du Ciel ne l'allumassent, puis qu'il  
du moins parut il, offirace pour le salut  
de ce pauvre captif, qui au plus fort de ses  
miseres, trouua le commencement de  
son bon-heur.

Estienne s'approche de luy: Mon frere

marade, luy dit-il, je n'ay point de flammes & de tifons en main, ny de tourmens pour toy; ne crains point mes approches, ie ne songe qu'à te faire du bien. Ton corps est en vn estat deplorable, ton ame est pour bien-tost s'en separer, elle seule viura pour lors, & sera capable ou de bonheur, ou de mal-heur, selon l'estat auquel tu te trouueras à la mort. Si tu veux inuocuer avec moy vn esprit tout-puissant, qui luy seul a creé nos ames, qui veut le bien de tous les hommes, & qui les ayme; il t'aymera pour vn jamais, attirera ton ame à soy, & dans le Ciel tu seras à iamais bien-heureux avec luy. Ceux qui manquent de l'honneur, n'ont point de part dans celieu de bon-heur, les demons qui habitent sous terre, entraînent leurs ames captiues, & comme elles sont immortelles, ils leur font souffrir des cruautez & des tourmens, qui iamais ne trouueront de fin.

Ce pauvre homme demy rosty, commence à respirer à ces nouvelles: Helas, dit-il, est-il donc vray qu'il y ayt vn lieu de bon-heur dans le Ciel, pour ceux mesmes qui sont miserables en ce monde? Quelques Hurons de ceux que nous auôs

aux Hurons, es années 1645. ¶ 46. 19  
brulé, nous racontoyent ces choses, & se  
consoloient dans les flammes, attendans,  
disoient-ils, ce grand bon-heur du Ciel:  
nous pensions que c'estoient des fables;  
est-il donc vray que ce soient veritez?

Estienne continuë à l'instruire, & trou-  
ue vn cœur tout disposé à nos mysteres,  
qui ne soupire que le Ciel, & qui quatre  
ou cinq fois demande le Baptesme. A ces  
mots les Hurons infidèles commencent à  
apporter des resistances, & à s'opposer  
puissamment au salut de leur ennemy,  
crians qu'il falloit que son ame fut brulée  
à iamais des Demons de l'Enfer, & que si  
eux mesmes pouuoient perpetuer les pei-  
nes, iamais elles n'auroient de fin. Estien-  
ne voulant haster son coup, cherchant de  
l'eau pour ce Baptesme, ne trouue près de  
 soy que des feux & des flammes. Il fend  
la presse & court en haste dans les cab-  
nes querir de l'eau: enfin ayant effuyé  
mille iniures & bon nombre de coups, vn  
chacun le poussant pour luy faire répand-  
re son eau, sa charité fut plus forte que  
leur malice, & son zele se rendit victo-  
rieux de tout, & embraza si puissamment  
le cœur de ce pauvre hōme de douleurs,  
qu'il sembloit s'oublier de son mal, ayant

20 Relation de ce qui s'est passé  
reçu le saint Baptême, & n'auoir plus  
de voir, sinon pour s'écrier qu'il seroit  
heureux dans le Ciel.

Au retour, comme les Chrestiens vou-  
loient se conioiur avec Estienne de son  
zele. Helas, mes freres, leur dit-il, ie suis  
vn vers de terre, ce n'est pas Estienne qui a  
fait ce Baptême, mais nostre Seigneur  
qui fortifioit ma foiblesse, & me mistoit  
dans le cœur les paroles qui sortoient de  
ma bouche; i'auois Communié comatin,  
& de lass i'ay senti vn feu qui me bruloit,  
& que ie n'eusse pas pu contenir en moy-  
mesme: si Dieu ne me pouffoit au peu de  
bien que ie puis faire, ie ne serois puissant  
que pour le mal & le peché.

A propos de cét Iroquois baptizé, ie  
me souviens du zele d'une pauvre vesue  
Chrestienne, nommée Anne Outanen,  
qui quoy que moins public, n'ayant quasi  
eu que Dieu seul pour tesmoin, ne me pa-  
roist pas moins aimable. On parloit de  
bruler yn captif; nos Peres auoient de la  
peine à trouuer accés près de luy, les Hy-  
rons, infideles apportans de plus en plus  
leurs efforts, pour empescher les  
Baptêmes de leurs ennemis. Cette bon-  
ne Chrestienne touchée du salut de cette

aux Hurons, es années 1643. ¶ 46. 22  
ame, s'estant mise à prier pour elle, se sent  
poussée d'aller prendre vne hache, qui  
luy restoit, & qui estoient les plus grandes  
richesses: la va secretement offrir à ceux  
qui auoient soin de ce captif, tâchant de  
leur gagner le cœur, afin qu'ils ne s'op-  
posassent plus au Baptesme de cet homi-  
me destiné à la mort. Mais sans doute que  
cette charité gagna encore plus puissam-  
ment le cœur de Dieu; car en suite nos  
Peres trouuerent non seulement vn lieu  
favorable auprès de ce captif; mais luy  
trouuerent vne ame si disposée à recevoir  
la foy, qu'ils virent bien que le saint Es-  
prit y travailloit plus qu'eux, & qu'il fal-  
loit qu'vn si saint zele luy eust mérité cer-  
te grace.

Quelques Chrestiens du Bourg de S.  
Ignace, craignans ces Autourne déuier,  
que les Capitaines infidèles ne sollicitas-  
sent les plus foibles de cette Eglise aux  
superstitions du pais; & ne desdournaissent  
de la foy ceux qui n'y auoient pas encore  
assez de fermeté, se résolurent deux mel-  
mes de prevenir la tentation. Ils vont  
trouuer ces Capitaines; leur portent des  
présens pour le fisque public; & les prient  
de laisser leur Eglise en repos. Nos Peres

22 *Relation de ce qui s'est passé*

en ayans appris la nouvelle, au lieu de s'en conioiür avec eux, témoignent n'en estre pas contents, & craindre au moins qu'on n'eust fait ouuerture à vne chose qui peüt tirer en consequence; les infideles pouuans prédre de là sujet de vexer les Chrestiens, sous l'esperance de tirer d'eux de semblables presens.

Et quoy, Dieu ne voit-il pas nostre cœur, repartirent ces bons Chrestiens, n'est-il pas pour tenir cõpte de ces pertes, & nous les rendre avec vsure, & les presens que nous auons fait, sont-ils plus precieux que l'ame de nos frere? Ceux qui sont foibles cét hyuer, & pour qui nous craignons la cheute, seront plus forts avec le temps, & rendront à leur tour vne semblable charité à ceux qui en auront besoin. Tu nous as dit, & nous le croyons, que les biens de la terre ne sont que pour le Ciel, & que si nous n'en faisons vn bon vsage, ils seront nostre plus grand malheur: Les pouuons nous mieux employer que pour le salut de quelqu'vn? Si pour nous, tu as quitté la France, tes parens, tes plaisirs, tes amis, & tout le bien que tu auois: pourquoy trouues tu mauuais que nous ayons quitté vne si petite partie du nostre?

*aux Hurons, es années 1645. & 46. 23*

Dans vn des Bourgs des plus attachés de ces pais aux danses deffenduës, & aux abominations infames, que ceux qui passent icy pour Magiciens, ordonnent de la part des Demons, afin de détourner les malheurs qu'ils predisent : Les Capitaines n'y voyans plus la chaleur des années precedentes, entreprirent d'y mettre remede. Ils parcourent les ruës, crians à haute voix qu'on ait pitié d'vn pays qui se va perdant, à cause qu'on negligee les anciennes coustumes : que la foy est trop rigoureuse de iamais ne donner de dispense à ses loix, & qu'au moins on cesse pour vne nuit & pour vn iour de faire office de Chrestien. Ils penetrent dans les cabanes, ils sollicitent tout le monde, & sur tout ceux qu'ils iugent les plus foibles en la foy.

Vn bon Chrestien ne pouuant plus long-temps supporter cét opprobre ; & quoy, dit-il, le diable aura des langues gagées pour son seruice, & Dieu qui est le maistre, ne sera pas seruy. Il sort de sa cabane tout transporté de zele, il va suiure ces Capitaines, entre dans les maisons des infideles & des Chrestiens ; & par tout y va annonçant les menaées de Dieu, con-

tre les pécheurs & leurs crimes, avec vne eloquence & vne force de raisons si presfantes, que tous les Chrestiens demeurèrent dans leur deuoir, & mesme plusieurs infideles, qui admiroient vne si sainte liberté, en vn homme particulier, qui n'auoit de soy aucune athorité, sinon celle que l'amour de sa foy & de son zele, luy faisoient prendre.

Nos Peres de la mission de S. Ioseph voyans croistre le nombre de leurs morts, pour rendre leur cemetiere plus auguste, y porterent en procession vne grande croix, sortans de la Chappelle & trauersans le Bourg, à la veuë de tous les infideles. Les Chrestiens qui y assistoient essayèrent beaucoup de mocqueries, des langues blasphemantes qui se rioient de leur simplicité, de porter avec tant de respect vn tronc de bois, qui en effet n'auoit point de plus rare beauté, que celle qu'vne viue foy y retrouue, & qu'vn œil infidele ne peut enuifager.

Dans quelque temps de là, les enfans de ces infideles, imitans l'impieré de leurs peres, ietterent à cette croix des pierres & des ordures qui y gatterent quelque chose. Estienne Totiri, qui en l'absence de



*aux Hurons, és années 1645 & 46.* 35  
nos Peres, sert de dogique à cette Egli-  
se, s'estima obligé de soustenir en cette  
iniure l'honneur de Dieu. Le soit venu  
il monte en haut sur le toit de sa caba-  
ne, & pour assembler tout le Bourg,  
fait vn cry d'vne voix estonnante, sem-  
blable à ceux qui seruent de signal, lors  
que quelqu'vn vient d'appercevoir l'en-  
nemy, ou quelque armée qui haste ses  
approches. Tout le monde accourt à la  
fouille & en armes, pour entendre de quel  
costé vient l'ennemy. Tremblez, mes fre-  
les, leur dit-il, le mal est à nos portes, &  
l'ennemy dans nostre Bourg. On profane  
le cemetiere des Chrestiens, Dieu en ven-  
gera l'insolence: cessez d'irriter sa colere,  
arrestez vos enfans, autrement vous par-  
ticipez à leur crime, & la punition en  
tombera également sur tous. Les corps  
morts sont des choses sacrées, & mesme  
parmy vous infideles, on leur porte res-  
pect, & on fait crime de toucher à vn au-  
iron pendu à vn sepulchre. Qu'on rompe  
ma maison, qu'on me frappe, & qu'on me  
tuë moy-mesme; ie le verray sans resi-  
stance, & le supporteray avec amour:  
mais lors qu'on s'attaquera aux choses  
consacrées à Dieu, tandis que j'auray

26 *Relation de ce qui s'est passé*

quelque reste de voix, ie vous feray sçavoir l'enormité de vostre crime, & vous diray que c'est vne chose terrible de prendre Dieu pour ennemy. En vn mot il leur parla si puiffamment, que du depuis les parens ont reprimé l'insolence de leurs enfans, & se sont retenus eux-mesmes en leur deuoir.

Mais le zele des Chrestiens qui nous paroist plus efficace & plus actif, est celuy qui les porte à procurer la conuersion de ceux de leur famille. Vn Pere gagnera ses enfans à Dieu, vne mere ses filles; le mari cōuertira sa femme, & la femme Chrestienne rendra son mari Chrestien; & souuent mesmes les enfans qui les premiers ont embrassé la foy, sanctifient leurs parens infideles, avec des attraits & des charmes, que la nature fortifiée de la grace, & le Saint Esprit leur enseigne sans autre maistre. Et le bon est, que l'experience nous apprend, que la pluspart de ceux qui sont gaignez à Dieu par cette voye, ont en leur foy ie ne sçay quoy de plus inébranlable, & qui mesme se fortifie, plustost que d'estre affoibly, par la mort tant des vns, que des autres.

Vn bon vieillard du Bourg de la Con-

*aux Hurons, es années 1645. C<sup>o</sup> 46.27*  
ception, ayant enfin gagné à Dieu par  
ses discours, par ses exemples, & plus en-  
core par la force de ses prieres & de ses lar-  
mes, vne famille tres-nombreuse, sa fem-  
me, ses enfans, & les enfans de ses enfans;  
voyant vn iour en sa maison quelque fau-  
te assez pardonnable, & plustost vn sim-  
ple manquement de ferueur, qu'vn pe-  
ché. Et quoy, dit-il, sont-ce là les pro-  
messes que vous auez donné à Dieu, rece-  
uant le Baptesme? Songez-vous que nous  
sommes Chrestiens, & qu'il faut que no-  
stre foy paroisse dans nos œuures? Vou-  
lez-vous en offensant Dieu me chasser  
d'icy? Je suis vieil & sans forces, mais  
i'auray moins de peine de traïner vne vie  
miserable, errant quelque part dans les  
bois, que de me voir aupres de vous, si  
vous pensez à quitter Dieu: la mort me  
sera plus douce, estant abandonné des  
hōmes, que de viure en vne maison d'im-  
pieté. Ce peu de mots entrecoupez des  
sôûpirs & des larmes d'un pere, vaut  
mieux que dix mille de nos sermons.

Le mesme descendant l'an passé à Que-  
bec, pour tout Adieu à sa famille, ne leur  
parla que de l'estime qu'ils deuoient auoir  
de leur foy: & en finissant son discours:

28 *Relation de ce qui s'est passé*

Si ie suis pris des Iroquois, dit-il, n'ayez pas la pensée que Dieu m'ait délaissé; ie l'aimeray dedans ces feux, & vous croyez aussi qu'il m'aura aymé dans ces flammes. Ne pleurez pas ma mort; ie verrois vos larmes du Ciel, & ne pourtois les approuver; puis qu'alors mes douleurs seroient toutes essuyées, & que vous manqueriez, ou de foy, ou d'amour pour moy, de me pleurer lors que ie serois bien-heureux: laissons les larmes aux infideles, ou du moins employons les à pleurer leur malheur, pourueu que nous mourrions Chrestiens, & que nostre ame soit pour le Ciel, qu'importe où nostre corps soit consommé; icy, ou dans le feu des Iroquois? A ces mots la femme & ses enfans ne peuvent plus tenir leurs larmes; ce bon vieillard est luy mesme touché, la nature ne pouuant se trahir plus long-temps soy-mesme; ils se parlent & se respondent par leurs yeux. Enfin la plus âgée des filles, prenant la parole pour tous les autres, luy respondit: Mon Père, si vous mourrez, attirez nous au Ciel, & obtenez de Dieu que nostre foy soit aussi viue que la vostre: pour moy ie quitteray plustost la vie, que de m'oublier & de vous, & de Dieu.

*aux Hurons, es années 1645. & 46. 29*

Les Sauvages ne sont pas si sauvages qu'on les croit en France, & ie puis dire avec verité que l'esprit de plusieurs ne cede en rien aux nostres. l'aduouë que leurs coustumes & leur naturel a ie ne sçai quoi de choquant, au moins ceux qui n'y sont pas appriuoilez, & qui les rebuttent trop tost, sans assez les connoistre, Mais si d'un Cheual fougueux & qui n'a rien que la nature, en le domtant, on en fait vn Cheual de prix, qui ne cede en rien à tous ceux, qui d'un long-temps sont éleuez dans le manège; peut-on s'estonner que la foy entrant dans l'esprit d'un barbare, corrige en luy ce qu'il y a de vicieux, & luy donne les sentimens de la raison & de la grace, qu'éprouuent ceux qui sont nez dans le Christianisme. Il est vray que leur façon de s'enoncer est différente de la nostre: mais comme la parole du cœur est la mesme dans tous les hommes, on ne peut pas douter que leur langue n'ait aussi ses beautez, & ses graces, autant que la nostre. Quoy qu'ils habitent dans les bois, ils n'en sont pas moins hommes. Mais reuenons à nostre suier.

J'ay admiré souuent la constance du

30 *Relation de ce qui s'est passé*  
zele d'une ieune femme Chrestienne,  
nommée Noëlle. Auendous de la Mis-  
sion de saint Iean Baptiste, & sa pieté  
infatigable à convertir sa mere. Dieu l'é-  
prouuoit de tous costez, & tous les mal-  
heurs l'accucilloient; mais au plus fort de  
ses miseres, il sembloit à la voir, qu'elle  
n'eust point de sentiment pour soy: du  
moins estoient ils étouffez dans les de-  
sirs violens, que sans cesse elle ressentoit,  
de haster cette conuersion: & nuit &  
iour c'estoient ses entretiens, ses esperan-  
ces, & le bon-heur qu'elle attendoit, pour  
se consoler de ses peines; son plus grand  
mal, & à l'entendre, son vniue afflictiō,  
estant de voir les retardemens de sa mere  
dans les affaires de son salut. Mais quoy,  
luy disoit-on, n'es tu point affligée de re-  
voir dans une si grande pauureté? Nenny,  
respondoit-elle, ie ne puis desirer les ri-  
chesses; ie porte mes miseres avec ioye, &  
ne puis demander à Dieu qu'il me mette  
plus à mon aise: quand il m'auroit ren-  
duë la plus riche de ce pais, pourroy-je  
luy offrir quelque chose plus agreable  
que ma pauureté, & l'estat dans lequel il  
me veut? mais c'est ma Mere qui m'afflige,  
n'ayant pas pitié de soy-mesme, & refu-

aux Hurons,és années 1645. *G* 46. 31  
sant la foy, qui luy vaudroit, aussi-bien  
qu'à moy, toutes les richesses du monde.

Enfin la constance de cette bonne fille  
l'espace de quatre ans, ses exhortations,  
ses prieres auoient conuertiy cette mere  
infidele. C'estoit vne femme attachée au  
possible aux superstitions du pais, & qui  
tousiours auoit eu des auersions du Chri-  
stianisme, autant que d'amour pour la vie,  
qu'elle croyoit ne pouuoir estre longue, si  
iamais elle embrassoit la foy.

Les iugemens de Dieu sont par tout  
adorables: car en effet aussi-tost qu'elle se  
fut renduë à la foy, vne mort si subite  
nous l'emporta, que les infideles nous  
l'ont reprochée mille fois, comme si la  
seule foy en eust esté la cause. Quoy qu'il  
en soit, celuy seul qui tient en ses mains  
les ames de ses élus, & qui dispose pour  
leur bien des heures & des minutes de  
leur vie, auoit changé si à propos le cœur  
de cette femme, que le soir mesme, auant  
que de mourir, comme si elle eust eu vn  
pressentiment de ce qui deuoit arriuer,  
quoy qu'elle parut en tres-bonne santé,  
elle adiousta d'elle-mesme aux prieres  
qu'elle faisoit, qu'il plust à Dieu luy don-  
ner vne heureuse mort, qu'elle n'auoit

32     *Relation de ce qui s'est passé*  
plus aucune attache pour la vie.

Dans les larmes de toute la famille, la seule fille songeant que sa mere estoit dás le Ciel, benissoit Dieu de l'auoir si tost prise à soy, & quelques iours apres estant interrogée d'un de nos Peres, quel sentiment il luy restoit de ceste mort: Le croy, respondit-elle, que Dieu me l'a ostée, parce que ie cherchois plus à la contenter que Dieu mesme; car quoy que ie tâchasse de luy offrir tout mon travail, toute fois le contentement de ma mere me donnoit ce semble plus de ioye, que la pensée que ieusse de auoir que Dieu estoit content.

Durant son deuil, qui pour les femmes, consiste en ses pays, à ne visiter personne, à marcher la teste & les yeux baissés, à estre mal vestués, mal peignéés, & auoir vn visage tristéux, & mesme quelque fois tout noiroy de charbon. Cette bonne Chrestienne ne pouoit alors exprimer les ioyes de son cœur. C'est maintenant, disoit-elle, que ie reconnois qu'il est vray que Dieu caresse ceux que le monde méprise; car ne me restant que luy seul, auquel ie puisse & veuille plaire, depuis la mort de mon mari, & de ma mere (mes freres & mes parens m'ayants abandonnée,

née,



aux Hurons, les années 1645. & 46. 33  
née, à cause que ie suis Chrestienne, ie  
voy bien que luy seul me suffit, & qu'il me  
tient abondamment lieu de pere & de  
mere, de parens & de tout.

Finissons ce Chapitre par les larmes,  
mais des larmes de zele, d'un bon Chrétien  
du Bourg de la Conception, nom-  
mé René Tondihouonne. Ce bon hom-  
me n'est rien que charité & amour pour  
la foy: il va parcourant les cabanes, visi-  
tant les malades, instruisant les Chré-  
tiens, prêchant aux infidèles, confon-  
dant les impies, en un mot le le puis ap-  
peller l'appuy de cette Eglise & l'Apostre  
de son pais. Cét hyuer s'estant mis à faire  
oraïson, en suite d'un recit qu'il auoit  
entendu des fatigues, & des souffrances  
de Saint Paul, travaillant à la conuersion  
des gentils, il ne pût contenir ses larmes;  
& tout transporté hors de soy, s'adressant  
à Nostre Seigneur, luy fit ses plaintes de  
foy mesme, avec autant de foy & de fer-  
ueur, que s'il l'eust veu de ses yeux. Ouy  
mon Sauueur, luy disoit-il, il est vray que  
ie suis sans zele & sans amour pour vous,  
& que ie poste sans effet le nom de Chré-  
tien. Ie n'ay rien souffert en ce monde, &  
n'ay rien fait pour vous faire connoistre.

34 *Relation de ce qui s'est passé*

Le Paradis est bien donné à ces grands Saints, qui ont versé leur sang, & qui sont morts pour la deffence de la foy; Saint Paul l'a merité: Mais comment y puis-je pretendre ne souffrant rien pour vous? Non, mon Seigneur, ie ne le merite pas: Deliberez de ma demeure apres la mort; ie ne lairray pas de vous benir dans les enfers, si vous m'y voulez enuoyer: I'y louieray vos misericordes, & l'amour que vous aurez eu pour moy, & ie diray que ie m'en suis rendu indigne: ie vous y aimeray, & alors ie vous y offriray mes peines: faites sur moy vos volonte: Mais puisque les grands Saints ont tant souffert pour vous dès cette vie, faites au plustost que ie sois digne de souffrir ce qu'ils ont souffert, que ie patisse & que ie meure pour la foy.

Ce bon homme ne pensoit pas alors estre entendu, estant luy seul dans la Chappelle: mais vn denos Peres qui suruint à la fin de son oraison, eut assez bonne oreille pour en recueillir quelques restes, & entr'autres ce peu que ie viens de dire. Et quelque temps apres le Pere luy ayant demandé, qui

aux Hurons, es années 1645. C<sup>o</sup> 46. 35

luy auoit enseigné cette priere: Personne, respondit il, mais ie sentoie dans le fond de mon cœur, que Nostre Seigneur me reprochoit le peu que i'ay fait pour luy: & me faisant connoistre en mesme temps l'amour qu'il m'a porté, & l'amour que luy ont porté Saint Paul & tant de Saints Martyrs, i'auois honte de l'aimer si peu, & ne sçauois où me cacher dans cette confusion, sinon dedans l'Enfer; ie n'en auois aucune horreur, ne songeant alors à aucune autre chose, sinon que i'eusse tout voulu souffrir pour Dieu.

Ce bon homme fera les heures, & quelquefois les nuits quasi entieres en Oraison, & d'ordinaire deux, trois & quatre fois le iour, au milieu de la Chappelle, nonobstant les plus grandes rigueurs du froid; la teste, les pieds & les iambes toutes nuës, couuert seulement d'une peau de quelque beste sauuage: mais quasi tousiours avec des sentimens de deuotion si tendres & si puissans, qu'il dit n'auoir point de paroles pournous les donner à entendre. Souuent, dit-il, ie parle, & ie ne sçay ce que ie dis: On me parle dans le fond

36 *Relation de ce qui s'est passé*  
de mon ame, j'entends ce qu'on me dit, &  
ne puis toutefois le redire : alors ie sens  
comme vn feu dans mon cœur, que ie  
prends plaisir d'y sentir, & que ie n'ose  
esteindre : il me semble que ie suis tout  
proche de Dieu, & qu'il est plus proche  
de moy, & alors ie croy qu'il y a vn Dieu,  
à cause que ie le sens. Plus ie l'aime plus  
ie le veux aimer, & il m'est aduis que ie  
ne l'aime pas. Je crains de quitter la prie-  
re, comme vn homme affamé, qui crain-  
droit qu'on ne luy ostant ce qu'il mange:  
mais plus ie continuë, plus il me semble  
que ie ne fais que commencer.

A tout cela nous n'auons rien à dire, si-  
non: *Beatus quem tu erudieris Domine, &*  
*de lege tua docueris eum*: car ce bon-hom-  
me, depuis huit ans qu'il embrassa la foy,  
nous fait reconnoistre en sa vie exemplai-  
re & plus pleine de sainteté, que ne soit  
ses paroles, que Dieu seul est son mai-  
stre.

au

Esp

V

vn m  
man  
ceuo  
frere  
premi  
stien  
& de  
verra  
qui n  
toy, a  
ment  
secon  
indig  
frir :  
ton ce  
leur d  
leque  
En

CHAPITRE IV.

*Espreuve de la Constance & du courage de cette Eglise, parmy les oppositions des infideles.*

**V**N des premiers Chrestiens de ce pais, parlant il y a quelque temps à vn nouveau Catechumene, qui luy demandoit quelque aduis auant que de recevoir le Baptisme, luy respondit; Mon frere ie n'ay que deux choses à te dire. La premiere que iamaist tu ne seras bon Chrestien, si tu ne souffres beaucoup d'iniures & de calomnies pour ta foy: quand tu te verras hay<sup>e</sup> des infideles, mesme de ceux qui maintenant ont plus d'amour pour toy, alors resiouïs toy, & pense que vrayment tu commences à estre Chrestien. La seconde que tu prennes garde à ne te pas indigner contre ceux qui te feront souffrir: prie Dieu pour eux, & dis luy dans ton cœur qu'il leur fasse misericorde, & leur donne à connoistre le malheur dans lequel ils vivent.

En effet ce bon Chrestien auoit raison;

38 *Relation de ce qui s'est passé*  
car il est vray que la marque la plus affe-  
rée que nous ayons en ces pais de la foy  
d'un Chrestien, est de le voir incontinent  
accueilly de la calomnie : & si la foy de  
quelques-vns nous est douteuse, si d'au-  
cuns apostasient, ayans receu le Saint  
Baptisme, ce sont ceux iustement qui vi-  
uoient le plus en repos, & comme à cou-  
uert de l'orage.

Ignace Oijakonchiaronk vn des plus  
riches, & des plus aimez du Bourg de S.  
Ignace, auant qu'il eust receu la foy; ne la  
pas plustost embrassée, qu'il a veu les af-  
fections de tout son Bourg changées pour  
luy; on a cherché les occasions de l'assom-  
mer, & le coup n'ayant pas reüssi, afin de  
pouuoir plus impunément s'en défaire,  
on l'a puiffamment accusé d'estre du nom-  
bre de ces Sorciers cachez, qu'il est per-  
mis à vn chacun de massacrer, comme  
vne victime publique, & la cause des  
maladies qui tirent en longueur, & dont  
on ne peut obtenir guerison.

Ce bon Chrestien ne s'est pas estonné  
se voyant attaqué de si prez, en vne  
chose si sensible; il s'est roidy contre cete  
tempeste, & la tentation n'a serui qu'à  
faire éclatter dauantage sa foy & son cou-

*aux Hurons, és années 1645. & 46. 39*  
rage. Il commence à cognoistre, a-il dit  
tout publiquement, que mon cœur ne me  
trompe pas, & que ma foy est veritable,  
puis qu'elle est vn obiet de haine: Si on a  
pris dessein de me faire perdre ou la vie,  
ou la foy, qu'on se haste de me massacrer  
au plustost. Mon ame ne tient point à mon  
corps, & ie ne seray pas pour parer à ma  
mort; ie baisseray la teste deuant celuy  
qui me voudra tuer comme Chrestien.  
Qu'on ne cherche point de pretextes, &  
qu'on ait aussi peu de crainte de faire en  
ma personne vn coup d'essay, que i'en ay  
de le receuoir: on verra que les Chrestiens  
ne pallissent pas à la mort, & que leur foy  
est à l'espreuue de ce qu'on estime de plus  
effroyable en ce monde.

Le bon est que son zele n'en demeurera  
pas là. Il a conuertiy sa famille, sa femme,  
ses enfans, ses neueux; & depuis ce temps-  
là, il ne cesse de publier aux infideles les  
grandeurs de la foy, que tous admittent  
en luy, mais que ceux qui n'ont pas son  
courage, ne peuuent se resoudre d'ache-  
pter au prix des calomnies dont ils le  
voyent persecuté.

La foy ne trouue point de distinction  
ontre les sexes. Vne femme de ce mesme

40 *Relation de ce qui s'est passé*

Bourg, nommée Luce Andorraon, s'estant renduë Chrestienne, auoit abandonné vne certaine danse, la plus celebre du païs, à cause qu'on la croit la plus puissante sur les Demons, pour procurer par leur moyen la guerison de quelques maladies. Quoy qu'il en soit, cette danse n'est que de gens choisis, qui y sont admis avec ceremonie, avec de grands prelens, & apres vne protestation qu'ils font aux grands maistres de cette Confrerie de tenir secrets les mysteres qu'on leur confie, comme choses saintes & sacrées.

Vn Capitaine fort considerable, des premiers officiers de ces ceremonies mystericues, estant venu trouuer cette Chrestienne, qui auoit renoncé à leur danse, l'ayant tirée à part, luy dist secretement qu'il venoit luy donner aduis du dessein qu'on auoit sur elle : qu'en vn conseil secret qu'auoient tenu les principaux de cette danse, on auoit resolu de la surprendre cét Esté prochain en son champ, & luy fendre la teste, luy enleuer la cheu-lure, & courir par ce moyen le meutre qu'on feroit, le soupçon en deuant tomber sur les ennemis Iroquois : que l'v-nique moyen de parer à ce coup, estoit



*aux Hurons, és années 1645. & 46. 41*  
d'abandonner la foy, & rentrer dans la  
danse dont elle estoit sortie.

Cette femme fit paroistre en cette  
occasion, que sa foy estoit plus forte  
que la mort. Ils m'obligeront, luy dist-  
elle, de me faire mourir pour vn si bon  
suiet; & toy tu m'obliges de m'en ad-  
uertir en ami; car maintenant ie pen-  
seray avec plus de verité que iamais,  
que ie suis morte au monde, & que ie  
dois viure à Dieu seul.

Nous verrōs cét Esté quels serōt les  
effets de cette menace. Quoy qu'il en  
soit, les grands maistres de cette danse,  
n'ont pas differé si long-temps à faire pa-  
roistre les desseins qu'ils ont des'oppo-  
ser aux progrès de la foy. Ils ont solli-  
cité plusieurs Chrestiens à renoncer au  
Christianisme, & se ranger de leur par-  
ty: leurs poursuittes importunes, leurs  
promesses, leurs menaces, & les pre-  
lens qu'ils n'ont pas épargné, en ont  
emporté quelques-vns des plus foi-  
bles: mais apres tout, le petit nombre  
qui s'est laissé tomber, nonobstant tous  
ces grands efforts, nous a fait recon-  
noistre la viue foy de la meilleure part,  
& a serui pour animer les bons Chre-

42 *Relation de ce qui s'est passé*  
stiens dans l'attente d'une guerre plus  
rude, & d'un combat qui aille iusqu'au  
sang, & qui nous fasse des Martyrs,  
qu'ils voyent assez ne pouuoir leur  
manquer, s'ils continuent à estre fide-  
les à leur foy.

Mais il semble que les infideles se  
désient eux-mesmes de leurs forces;  
ou plustost ils iugent bien que la foy  
éleue tellement vne ame, au dessus de  
tous les malheurs de la terre, qu'elle  
ne peut auoir de crainte d'un mal qui  
n'est pas eternal. Pour donc sapper les  
fondemens de nostre foy, ils ont tâ-  
ché de les ébranler, par des fausetez  
qu'ils controuuent, & dont ils remplis-  
sent tout le pais.

Tantost ils font courrir le bruit, que  
quelques Algonquins sont retournez  
fraischement d'un voyage fort éloi-  
gné, dans lequel s'estans égarés en des  
pais iusques alors inconnus, ils ont  
trouué des villes fort peuplées, habi-  
tées seulement des ames qui autrefois  
auoient vescu d'une vie semblable à la  
nostre: que là ils ont entendu des mer-  
ueilles: qu'on leur a assuré que ce sôt  
fables, ce qu'on dit du Paradis & de

*aux Hurons, es années 1645. & 46. 43*

l'Enfer: qu'il est vray que les ames font immortelles; mais qu'au sortir du premier corps qu'ils ont eu, elles se voyent en liberté, recourent vn corps tout nouveau, plus vigoureux que le premier, vn país plus heureux, & qu'ainsi nos ames à la mort quittét leurs corps, à la façon de ceux qui abandonnent vne cabane & vne terre vsée, pour en chercher vne plus neufue & de meilleur rapport.

D'autres fois il est venu, dit-on, des nouvelles assurees, qu'il est apparu dans les bois, vn phantome d'vne prodigieuse grandeur, qui porte d'vne main des espics de bled d'Inde, & de l'autre grande abondance de poisson; qui dit que c'est luy seul qui a creé les hommes; qui leur a enseigné à cultiuer la terre, & qui a peuplé tous les lacs & les mers de poisson, afin que rien ne peust manquer pour le viure des hommes, qu'il reconnoissoit pour enfans, quoy qu'eux ne le reconnussent pas encore pour leur pere: ainsi qu'vn enfant au berceau, qui n'a pas le iugement assez ferme, pour reconnoistre ceux ausquels il doit tout ce qu'il

44 *Relation de ce qui s'est passé*  
est, & tout l'entretien de sa vie. Mais ce phantome adioustoit, disoit-on, que nos ames estant separées de nos corps, auroient alors vne plus grande cognoissance, qu'elles verroient que c'est de luy quelles tiennent la vie, & qu'alors luy rendant les honneurs qu'il merite, il augmenteroit & son amour & ses soins pour elles; qu'il leur feroit du bien à toutes, & que c'estoiet des faulsetez de croire qu'il y en eust aucune destinée pour vn lien de supplices, & pour des feux qui ne sont point dessous la terre, dont toutesfois on tâche faulusement de les épouuanter.

Enfin comme il est vray que le mensonge se déguise en mille façons, & que souuent plus qu'il y a d'impudence, plus il trouue d'entrée dans les esprits; Sans chercher si au loin des nouvelles forgées, on en a fait venir de nostre maison mesme: & ce sont celles qui ont trouué plus de creance, qui ont le plus épouuanté les simples, & qui ont fait la plus puissante rhetorique des ennemis de nostre foy. On a dit qu'une Chrestienne Huronne, de cel-

*aux Hurons, és années 1645. & 46. 45*  
les qui sont enterrées en nostre ceme-  
tierre, estoit resuscitée; qu'elles auoit  
dit que les François estoient des im-  
posteurs: que son ame en effet estant  
sortie du corps, auoit esté menée au  
Ciel; que les François l'y auoient ac-  
cueillie, mais à la façon qu'on reçoit  
vn captif Iroquois à l'entrée de leurs  
Bourgs, avec des risons & des tor-  
ches ardentes, avec des cruauetz &  
des supplices inconceuablez. Que  
tout le Ciel n'est rien que feu, & que  
là le contentement des François, est  
de bruler tantost les vns tantost les  
autres; & qu'afin d'auoir quantité de  
ces ames captiues, qui sont l'ob-  
iet de leurs plaisirs, ils trauesent les  
mers, ils viennent en ces contrées,  
comme en vn pais de conqueste, de  
mesme quvn Huron s'expose avec  
ioye aux fatigues, & à tous les dangers  
de la guerre, dans l'esperance de ra-  
mener quelque captif. Que ce sont les  
Chrestiens Hurons, Algonquins, mon-  
tagnais, qui sont ainsi brulez au Ciel,  
comme captifs de guerre, & que ceux  
qui n'ont point voulu en ce monde se  
rendre esclaves des François, ny re-

46 *Relation de ce qui s'est passé*  
cevoir leurs loix, vont apres cette vie  
en vn lieu de delices, ou tout le bien  
abonde, & dont tout le mal est banny.

Cette femme resuscitée adioustoit,  
disoit-on, qu'apres auoir esté ainsi  
tourmentée dans le Ciel, vn iour en-  
tier, qui luy sembloit plus long que  
nos années; la nuict estant venue, elle  
s'estoit sentie réueillée dès le commé-  
cement de son sommeil: qu'vn certain  
émeu de compassion pour elle, luy  
auoit rompu ses liens & ses chaines, &  
luy auoit montré à l'écart vne vallée  
profonde, qui descendoit en terre, &  
qui conduisoit en ce lieu de delices, où  
vont les ames des Hurons infideles; que  
de loin elle auoit veu leurs bourgades  
& leurs champs, & auoit entendu leurs  
voix, comme de gens qui dansent &  
qui sont en festin: Mais qu'elle auoit  
voulu retourner en son corps, autant  
de temps qu'il en falloit pour aduertir  
ceux qui estoient là presens, d'vne  
nouuelle si effroyable, & de ce grand  
malheur qui les attendoit à la mort,  
s'ils continuoient à croire aux impo-  
stures des François.

Cette nouvelle fut bien-tost répan-

*aux Hurons, es années 1645. & 46. 47*

duë par tout: on la croyoit dans le pais sans contredit: à sainct Ioseph on la faisoit venir des Chrestiens de la Conception; dans le Bourg de la Conception on disoit qu'elle venoit de S. Iean Baptiste, & là il se disoit que les Chrestiens de sainct Michelen auoient decouuert le secret; mais que nous auions corrompu à force de presens, ceux qui l'auoient veu de leurs yeux, & qu'ils ne l'auoient osé dire qu'à quelques-vns de leurs intimes. En vn mot, c'estoit vn article de foy pour tous les infidelles, & mesme quelques-vns des Chrestiens le croyoient quasi à demy.

Là dessus on disoit merueilles; & pour confirmer plus solidement cette verité, ils disoient qu'en effet le lieu du feu n'est pas le centre de la terre, mais bien le Ciel, où nous voyons monter & les feux & les flammes: on adioustoit que le Soleil estoit vn feu, & que s'il se fait sentir de si loin, s'il échauffe & s'il brule, selon qu'il s'approche de nous; on ne peut pas douter qu'il ne fasse vn puissant incendie dans le Ciel, & qu'il ne fournisse des flammes, plus qu'il n'en faut pour bruler

48 *Relation de ce qui s'est passé*  
tous les Hurons que les François tâ-  
chent d'y enuoyer.

Ces faulsetez & semblables discours  
sont autant de nuages, dont le men-  
songe tâche sans cesse d'obscurcir les  
lumieres de nostre foy; qui apres tout  
s'en rend toujors victorieuse, mais  
toutefois ne demeure iamais sans en-  
nemy, vn broüillarts n'estant pas si tost  
dissipé, qu'un autre s'éleue de terre,  
quelquefois plus époïs & plus difficile  
à refoudre, que celuy qui l'a precedé.

Les infideles ayans veu tous ces res-  
forts, & tant de bateries, leur reüssir  
auec peu de succez, ont eu recours à  
ce qu'ils ont iugé de plus puissant dans  
la nature, & à des armes, dont ils ne  
pensoient pas que la foy peust parer les  
coups. Ils ont incité, mesme publique-  
ment, & au milieu de leurs festins, des  
filles débauchées à gagner le cœur  
des Chrestiens; esperant qu'ayans per-  
du la chasteté, leur foy n'en seroit plus  
si vigoureuse, & periroit dans les dé-  
bauches: mais si quelqu'un a fait paro-  
istre de ce costé-là, que la foy ne l'eust  
pas tout à fait detaché du corps, &  
l'eust laissé dans le nombre des hom-  
mes,



*aux Hurons, es années 1645. & 46. 49*  
mes ; le courage de la plus-part a fait  
connoistre à ces tisons d'enfer, que leurs  
feux. & leurs flammes n'ont point de prise  
sur vn cœur, qui est possédé d'une chaleur  
plus sainte. Et ce qui nous a paru de plus  
aimable en la pluspart de ces victoires, est  
que plusieurs en ces rencontres, apres  
auoir imité la pureté du tres chaste Io-  
seph, se iugeoient mesme criminels, d'a-  
uoir esté l'obiet d'une poursuite infame.

Il faut, disoit vn d'eux la larme à l'œil,  
que depuis peu le diable ayt apperceu que  
ma foy se soit affoiblie, puis qu'il cache si  
peu les desseins qu'il a dessus moy : nos  
ennemis n'attaquent pas ouuertement vn  
Boorg, qu'ils sçauent estre de bonne def-  
fense, & ayant raconté à celuy de nos  
Peres auquel il auoit son recours, les vio-  
lences qu'il venoit de faire pour se retirer  
des mains de quelques impudentes: Il y a  
cinq ans que ie fus pris captif des Iro-  
quois, adicusta-il : mais alors i'eu moins  
de frayeur, quand les ennemis se ietterent  
sur moy, que ie n'en ay senti à l'abord de  
ces malheureuses.

Voicy à ce propos vne conuersion qui  
me semble assez remarquable. Vne de  
ces filles débauchées ayant veu que tou-

tes ses poursuittes n'auoient rien pû sur l'esprit d'vn ieune Chrestien, entra dedans soy-mesme, & iugea qu'il falloit que nostre foy fust quelque chose d'excellent, puis que mesme en vn âge qui n'estime que les plaisirs, elle en donnoit de l'auersion & de l'horreur, à ceux qui l'auoient embrassée. Elle s'enquista d'vne ieune Chrestienne, & luy demanda si en effet elle croyoit qu'il y eust vn Enfer; & comment elle pouuoit estre affermée que les François, qui les venoient instruire, ne leur dissent point des mensonges. Je le croy fermement, respondit la Chrestienne; mais quand bien ce seroit vne chose d'outreuse, la seule pensée que peut-estre il y a vn Enfer pour ceux qui demeurent infideles, vous deuroit faire redouter vn malheur si terrible: autrement nous auons tort allant dedans nos champs tout le long de l'Esté, de craindre les embusches cachées des Iroquois, puis que peut-estre au plus fort de nos craintes, les ennemis ne songent pas à nous.

L'infidele fut tellement touchée de la responce, que du depuis cette pensée ne pût sortir de son esprit, qu'au moins il pouuoit bien se faire qu'il y eust dans les

*aux Hurons, és années 1645. & 46. 51*  
Enfers, vn feu préparé pour les infideles,  
& qu'en ce cas elle seroit eternellement  
malheureuse. Enfin au bout de deux  
mois, elle vient trouuer vn de nos Peres,  
pour luy demander le Baptesme: Tu és  
vne débauchée, luy dit-il. I'ay enuie de  
ne le plus estre, respondit-elle; le feu d'En-  
fer m'a estonné: auant que de venir à toy,  
i'ay voulu m'éprouuer moy-mesme, &  
me suis mise dans la pratique de ce que ie  
veux faire estant Chrestienne: ie ne sçay  
d'où peut venir ce changement, mais ie  
me suis trouuée toute autre, en ce qui me  
donnoit le plus d'apprehension de ma foi-  
blesse: Ce que i'ay pratiqué deux mois,  
pourquoy ne pourray-ie pas le continuer  
toute ma vie? Quand maintenant vn ieune  
homme m'aborde, ie luy dis que i'ay desir  
d'estre Chrestienne, & qu'il ne doit rien  
esperer de moy: Si cela me sert de deffen-  
se, le Baptesme accroistra mes forces.  
Pour le faire court, cette nouvelle peni-  
tente ayant continué cinq ou six mois  
dans ses poursuittes, avec vne ferueur ex-  
traordinaire, on n'a pû la differer plus  
long-temps en vne si iuste demande: elle  
a receu avec le Baptesme, le nom de  
Magdelaine.

Vn ieune Huron fort craignant Dieu, qui depuis plusieurs années s'est maintenu dans le Christianisme, avec vne ianocence tout à fait aimable, estant sollicité de ses parens à se marier; luy ayant esté demandé s'il connoissoit vne certaine fille qu'on parloit de luy donner pour femme: Il n'en regarde aucune, respondit-il à vn sien oncle: car ie sçay que Dieu l'a deffendu; ie destourne ma veüe quand quelqu'vne me paroist au rencontre: qu'on me donne, puis qu'ainsi est, qui on voudra, pourueu qu'on m'assure qu'elle a desir de mourir en la foy, & qu'elle a horreur du peché, nos amitez seront bien-tost liées, & i'espere que ce ne sera pas pour les rompre legerement, & à la façon des infideles, puisque viuans & l'vn & l'autre, dans les desirs de plaire à Dieu, nous tâcherons de les rendre immortelles.

Pour finir ce Chapitre ie diray que nos neges Huronnes ont esté blanches cét hyuer, de la chasteté d'vne ieune Chrestien, qui sentant en son corps vn feu, dont il auoit plus d'horreur que de celuy d'Enfer, & des tentations si puissantes, qu'il luy sembloit que tous les Demons

*aux Hurons, és années 1645. & 46. 53*  
d'impureté le possédassent : ne sçachant plus quel remede apporter à vn mal, qu'il ne pouuoit fuyr, ne pouuant se quitter soi-mesme, enfin transporté d'vn saint desespoir, il courrut dans vn bois prochain, se dépoüilla tout nud, se ietta dans les neges, s'y roulla vn long-temps, les baignant de ses larmes, & poullant ses prieres au Ciel, avec tant de ferueur, qu'ayant perdu quasi tout sentiment, ces flammes infernales se trouuerent entierement esteintes, & laisserent son ame aussi vigoureuse apres cette victoire, qu'il trouua son corps abbatu, à peine luy restant-il assez de forces, pour retourner au lieu dont il estoit party, encore apres cela ce bon ieune Chrestien n'estimoit pas auoir eu assez d'horreur de cette tentation, & s'accusoit de lascheté, de n'auoir pas assez tost eu recours à ce remede.

I'en sçay plus d'vn qui se sont appliquez sur le corps des charbons, & de tisons ardens, pour estouffer ce mesme feu d'enfer, se disans à eux-mesmes, pour surmonter la tentation; & quoy pourrois-tu malheureux supporter vn feu eternel, si tu ne peux t'appriuoiser à celuy-cy, qui n'est qu'vne foible peinture?

## CHAPITRE V.

*Bons sentimens de quelques  
Chrestiens.*

**I**L y a quelques temps que les principaux Chrestiens de nos Eglises Huronnes, s'estans trouvez de compagnie, se demanderēt les vns aux autres, d'où ils se sentoient plus puiffamment fortifiés dans leur foy ; & quel à leur auis, estoit le moyē le plus efficace, que Dieu leur eust donné pour resister aux tentations, euitier le peché, & viure vrayement en Chrestien. Les vns disoient que sortans de la Communion, ils se voyoient tout autres, & sentoient bien que Iesus-Christ estoit le maistre de leur cœur, possedoit leur esprit & les rendoit robustes. Les autres disoient qu'après la Confession, ils estoient tout renouellés & semblables à vn voyageur, qui s'estant déchargé d'un tres-pesant fardeau, sentoit ses forces reuenir, & courroit mesme en vn chemin, duquel auparauant il n'eust pas pû se retirer. Mais la pluspart se trouuerent d'accord, que la

*aux Hurons, és années 1645. C 46. 55*  
prière estoit leur plus puissant support ;  
que de là ils tiroient leur vigueur & leur  
force , qu'ils s'y sentoient animez tout  
d'un autre esprit , & qu'il leur sembloit  
que s'ils venoient à en perdre l'usage , ils  
perdroient bien-tost la crainte du peché,  
& en suite la foy.

Quoy qu'il en soit , nous voyons que la  
pluspart estiment la priere , comme la vie  
de leur esprit , & l'ame de leur foy . L'usa-  
ge leur en est si frequent & si saint , qu'ils  
s'accusent d'auoir entrepris quelque cho-  
se, sans s'estre recommandez à Dieu, de  
s'estre mis dans le trauail, sans lui en auoir  
offert les premices , & n'auoir pas ietté  
assez tost leurs pensées en luy , souffrans  
quelque douleur , receuans quelque in-  
iure , estans saisis d'une tristesse , accuei-  
lis d'une maladie , ou attaquez de quel-  
que mal.

Non, disoit à ce propos vn Huron tres-  
pauvre, mais tres-riche en sa foy ; Les  
Chrestiens seroient les plus malheureux  
de la terre , s'ils ne sçauoient que Dieu les  
void , qu'il est témoin de leurs miseres , &  
qu'il écoute leurs prieres : Mais quand  
nous pensons que toutes nos tristesses se  
changeront en ioye , que Dieu nous aime

56 *Relation de ce qui s'est passé*  
dans nos plus grandes afflictions, & que nous tirerons vn bon-heur eternal de toutes nos souffrances, pourueu que nous les endurons patiemment; le recours que nous auons alors à la priere, nous console dès cette vie, & nous fait aimer comme vn grand bien, ce qu'on croit vn grand mal: ou du moins à la veüe que nous auons du Paradis & de l'Enfer, nous supportons avec douceur les afflictions de cette vie, dans cette pensée veritable que ne deuant pas estre eternelles, elles ne peuuent estre qu'vn petit mal.

Vne pauvre Chrestienne estant interrogée si elle offroit à Dieu ses peines: Helas! respondit-elle, c'est ma seule consolation: pourroit-il bien se faire qu'vn Chrestien qui croit fermement que le peu qu'il endure, peut luy valoir vne eternité de bon-heur, s'il le souffre pour l'amour de Dieu, voulust perdre vne si riche recompense, ne souffrant qu'à la façon des infideles & des bestes farouches qui n'ont point la connoissance d'vn vray Dieu?

Il y en a d'aucuns qui se seruent de leur Chapelet, pour marquer combien de fois ils auront eleué leur cœur à Dieu; s'ef-



*aux Harons, es années 1645. & 46. 57*  
forçans d'aller se perfectionnants de iour  
en iour en vn exercice si saint, & qui leur  
paroist si aimable : & tel se trouuera, qui  
dans l'espace d'vne nuit aura fait deux  
cents fois quelque oraison iaculatoire.  
Quelques-vns estans dans leurs champs  
de bled d'Inde, afin de renouveler plus  
frequemment l'offrande qu'ils font à  
Dieu de leur trauail, prendront pour si-  
gnal qui leur en doit rafraichir la memo-  
re, quelques arbres deuant lesquels ils  
passent tres-souuent, & y marqueront sur  
l'escorce ou bien dessus la terre, vne croix  
qu'ils adorent chaque fois qu'ils y passent.  
D'autres se contenteront d'estre fideles à  
Dieu, autant de fois qu'il les attirera à  
foy dans le fond de leur ame : & il se trou-  
uera quelquesfois que tel d'entr'eux aura  
esté quasi tousiours en oraison, sans pen-  
ser y estre.

Je n'ay point d'esprit, disoit, il y a  
quelque temps vn excellent Chrestien,  
du Bourg de la Conception, nommé Io-  
seph Taondechoren : si tousiours ie vou-  
lois prier Dieu, ie serois sans cesse avec  
luy; car ie sens bien que tousiours il attire  
mon cœur à soy: ie le luy donne au mesme  
moment, & me contente de cela, mais

58 *Relation de ce qui s'est passé*

luy ne s'en contente pas : ie sens, qu'il me dit derechef dans le fond de mon ame, qu'il veut que ie sois tout à luy; ie luy répond qu'il scait bien que ie ne veux estre qu'à luy seul, qu'il fasse sur moy ses volontez, & qu'il dispose de ma vie : plus ie me donne à luy, plus il me presse de ne pas luy refuser ce qu'il demande. Tout homme qui me traitteroit de la sorte, me feroit importun, & ses empressements me le redroient insupportable : & toutesfois ie ne puis & n'oserois me plaindre de la rigueur dont Dieu me traite: ie voy bien que ce n'est qu'amour & bonté, & qu'il n'y a point en ce monde de plaisir semblable à celuy que ie sens, lors qu'il me laisse le moins en repos, & me contraint mille fois de luy dire, que ie suis tout à luy.

Vn autre nommé André Ochiendarenouan, nous disoit que la chose vniue en ce monde, qui luy donnoit vne plus viue idée du grand bon-heur du Paradis, estoit de penser que si dès cette vie, en disant ces deux mots, Iesus taitteur, Iesus ayez pitié de moy; il ressentoit tant de contentemens en son cœur, qu'ils surpassoient tous les plaisirs ensemble, que iamais il

*aux Hurons, és années 1645. & 46. 59*  
eust reffenty, depuis foixante & dix ans  
qu'il estoit au monde; il falloit bien que  
dans le Ciel il y eust des contentemens  
ineffables; puisque Dieu se reserve alors  
à nous faire iouyr de ses misericordes, &  
que les plaisirs que nous goustons, disants  
à Nostre Seigneur qu'il ait pitié de nous,  
ne sont que dans l'attente de ce grand  
bien, que nous possederons dans le Ciel,  
dont la seule esperance remplit si douce-  
ment tout nostre cœur dès cette vie.

Vne bonne Chrestienne, dans vn sem-  
blable sentiment, estonna puissamment  
vne de ses parentes infidele, qui l'exhor-  
toit à renoncer au Christianisme, & l'as-  
seuroit qu'il estoit hors de doute, que tout  
ce que nous leur prechiõs du Paradis, n'e-  
stait rien que des fables. Laisse-moy, ie te  
prie, mourir paisiblement dans mô erreur,  
luy respondit cette bonne Chrestienne:  
quand bien ie serois trompée, ce qui n'est  
pas, ce seroit vne tromperie bien aimable:  
Pourquoy veux-tu me rauir vn veri-  
table bien, qui n'est pas seulement dans  
l'attente, & dont ie suis en possession dès  
maintenant; car il est vray que l'esperance  
du Paradis me console dès cette vie, &  
m'adoucit tout ce qui sans cela nous y se-

60 Relation de ce qui s'est passé  
roit insupportable.

Vn de nos Peres voyant vn bon homme fort simple, mais excellent Chrestien, qui d'ordinaire passoit vn tres long-temps en ses prieres; luy en demanda la raison. Ce bon homme luy respondit fort simplement, que la cause de cette longueur prouenoit de ce qu'il ne scauoit pas encore bien prier Dieu, qu'il estoit souuent remply de distractions; & qu'afin que le diable ne gagnast rien sur luy, & se lassast de l'interrompre, il recommançoit ses prieres, autant de fois qu'il se voyoit auoir esté distrait. Bien rarement, adioustoit ce bon homme, mon esprit arriue iusqu'à Dieu: & alors ie ne m'apperçois pas du temps que ie mets en ma priere, car mon cœur est si transporté hors de foy, que ie ne sens ny chaud, ny froid, ny douleur, ny ennuy, & n'ay pas mesme vne pensée des choses de la terre; mais seulement que Dieu est bon, & qu'il est bon d'estre avec luy.

Le Pere continua à luy demander à quoy estoit semblable ce grand plaisir qu'il ressentoit alors. Ie n'ay rien de semblable, respondit-il, tout ce que i'ay conçu de contentemens en ce monde, n'est

*aux Hurons, és années 1645. & 46. 61*  
rien au prix d'un seul moment de ces delices, que Dieu me fait gouster : ny les festins, ny les richesses, ny les plaisirs, dont j'ay maintenant de l'horreur, & lesquels autresfois j'estimois les plus grands du monde. Si toutefois, adioustoit-il, on me contraignoit de dire quelque chose, ie ne voy rien qui me semble si approchant de ces plaisirs du Ciel, qu'estoit ce luy que ie ressentois autresfois estant le plus aspre à la chasse, lors que ie trouuois quelque cerf arresté dans mes pieges, ou ayant terrassé quelque ours, que j'auois poursuivy long-temps avec bien des fatigues.

Le mesme faisant voyage avec son fils, & ayant veu que ce ieune homme passoit l'ennuy de son chemin, chantant quelques airs indifferens : Mon fils, luy dit-il, ie voy bien que Dieu n'est pas le plus grand maistre de ton cœur; tes pensées seroient toutes à luy, & d'un téps auquel pas vn ne te peut interrompre, tu en profiterois pour le Ciel: les vents ont emporté ton chant, & ont en mesme temps dissipé tes plaisirs : si tes entretiens eussent esté avec Dieu, la grace que tu eusses acquise par tes prieres, te fut demeu-

62 *Relation de ce qui s'est passé*  
rée pour vne eternité.

Dans ce mesme esprit d'oraison, d'aucuns se mettans en chemin, euteront les compagnies, & prédront des routes écartées, afin de s'entretenir avec Dieu, & n'estre point interrompus: car disent-ils, ce n'est pas icy comme en France, où ceux qu'on auroit au rencontre, ne nous parleroient que de Dieu. Ces bonnes gens s'imaginent qu'en France tout le monde n'y respire que la sainteté, que l'entretien des compagnies n'est que de Dieu, que le vice s'y tient caché, & n'oseroit paroistre, & qu'il est autant difficile d'y trouuer vne personne débauchée, tout le monde y estant Chrestien, qu'il est icy dans vn monde infidele, d'y rencontrer des compagnies, qui n'ayent leurs affections que pour le bien. Quoy qu'il en soit, leur vertu ne manque pas d'espreue de ce costé là, & ceux qui veulent paroistre toûjours ce qu'ils font, ont besoin de courage.

Vn Chrestien s'estant trouué faisant voyage, dans vne cabane d'infideles, où par rencontre on tenoit des discours de raillerie sur nostre foy, fut tenté fortement de ne prier Dieu qu'en secret, le temps du repas estant venu: mais s'estant

*aux Hurons, es années 1645 & 46. 63*  
apperceu de la tentation, voulant la sur-  
monter, il se mit à crier si haut son *Bene-  
dicite*, que toute la compagnie en fut sur-  
prise. Cessez de vous estonner, leur dit-  
il; il faut que vous sçachiez que j'ay esté  
combattu de deux hontes bien differentes:  
la premiere estoit de vous autres, dont ie  
craignois les railleries; la seconde a esté  
de moy-mesme, & de Dieu qui me re-  
garde, deuant lequel j'ay eu honte de n'o-  
ser paroistre Chrestien: Celle-cy a esté la  
plus forte, & à cause que la premiere me  
portoit à ne prier Dieu qu'en secret, la se-  
conde m'a poussé à prier Dieu si haut, que  
tout le monde sceust que ie suis, & veux  
mourir Chrestien, que ce dont vous vous  
mocquez est ma gloire & le plus grand  
bon-heur que j'estime en ce monde.

Vne Chrestienne nommée Marthe  
Aatio, s'estant trouuée en vn voyage avec  
quâtité d'infideles, n'obmettoit iamais de  
prier Dieu matin & soir, deuant & apres  
le repas, & de faire le signe de la croix sur  
deux petits gemeaux qu'elle allaitoit,  
chaque fois qu'elle les faisoit traiter,  
quoy que les infideles la montraissent au  
doigt, & s'en mocquassent d'elle. Son  
mary, qui n'estoit pas Chrestien, se mit

64 *Relation de ce qui s'est passé*  
aussi de la partie contr'elle, disant qu'elle estoit affamée de prier Dieu, & qu'estant dans leur Bourg, elle courroit aussi viste à la Messe, dès le premier son de la Cloche, que si on l'auoit inuitée à vn festin, quittant tout-là, quelque travail qu'elle eust en main.

Ne croyez pas que ie doie rougir de ce reproche, respondit cette bonne Chrestienne; vous pouuez dire, pour assener mieux vostre coup, non seulement que ie vais aux prieres, comme si on m'auoit inuitée à vn festin, mais que i'y cours encore plus viste: car en effet les festins ne me font quasi rien, depuis que ie sçais que nous auons vne ame plus precieuse que nos corps. Si vous autres infideles quittez tout pour vn bon morceau, sçachez qu'vn bon Chrestien iamais n'aura de honte de tout quitter pour la priere: vous ne songez rien qu'à la terre, & nos pensées sont pour le Ciel.

La mesme allumant du feu, vn matin qu'il faisoit fort froid, remercioit Dieu, de ce qu'il auoit créé les forests, & les bois dont les hommes pussent se chauffer. Son mary voulut se mocquer d'elle: Ton pere, luy dit-il, pour lequel tu allumes ce feu,



aux Hurons, es années 1645. & 46. 65  
feu, ne te remercié pas, quoy qu'il te  
voye; comment es-tu si simple, de re-  
mercier Dieu que iamais tu n'as veu?  
Je suis obligée à mon pere, repartit la  
femme, & le peu que ie fais en cela  
pour luy, n'est pas considerable: mais  
les faueurs que Dieu nous fait sont cō-  
tinuelles, & luy n'a pû rien receuoir de  
nous, qui l'oblige à nous faire tant de  
bien: c'est assez que nous sçachions qu'il  
nous entend, & qu'il nous void, quoy  
que nous ne le voyons pas, afin d'estre  
obligez à luy faire nos remerciemens.

A ce propos ie me souuiens d'une re-  
partie, autant pleine d'esprit que de  
foy, que fit il y a quelque temps vn  
Chrestien, nommé Charles Ondaai-  
diont, au blaspheme d'un infidele.  
Cet infidele reprochoit aux Chre-  
stiens que si Dieu estoit tout-puissant,  
& si ialoux de son honneur, il deuoit  
s'estre rendu visible, afin d'estre recon-  
nu ce qu'il est; & qu'il eust deu d'un  
costé ouuir son Paradis, à nostre veuë,  
& de l'autre l'Enfer, afin qu'en effec-  
t on eust redouté ses menaces, & desi-  
ré ses recompenses, qui alors nous  
eussent paru veritables & n'eussent

point laissé nostre esprit dans le doute: Mais que Dieu s'estant tenu caché, où il manquoit d'amour pour nous, & ne recherchoit pas d'estre honoré des hommes, ou que plustost il falloit conclure de là, qu'il n'estoit point de Dieu au monde, & que nostre foy ne subsistoit que dans l'erreur.

O mal-heureux, luy repartit ce bon Chrestien, si tu estois aueugle, tu dirois donc qu'il ny a point de Soleil dans le Ciel? mais plustost ne deurois-tu pas croire ceux qui le voyent, & tâcher de recouurer la veuë, afin de iouir d'un semblable bon-heur? Quittez vös vices & la corruption de vös mœurs; Alors vous cesserez d'estre infideles, & vous auouërez auec nous, que véritablement il y a vn Dieu: vous l'aimerez plus que ses recompenses, & vous iugerez raisonnable, que quiconque est si osé de l'offenser, mérite des peines eternelles.

Mais quoy, luy repliqua cét infidele, auez vous donc la veuë de ce Dieu que vous adorez? Non, luy respondit le Chrestien; mais nous voyons toutes les choses de ce mode qu'il a creées, &

aux Hurons, *és années 1643. & 46. 67*  
nous pouuons aussi peu douter qu'il est  
vn Dieu; qu'vn homme sage pourroit  
douter que le Soleil est dans le Ciel,  
lors qu'il est couuert de nuées, & qu'il  
éclaire ce bas monde, quoy qu'on ne  
le voye pas: Nous le verrons à décou-  
uert, lors que les nuages seront dissi-  
pez, que nos ames seront dépoüillées  
de leurs corps.

Mais pourquoy ne s'est-il pas dés  
maintenant rendu visible? Afin, res-  
pondit le Chrestien, que des person-  
nes corrompües comme vous, ne pus-  
sent pas le voir.

Les anciens du país estoient assem-  
blez cét hyuet pour l'election d'vn  
Capitaine fort celebre. Ils ont cou-  
stume en semblables rencontres de ra-  
conter les histoires qu'ils ont appris  
de leurs ancestres, & les plus éloi-  
gnées; afin que les ieunes gens qui  
sont presens & les entendent, en puis-  
sent conseruer la memoire, & les ra-  
conter à leur tour, lors qu'ils seront  
deuenus vieux, pour ainsi transmettre  
à la posterité, l'histoire, & les annales  
du país; tâchant par ce moyen de sup-  
pléer au défaut de l'eseriture; & des

liures qui leur manquent. On presente à celuy duquel on desire entendre quelque chose, vn petit faisceau de pailles d'vn pied de long, qui leur seruent comme de iettons pour supputer les nombres, & pour aider la memoire des assistans; distribuant en diuers lots ces mesmes pailles, selon la diuersité des choses qu'ils racontent.

Le rang estant venu à vn vieillard Chrestien de raconter ce qu'il sçauoit; Il commence à deduire la creation du monde, des Anges, des Demons, du Ciel & de la terre, avec vne suspension pleine d'esprit, qui tenoit en attente toute son assistance, estant bien auant en matiere, & toutefois n'ayant pas encore nommé le nom de celuy qui auoit fait ce grand chef-d'œuvre. Lors qu'il vint à le nommer, & dire que Dieu, que les Chrestiens adorent, estoit le Createur du monde. Le plus ancien Capitaine des assistans luy arrache les pailles des mains, luy impose silence, & luy dit qu'il a tort de raconter les histoires des François, & non pas celles des Hurons: Mais que luy va raconter la pure verité, & com-

aux Hurons, és années 1645. & 46. 69  
ment il est arriué que la terre, qui  
estoit submergée dans les eaux, en ait  
esté poussée dehors, par vne certaine  
Tortuë d'vne prodigieuse grandeur,  
qui la soustient & qui luy sert d'appuy;  
sans lequel la pesanteur de cette terre  
la feroit abîsmer derechef dans les  
eaux, & causeroit en ce bas monde  
vne desolation generale de tout le  
genre humain.

Ce bon Chrestien, auquel on auoit  
imposé silence, & qui exprez auoit at-  
tendu à faire paroistre son zele; ayant  
donné quelque temps audience à la  
fable de ce Capitaine infidele, luy ar-  
rache aussi à son-tour les pailles de la  
main: Tay-toy, toy-mesme, luy dist-  
il, i'ay voulu t'écouter & me suis teu  
sans resistance, croyant que tu nous  
deusse enseigner quelque chose de  
meilleur, & aussi veritable que ce que  
ie disois: mais voyant que tu ne racon-  
tes que des fables, qui n'ont point de  
fondement que le men songe, i'ay plus  
de droit de parler que toy. Où sont les  
escritures qui nous fassent foy de ce  
que tu dis? Estant permis à vn chacun  
de controuuer ce qu'il voudra, est-ce

merueille que nous ne sçachions rien de veritable, puis que nous devons auouër que les Hurons ont esté menteurs de tout temps? Mais les François ne parlent point par cœur, ils conseruent de toute antiquité les liures Saints, où la parole de Dieu mesme est escrite; sans qu'il soit permis à aucun d'y alterer le moins du monde, s'il ne vouloit s'exposer à la confusion de se voir démenty de toutes les nations de la terre, qui cherissent cette verité plus qu'ils n'ont d'amour pour la vie.

Vn Magicien des plus fameux de ce pais, apres auoir vomy mille blasphememes contre Dieu, se vantoit insolamment qu'il estoit en son pouuoir de procurer les pluyes en temps de secheresse, les arrester, lors qu'elles seroient trop abondantes, d'empescher les gelées qui pourroient nuire à leur bled d'Inde; en vn mot il se faisoit l'arbitre des saisons de l'année, pourueu qu'on eust recours à luy, & qu'on rendit hommage au Demon qu'il inuoque. Ce superbe voyant qu'vn Chrestien là present, ne témoignoit pas comme les autres aucune marque d'estonnement,

aux Harons, es années 1645. & 46. 21  
au recit de tant de merueilles, il le prit  
à party, & luy dist allez grossierement  
qu'il estoit sans esprit, de n'admirer  
pas son pouuoir, & que c'estoit vne  
marque de sa folie de s'estre fait Chre-  
stien.

En effet, luy se partit doucement le  
Chrestien, ie n'ay eu que de la com-  
passion pour toy, entendant ton dis-  
cours: ie ne suis pas toutesfois opinia-  
stre, & suis prest d'admirer tes merueil-  
les, pourueu que ie les voye. Fais nai-  
stre icy vne montagne, à la veüe de  
tout le monde qui nous entend, alors  
i'auoüeray que vrayemēt ton pouuoir  
est grand: Mais si tu ne le peux pas fai-  
re, laisse moy adorer celuy seul qui a  
fait toutes les montagnes: enseigne  
nous icy les principes de ta sagesse,  
nous verrons si elle est plus adorable  
que la sienne: Du moins si tu scais ses  
commandemēs, tu auoüeras qu'ils sont  
plus equitables que les tiens. Ce pau-  
vre Magicien fut contraint de se reti-  
rer avec sa confusion, & depuis n'y est  
pas retourné.

Mais ce qui estonne le plus les infi-  
deles en semblables rencontres, est

72 *Relation de ce qui s'est passé*  
qu'ils voyent que plusieurs, qui leur sembloient auparauant des esprits assez mediocres, paroissent tout changez lors qu'ils sont deuenus Chrestiens. Et en effet la foy eclaire beaucoup vn esprit, le soustien d'une bonne cause, fournit la bonte des raisons, & nos Sauuages prennent assez aisement vne tres-sainte liberte, lors qu'estans deuenus Chrestiens, ils pensent qu'ils n'ont plus à craindre en ce monde que Dieu & le peché.

Voicy vn trait de foy qui m'a pleu. Nous auons icy auerty quelques-vns d'un eclipse de Lune, qui arriua le trentiesme de Ianuier, & dont le commencement nous parut à dix heures, & quarante six minutes. I'estois alors dans le Bourg de la Conception. On ne manque pas de sortir des cabanes, pour voir si en effet l'eclipse seroit telle que nous l'auions predite. Vn bon Chrestien se mit à prier Dieu, durant tout ce temps-là. Le lendemain les autres luy demandans pourquoy il n'estoit point sorty pour voir vne eclipse si remarquable? Parce, respondit-il, qu'il m'est venu alors dans la pensée que



*aux Hurons, es années 1645. C<sup>o</sup> 46. 73*

Dieu nenous auoit point inuité à aller voir les eclipses ; mais bien qu'il nous auoit promis qu'il auroit plus d'amour pour nous , plus nous donnerions de temps à la priere. A quoy repliquant vn autre Chrestien , que pour luy il l'estoit allé voir , à dessein de se confirmer dans la creance qu'il auoit , que ce que nous leur enseignions de la future resurrection , se trouuera vn iour autant veritable , que ce que nous leur auions predict de cette eclipse , auant qu'elle parut. Et moy , respondit le premier , ie croy si fermement tout ce que Dieu a reuelé , & ce qu'on nous enseigne des choses de la foy , que ie n'ay point besoin d'aller mādier dans la Lune aucun motif de ma creance. Si nous croyons ce qu'on nous dit des villes & des richesses de la France , sans iamais en auoir rien veu ; pourquoy ne croiray- ie pas ce que Dieu a reuelé du Paradis , & qu'vn iour nous resusciterons. Il faut que ceux qui nous viennent enseigner en soient plus asseurez , que des choses qu'ils ont veu en France ; puisque ce n'est que dans la veuë du Paradis qu'ils ont abandonné leurs pa-

74 *Relation de ce qui s'est passé*  
rens, leur patrie, & tout cequ'il peut y  
auoir de plus aimable au monde, pour  
venir icy avec nous traifner vne vie  
miserable.

Le Pere François Ioseph Bressany,  
que nous attendions depuis quatre  
ans, arriua enfin icy aux Hurons au  
commencement de l'Automne der-  
nier. S'il n'eut point esté pris captif des  
Iroquois en son premier voyage, il  
sçauroit desia la langue Huronne, &  
seroit vn ouurier formé: Mais il faut  
auoier que les prouidences de Dieu  
sont aimables. Les cruautez que luy  
ont veu souffrir aux Iroquois quelques  
Hurons qui en sont échappéz, & ses  
mains mutilées, ses doigts coupez  
l'ont rendu meilleur Predicateur que  
nous ne sommes, dès le point de son ar-  
riuée, & ont seruy plus que toutes nos  
langués, à faire conceuoir plus que ia-  
mais à nos Chrestiens Hurons, les ve-  
ritez de nostre foy.

Il faut, disoient les vns, que Dieu  
soit bien aimable, & merite vraye-  
ment luy seul d'estre obey, puisque la  
veuë de mille morts, & des supplices  
mille fois plus effroyables que la mort,

*aux Hurons, es années 1645. § 46. 75*  
ne peuuent arrester ceux qui nous  
viennent annoncer sa parole. S'il n'y  
auoit vn Paradis, disoient les autres,  
pourroit-il se trouuer des hommes,  
qui trauersassent les feux & les flam-  
mes des Iroquois, pour nous retirer  
de l'Enfer, & nous mener avec eux  
dans le Ciel? Non, s'écrioient plu-  
sieurs, ie ne suis plus capable d'estre  
tenté sur les veritez de la foy; ie ne  
sçay ny lire ny escrire; mais ces doigts  
que ie voy tronçonnez, sont la respon-  
se à tous mes doutes; car ie ne puis  
douter que celuy-là ne soit bien assu-  
ré de ce qu'il vient nous enseigner, qui  
ayant essuyé de si horribles cruauitez,  
s'y est exposé pour la seconde fois,  
aussi gayement que s'il n'auoit trou-  
ué dans son premier voyage, que des  
delices en son chemin. Monstre nous  
seulement tes playes, adioustent-  
ils au Pere; elles nous disent plus effi-  
cacement que tu ne pourras faire,  
quand tu sçauras entierement parler  
de nostre langue, que nous deuous  
seruir & adorer celuy, dont tu attends  
vn iour qu'il te rendra & la vie que tu  
as exposée si franchement pour luy,  
& les doigts qu'on t'a brulé si cruelle-

76 *Relation de ce qui s'est passé*  
ment', enuoyant icy pour son seruice.  
C'est ainsi que la prouidence de Dieu tire  
sa gloire de nos pertes, & que la foy de  
ces bons Neophytes va s'affermissant de  
foy mesme, trouuant de iour en iour de  
nouveaux motifs de croire les veritez que  
nous venons leur annoncer.

René Tsondihouanne, parlant vn iour  
du tres-saint Sacrement en vne assem-  
blée de Chrestiens; öüy, mes freres, leur  
disoit-il; croyons sans aucun doute que  
Iesus-Christ est en l'Hostie, qu'il est pro-  
che de nous, & dedans nous, lors que  
nous Communions. Il s'est voulu cacher,  
comme vn enfant nouvellement conceu  
dans le ventre de sa mere: Si la mere ne  
croyoit pas que son enfant eust vie, lors  
qu'il est caché à ses yeux, & qu'elle eust  
trop de curiosité pour le voir auant terme,  
iamais elle ne le pourroit voir que mort,  
& se feroit mourir soy-mesme: Ainsi qui-  
conque refusera de croire que Iesus-  
Christ est en l'Hostie, s'il ne le void; ia-  
mais ne meritera de le voir. Attendons  
que luy mesme veille se decouvrir; &  
alors nous l'enuisagerons avec autant de  
ioye, qu'une mere void son enfant, dont  
elle a patiemment attendu les momens,  
sans les precipiter.

*aux Hurons, és années 1645. & 46. 77*

Cette pensée me surprit beaucoup, l'entendant de la bouche de ce bon Chrestien : mais ce qui m'estonne le plus, & ce qui me seroit incroyable, si ie ne le voyois de mes yeux, est ce que ie puis asseurer avec verité, que telles pensées viennent pour la pluspart d'elles-mesmes à ces bonnes gens, sans que iamais ils les ayent entendu d'iallieurs. Ce qui me fait auoüer que vrayement leur foy est vn ouurage de Dieu seul, & que sa main n'est pas raccourcie en ce monde nouueau, aussi peu que dans le reste de la terre.

En passant ie diray que nos Chrestiens ne trouuent aucune peine à croire le mystere du tres-saint Sacrement. Les doutes leur viennent quasi yniquement touchant les veritez du Paradis, de l'Enfer, & de la Resurrection ; Depuis que i'ay creu que ie resusciteray, nous disent la pluspart, ie n'ay aucune peine à croire le reste des veritez de nostre foy : celuy qui peut ramasser les parties dissipées d'vn corps reduit en cendre, n'a plus rien qui luy soit impossible.

En suite d'vne foy si viue, on ne pourroit croire sans le voir, quelle est l'innocence de la pluspart de ces bons Neo-

78 *Relation de ce qui s'est passé*  
phytes, & l'horreur qu'ils ont du peché,  
iufques-là que plusieurs nous demandēt  
souuent, si c'est vne chose possible de croi-  
re vn Paradis & vn Enfer, & avec cela pe-  
cher mortellement. Si qu'ayans veu quel-  
que Chrestien commettre quelque faute  
notable, nous en venans faire le rapport;  
au lieu de nous dire qu'ils ont veu son pe-  
ché: Helas, nous disent-ils, vn tel a au-  
jourd'huy perdu la veüe du Paradis & de  
l'Enfer; il s'est oublié de sa foy, & qu'il y  
a vn Dieu; nous l'auons veu reduit au rang  
des infideles, qui croient que nostre foy  
ne soit rien que des fables.

Il y a enuiron trois ans, qu'un Capitai-  
ne des plus considerables de tout le païs,  
nommé Maurice Hotiaouitaentonk du  
Bourg de la Conception, se fit Chrestien.  
Tout le païs est estonné de voir le courage  
& la constance de cēt homme en sa foy,  
& plus encore son innocence, qui se con-  
serue entiere, au milieu des occasions cō-  
tinuelles qui l'inuitent au peché. Quel-  
ques Chrestiens luy demandoient vn  
iour, comment il pouuoit viure au milieu  
de tant de dangers, avec vne si grande  
innocence. Mes freres, leur dist-il, la ri-  
uiere qui descend d'icy à Quebex n'est

aux Hurons, és années 1645. & 46. 79  
rien que precipices, & toutefois nous y  
faisons peu de naufrages, parce que nous  
sommes toujours sur nos gardes, & à cha-  
que pas nous craignons de perdre & nos  
biens & nos vies: plus qu'un canot est  
chargé des marchandises précieuses, plus  
on a l'œil à esquiver les rochers & les gou-  
fres qui s'y rencontrent. Depuis que j'ay  
receu le saint Baptême, tout mon thre-  
sor est dans mon cœur, & ma foy sont mes  
plus aimables richesses: ie redoute plus le  
peché, que nous ne craignons les naufra-  
ges; à chaque pas ie songe que j'ay beau-  
coup à perdre, & que ie conduis un foible  
vaisseau, mais chargé toutefois des riches-  
ses qui viennent du Ciel; ie prévoiy les  
dangers, ie prie Dieu qu'il m'assiste, ie me  
desie de moy, & me confie en sa bonté; &  
jamais ne me croiray en assurance, que  
ie ne sois arriué dans le Ciel. Qui n'auroit  
rien, ou peu de chose à perdre, tomberoit  
assez aisément.

Nous avons commencé cette année  
durant le Carême d'exposer à nos Chre-  
tiens l'Euangile de chaque iour, & les  
fruits nous en ont paru tres-sensibles. Un  
bon vieillard ayant entendu l'Euangile de  
la femme adultere, ne pût pas reprimer ny

80 *Relation de ce qui s'est passé*

ses cris, ny ses larmes. Les assistans en sont émeus d'une sainte frayeur : mais ce bon homme ne songeant à rien qu'à Dieu, s'abandonnoit à la douleur avec autant de liberté, que s'il eust esté seul. Estant reuenu à soy, on l'interrogea quelle chose l'auoit touché? La souuenance, respondit-il, des pechez que ie commettois auant que de connoistre Dieu! O que ne scauois-ie point lors qu'il me voyoit, iamais ie n'eusse eu le cœur de l'offencer. I'ay senty dans le fond de mon ame qu'il me disoit le mesme qu'à la femme adultere, qu'il ne me condamneroit pas pour ce qui est de ma vie passée: & le moyen de contenir ses larmes, de voir apres tant de pechez, que nonobstant il veut m'aimer, & me faire misericorde, autant que si i'eusse employé toute ma vie en son amour?

Vn autre s'estant laissé tomber en quelque faute de surprise, vint trouuer dès le point du iour celuy de nos Peres qui l'instruisoit. Le te prie d'auoir pitié de moy, luy dit-il, & de m'effacer au plustost mon peché, i'ay passé toute la nuict en prieres & en larmes, sans auoir pris vn moment de sommeil. Ceux de ma cabane qui ont veu mon peché, ont esté témoins de mes larmes:



aux Hurons, es années 1645. C<sup>o</sup> 46. 81  
mais Dieu que i'ay offensé, a connu celles  
de mon cœur qui ont esté les plus amé-  
res: i'espere qu'il me fera misericorde.

Ayant receu l'absolution, il fit festin  
dés le iour mesme, auquel il appella les  
Capitaines infideles, les parens, & tous  
ceux qui auoient esté ou la cause, ou té-  
moins de sa cheute. Je vous ay assemblé,  
leur dist-il, pour vous faire sçauoir les re-  
grets que i'ay de ma faute; & que si i'ay  
peché, i'ay appris qu'vn Chrestien ne  
peut plus auoir de repos, ayant offensé  
Dieu, pour aggréer aux hommes: Sçachez  
que de ma vie ie ne suis plus pour obeir  
en rien, de ce que vous, & qui que ce  
soit, me demandera contre Dieu.

Les larmes sont si rares en ces païs, pour  
ce qui est des hommes, que ie ne me sou-  
uiens pas, depuis prez de neuf ans que ie  
vis parmy les Sauvages, en auoir veu au-  
cun pleurer, sinon dans des sentimens de  
pieté, & d'vne componction si viuë, qu'il  
faut auoüer que la grace est plus puissante  
sur vn cœur animé de Dieu, que toute la  
nature.

A propos de cét esprit de contrition, ie  
me souuiens d'vn auis que nous donna vn  
bon Chrestien, nommé Pierre Ahanda-

82 *Relation de ce qui s'est passé*  
tion, qui m'a paru considerable. Nous  
leur recommandons souuent vne priere  
dans laquelle estoit refermé vn acte de  
de contrition. Si vous nous connoissiez  
dans le fond de nos ames, nous dist ce bon  
Chrestien, vous ne nous diriez pas que  
pour haïr plus parfaitement nos pechez,  
il faille plustost se seruir d'vne priere que  
d'vne autre : Ce n'est pas icy comme en  
France, où vous faites conscience de  
mentir, mesme aux hommes : mais icy  
nous sommes accoustumez de tout temps  
au mensonge ; & en suite vous deuez  
craindre que nous ne mentionns à Dieu  
mesme ; luy disans faussement que nous  
detestons nos pechez, à cause qu'il s'of-  
fensent sa bonté vniquement aimable ;  
quoy qu'en effet nostre cœur ait encōre  
son attache au peché, ou qu'au moins  
nous ayons plus de crainte du feu d'En-  
fer, que nous n'auons de veritable amour  
pour Dieu. Mais plustost, sans nous don-  
ner aucune forme de priere ; Dites nous  
que nous detestions nos pechez de tout  
nostre cœur, & de toutes nos forces, &  
que Dieu ne regarde pas sur nos lèvres,  
mais qu'il penetre dans le fond de nos  
ames, sans qu'aucun le puisse tromper :

*aux Hurons, es années 1645. & 46. 83*

Alors ne nous contentans pas d'une priere qui sortiroit de nostre bouche, mais employant tous les efforts de nostre cœur à haïr sans feintise, l'enormité de nos pechez, Dieu nous fera, ie croy, misericorde, & nous efforçant de l'aimer, il nous donnera la grace de l'aimer tout de bon.

Finissons ce Chapitre par les sentimens d'une mere, en la mort d'un enfant qu'elle auoit vnique. Mon Dieu, luy disoit elle, ie ne puis me plaindre de vous: mille fois ie vous ay offert & ma vie, & celle de ce mien enfant, que j'aime plus que moy; si vous preniez & l'un & l'autre, ie verrois la fin de mesmaux, & la mort me seroit aussi douce, qu'elle me semble maintenant amere. Mais s'il vous plaist vous contenter de la moitié de mon offrande, que puis-ie dire en ma douleur, sinon que vous estes le maistre, & que c'est à nous d'obeïr: Ce m'est assez que ie viue dans l'esperance qu'un iour vous me ferez misericorde dans le Ciel, afin que ie croye dès maintenant, que tout ce qui me peut arriuer en ce monde, venant de vostre part, ne peut estre que par amour, & pour mon bien.

Non, disoit d'autres fois cette pauvre

84 *Relation de ce qui s'est passé*

merc'affligée; ie croy que Dieu me veut éprouuer de la sorte, afin de me contraindre de recourir à sa bonté. Hors l'affliction, i'estois cōme assoupie & souuent ie m'oublois de luy: du depuis, ie ne songe qu'à luy, à cause qu'en luy seul ie retrouve le soulagement de mes peines. D'autres fois elle se disoit à soy-mesme, dans le plus fort de sa douleur: Puisque Dieu preuoyoit que ma fille deuoit mourir auât l'usage de raison, pourquoy l'auoit-il renduë si aimable? pourquoy ne la prit-il à soi dés lors qu'elle parut au monde & qu'elle eut receu le Baptesme? Ma douleur en eust esté plus supportable, & mon enfant eust esté plustost dans le Ciel: Mais sans doute qu'il a voulu que mon amour creust avec elle, afin que me la rauissant, ce me fust vn coup plus sensible. Apres tout, disoit-elle, que ses saintes volontez soient faites; ie desire qu'elles soient les miennes, & m'y souûnets de tout mon cœur.

Le sentiment de Ioseph Taondechoren, 'oncle de cette pauure mere affligée, ne me paroist pas moins aimable; lors qu'apres la mort de deux de ses petits enfans, luy estant demandé en quel estar

aux Hurons, és années 1645 & 46. 85  
estoit son cœur, il respondit, que depuis  
qu'il estoit Chrétien, il n'auoit iamais res-  
senty la mort d'aucun de ses parens ; si  
bien leurs douleurs & leurs maladies, aus-  
quelles il ne pouuoit ne pas compatir:  
mais qu'aussi-tost qu'il les auoit veu  
morts, sa douleur auoit entièrement cessé,  
dans la pensée qu'ils alloient estre heu-  
reux dans le Ciel ; qu'ils pronnoient le  
deuant d'vn chemin qu'il esperoit faire  
luy-mesme, & qu'au iour de la Resurre-  
ction, Dieu les reüniroit tous ensemble,  
pour iamais plus ne se voir separez.

---

CHAPITRE VI.

*Prouidence de Dieu sur quelques  
particuliers.*

**L**n'appartient qu'à Dieu de faire le  
choix de ses élus, & nous voyons en  
ces païs, autant qu'en lieu du monde, que  
sa prouidence est si forte dans ses condui-  
tes, & si douce dans son execution; qu'au-  
cun ne perira de ceux qu'il a voulu estre  
l'obiet de ses misericordes ; fussent-ils  
seuls au milieu des tenebres, & en vn

86 *Relation de ce qui s'est passé*  
lieu abandonné de tout secours.

Quantité de captifs Iroquois, que nous auons baptisé au moment de leur mort, nous en font foy : lors qu'au milieu des flammes, ils ont troué la vie, & se sont veus enfans de Dieu : heureux dans leur malheur, dans lequel cette diuine prouidence les auoit amoureusement engagez, pour tirer leur salut de leur perte.

Il y a sept ou huit ans, que nous auions icy baptisé vn Andastoëronnon ( ce sont peuples de la langue Huronne, qui demeurent à la Virginie, où les Anglois ont leur commerce. ) Depuis ce temps-là, cét homme estant retourné en son païs, nous croyons que sa foy eust deu estre estouffée au milieu de l'impieté qui y regne, & n'ayant plus aucun support, au milieu d'vne nation tout infidele, & tellement éloignée de nous, que mesme nous n'auons pû depuis cinq ou six ans, en sçauoir aucune nouvelle.

Cét hyuer nous auons appris d'vn Huron qui en est retourné, que la foy de cét homme estrange est aussi vigoureuse que iamais, qu'il en fait profession publique, & continué en son deuoir autant que s'il

*aux Hurons, és années 1645. & 46. 87*  
vuiot parmy vn peuple tout Chrestien.  
Nous luy auions donné en son Baptesme,  
le nom d'Estienne, son surnom est Aren-  
houa.

Le Pere Iean de Brebeuf, alla sur la fin  
de l'Automne en vn lieu nommé Tan-  
gouaen, où demeurent quelques Algon-  
quins, & où quelques cabanes de Hurons  
se sont refugiées, pour y viure plus à cou-  
uert des incursions des Iroquois : car c'est  
vn pais écarté, & entourré de tous costez  
de lacs, d'estangs & de riuieres, qui font  
ce lieu inaccessible à l'ennemy. Ce fut vn  
voyage extrêmement penible au Pere, &  
à vn ieune homme François qui l'y ac-  
côpaignoit : mais leur consolation surpas-  
sa de beaucoup leurs peines, de trouuer  
au milieu de ces forests perduës & de ces  
vastes solitudes, vne petite Eglise qu'ils  
estoiient allez visiter : ie veux dire vne fa-  
mille entiere de Chrestiens, qui trouuent  
Dieu dedans ces bois, qui y viuent dans  
l'innocence, & qui receurent ces deux  
hostes comme enuoyez du Ciel. Le chef  
de la famille, sa femme & leurs enfans ne  
pouuoient se contenter de ioye, de voir  
que leur cabane se faisoit la maison de  
Dieu. Tous firent deuotement les deuoirs.

88 *Relation de ce qui s'est passé*  
de Chrestiens, y receurent les Sacramens, & estimerent comme sacrez tous les momens d'une visite si heureuse: aussi pour les remplir vtilement, tous leurs discours ne furent rien que du Ciel; ils proposent leurs doutes au Pere, ils le tourmentent avec amour & de iour & de nuict, ils l'importunent saintement, & quelque fatigue qu'il puisse estre, d'un voyage de cinq ou six iours, à peine luy veulent-ils permettre deux ou trois heures de repos. Echon, luy disent-ils (c'est le nom que donnent les Hurons au Pere) tu es venu icy pour nous; nous sommes affamez, c'est à toy à nous rassasier & nous faire festin: tes discours nous donnent la vie, Dieu parle avec toy, & il nous dit au cœur ce qui sort de ta bouche.

Le Pere ayant passé quelques iours en cette solitude, fut pressé de haster son retour, craignant d'estre surpris des glaces & de Thyuer qui commençoit, & qui en effet l'atrestoit en chemin, & le mit en danger de mourir & de faim & de froid, & de perir dans les lacs & riuieres qu'ils auoit à passer. Ce ne fut pas sans de bien grands ressentimens de part & d'autre, que se fit cette separation: mais le



aux Hurons,és années 1645. & 46. 89  
Pasteur qui a vn troupeau dispersé ; est  
obligé de ne pas s'arrester en vn lieu ; il  
doit les peines également à toutes les bre-  
bis ; & en de semblables rencontres, nous  
auons la consolation de sçavoir & de voir  
par effet, que Dieu qui seul est le grand  
maistre du troupeau, supplée en nostre  
absence, & que ses graces & ses lumieres  
ne manquent point à ceux qui entendent  
sa voix, qui l'ont suiuié, & qui veulent  
luy estre fideles.

Je dois icy rapporter entre les prou-  
idences de Dieu, celle qui nous a paru en  
l'appel à la foy, de deux Athistaëronnon,  
c'est vne nation de la langue Algonqui-  
ne, extremément peuplée, que nous ap-  
pellons la Nation du feu, qui iamais  
n'ont veu aucun European, & où iamais  
le nom de Dieu n'a penetré : mais il fal-  
loit qu'elle rendit hōmage à Iesus Christ,  
& luy offrit quelques premicos de ce que  
nous esperons qu'elle sera vn iour, toute  
Chrestienne. Dieu seul en connoist les  
momens, & nous les attendrons avec  
patience, puisque c'est son affaire, plus  
que la nostre. Cependant il nous a choisi  
entre mille deux ieunes hommes de  
cette nation, qu'il a tiré de leur pais, &

qu'il a appelé à la foy par des voyes toutes pleines d'amour. Nous auons donné à l'un, le nom de Louys : le second s'appelle Michel, du nom de la Mission de Saint Michel, dans laquelle il demeure, son surnom est Exouacdaen.

Ils sont tous deux captifs de guerre, qui ayans esté pris assez ieunes, ont esté convertiez en vie, & ont trouué en ce pais le bon heür de la foy, qui leur fait cherir leur captiuité, plus que iamais ils n'ont senty d'amour pour leur patrie. Sur tout la conduite de Dieu sur le second, nous a paru aimable.

Il fut touché au cœur dès la premiere fois qu'il entendit parler de Dieu : mais comme ceux qui l'auoient adopté pour fils, estoient tous infideles, nous ne nous hastions pas de luy parler si tost du Baptesme, crainte qu'il n'y fust pas assez saintement disposé ; & luy n'osoit le demander, s'en estimant indigne, ou du moins ne iugeant pas qu'estant vn pauvre abandonné, nous voulussions ietter les yeux sur luy, pour vne grace dont il voyoit que nous témoignons tant d'estime. Il tombe là dessus malade d'vne langueur qui l'alloit consommant, & d'vne espee

aux Hurons, es années 1645. & 46. 91  
de paralysie, qui nous obligea de luy par-  
ler comme à vn homme, qu'il falloit au  
plustost disposer pour le Ciel. Ce sont,  
respondit-il, les desirs de mon cœur: &  
si vous attendez à me baptiser, que ie  
meurre; volontiers ie verray la mort au-  
jourd'huy, pour me voir au plustost Chre-  
stien.

Ses pensées depuis son Baptisme, n'e-  
stoient plus que du Ciel, il ne goustoit  
que nos mysteres, & n'aimoit plus d'au-  
tres entretiens si non de Dieu. Sa maladie  
alloit tousiours croissant, & pour luy ra-  
uit dans le plus fort de ses miseres, l'uni-  
que consolation qui luy restoit en terre,  
Dieu permit que le Pere qui auoit soin  
de cette Mission, fust obligé de s'en ab-  
senter bien long-temps; sans que nous  
pussions y suppléer par autre voye; plu-  
sieurs de nos Peres estans tombez en mes-  
me temps malades, & les autres necessai-  
res autres part. Durant tout ce temps-là,  
ce pauvre languissant fut tellement aban-  
donné des parens mesmes qui l'auoient  
adopté, que tres souuent il passoit les  
iournées entieres, sans auoir rien de quoy  
manger, non pas mesme quelquesfois de  
l'eau, pour esteindre sa soif, durant les

92 Relation de ce qui s'est passé  
ardeurs plus excessives de l'Esté. Dieu  
mesme qui se cache souuent à ceux qu'il  
aime dauantage, sembla se retirer de luy,  
ou au moins il ne voulut pas qu'alors ses  
graces luy fussent si sensibles.

En cet abandon si extreme, vne tristesse  
le saisist, qui le mit quasi au desespoir,  
n'ayant pas mesme vn homme, auquel il  
pouit se plaindre de son mal. Pour lors il  
ietta ses yeux vers le Ciel, & se ressou-  
uait de Dieu, il luy dist d'vne voix plain-  
tibe, & vous aussi mon Dieu voulez vous  
done me abandonner. A ce mesme mo-  
ment il entendit comme vne voix inte-  
rieure, qui luy dist pour responce; Michel  
ne te mets pas en peine des miseres de ton  
corps, souuiens toy que ta demeure eter-  
nelle n'est pas icy, mais dans le Ciel. A  
ces paroles il se sent tout d'vn coup con-  
solé, & tous les ennuis dissipés; & dist  
pat apres au Pere qui le retourna visiter,  
qu'alors vrayment Dieu auoit pris posses-  
sion de son cuer, qu'alors il auoit com-  
mencé vrayment de le connoistre, & que  
tousiours depuis il n'en uisageoit ses mise-  
res qu'avec ioye, se souuenant qu'en effect  
il seroit heureux dans le Ciel.

Sur tout il auoit conceu vne affection

*aux Hurons, es années 1645. & 46. 93*  
tres-tendre enuers la Sainte Vierge, & ne  
manquoit pas vn iour de reciter son Cha-  
pelet, mesme dans le plus fort de son  
mal.

Dans les discours qu'on luy auoit tenu,  
il auoit esté fort touché des guerisons  
miraculeuses qui se font à Nostre-Dame  
de Lauette, & on luy auoit dit qu'en no-  
stre maison de Sainte-Marie, nous y gar-  
dions vne tres-belle image de cette Sain-  
te Vierge. En suite de cela il conceut  
vne vne esperance que s'il pouuoit s'y  
traisner, ou y estre apporté, il y esprou-  
ueroit les misericordes de Dieu. Il prend  
son temps vn iour d'Esté, & se hazarde à  
faire, ce qu'il n'auoit pas entrepris depuis  
deux ans : il sort de son Bourg & se traie-  
ne le mieux qu'il peut, tantost à quatre  
pates, tantost sur des potances; Mais les  
forces luy manquent bien-tost. Il s'a-  
dresse à la Sainte Vierge, & selon qu'il  
va redoublant ses prieres, il sent ses for-  
ces reuenir, avec vn surcroist de con-  
fiance & de courage. Enfin il arriue chez  
nous, ayant employé plus de quinze heu-  
res à faire trois lieues de chemin.

Entrant dans nostre Chapelle, son  
cœur est tout remply de ioye. C'est icy,

94 *Relation de ce qui s'est passé*  
pense-il, la maison de Dieu: c'est icy qu'il  
me fera misericorde: Mais toutesfois il  
n'ose demander la santé, Mon Dieu, dist-  
il, vous estes tout-puissant, faites vos vo-  
lontez, & n'ayez pas d'égard aux misen-  
nes. Mais ie croy, & ne doute point que  
vous ne puissiez me guerir. C'estoit là  
toute sa priere, qu'il repetoit sans se lasser,  
avec vne ferueur & vn respect, qui en  
donnoit à tous ceux qui le consideroient.

Quoy qu'il en soit, l'effet de sa priere  
nous fit patoistre qu'elle auoit esté exau-  
cée: il se trouua parfaitement guery, &  
ce qu'il estima luy mesme, plus que sa  
guerison, il fut alors si éclairé & si rempli  
de Dieu, que iamais il n'auoit veu la foy si  
belle, iamais n'auoit veu si clairement la  
vanité de cette vie; iamais n'auoit tant  
estimé le bon-heur qu'il possedoit d'estre  
Chrestien: Aussi estoit-ce de ces graces  
interieures dont il se coniuist avec nous,  
& dont il remercioit Dieu, plus que de sa  
santé.

Il retourna en son Bourg dès le lende-  
main, sans baston & sans ayde, d'un pied  
& d'une démarche aussi ferme, que si ia-  
mais il n'eust eu aucun mal, & du depuis  
sa constance, son zele, sa deuotion, & l'a-

*aux Hurons, és années 1645. C<sup>o</sup> 46. 93*  
mour qu'il a pour ceux qui l'enseignent,  
& qui luy ont appris, dit-il, à cognoistre  
son Dieu; en vn mot sa vie exemplaire, &  
vrayement digne d'vn Chrestien, en vn  
âge dans lequel la nature n'a de pente  
qu'à la débauche: tout cela nous fait es-  
perer qu'il n'en demeurera pas là, & qu'il  
pourra vn iour estre Apostre de son país,  
& porter vn feu plus diuin dans la nation  
du feu.

Quelques vns se rangent à la foy quasi  
d'eux-mesmes; les autres ne se rendent  
qu'après de longues resistances: les vns  
en recherchent long-temps l'entrée, &  
auec bien des peines, les autres se verront  
dans le Ciel par vn rencontre inopiné, &  
comme par hazard. La prouidence de  
Dieu est égale pour tous, mais elle nous  
paroist plus aimable en ceux-cy, à cause  
que nous y voyons ie ne scay quoy de  
plus diuin.

La conuersion d'vn bon vieillard âgé  
de quatre-vingt ans, du Bourg de saint  
Ioseph, est de ce nombre. Vn de nos Pe-  
res estant en vne cabane d'infideles, en-  
tend sonner la cloche, qui appelloit les  
Chrestiens à la Messe: Il faut, dist-il, que  
j'aille aux prieres; & adiousté en riant,

96 *Relation de ce qui s'est passé*  
pour vntel (nommant ce vieillard), il n'a  
pas eue d'y venir. Pour quoy non, res-  
pond l'infidele: ça que i'aïlle avec toy? Le  
Pere est surpris de voit cét homme qui le  
suit, & se presente pour entrer avec les  
Chrestiens: mais comme il croit que ce  
ne soit qu'un trait de gaillardise, il le ren-  
uoye pour vne autre fois. Le vieillard ar-  
reud patiemment à la porte, & la Messe  
finie, demande qu'on ayt pitié de luy, &  
qu'au moins on luy apprenne quelque  
mot de priere. Le soir il se presente, &  
continuë sans se lasser des delays, qu'on  
luy apportbit. Enfin sa constance luy fait  
trouuer entrée au lieu destiné pour les  
Catechumenes. La feste de Noël estant  
venue, cét homme presse qu'on le bap-  
tise: le Pere voulant éprouuer dauantage sa  
foy, & differer plus long-temps son Bap-  
tesme, le renuoye à nostre maison de  
saincte Marie, s'il desire estre baptisé, ce-  
stoit l'obliger à vne condition impossible  
au iugement du Pere, l'engageant à faire  
vn chemin de cinq ou six lieues, dans le  
temps le plus rigoureux de l'année, & par  
des neiges haultes de trois & quatre  
pieds, d'où souuent les ieunes gens les  
plus robustes ont peine de se retirer. Mais  
la



aux Hurons, es années 1645 & 46. 17  
la foy de ce bon vieillard luy donna des  
forces, & toutes ces montagnes de nei-  
ges, ne peurent esteindre sa ferueur.

Se voyant baptisé, il ne songe plus  
qu'à la mort: il quitte les festins & les au-  
tres diuertissemens les plus licites, crai-  
gnant de s'y voir engagé en quelque fau-  
te de surprise: ses pensées ne sont que de  
Dieu, tâchant d'apprendre les prieres, &  
se faisant instruire avec vne simplicité  
d'enfant, quoy que ce fut vn homme  
d'excellent iugement & de consideration  
parmy les siens. Sa memoire luy estant  
infidèle, en vn âge plus propre à oublier,  
qu'à apprendre; sa bonne volonté luy  
fournit vn moyen qui luy seruit de liure  
& d'escriure. Il eust recours à ceux de sa  
cabane, quoy qu'infidèles: Tu me feras  
resouvenir de cestrois mots, disoit-il à sa  
femme, & toy, s'adressant à la fille, n'ou-  
blie pas cestrois autres; & ainsi alloit par-  
ta geant à diuerses personnes ce qu'il vou-  
loit apprendre, se le faisant repeter tres-  
souuent, & retenant pour soy ces deux  
mots, Lesoyz tateur, Iesus ayez pitié de  
moy; qui estoit son aimable priere, &  
qu'il repetoit mille fois la iournée.

Alors tout le Bourg estant dans le plus

98 *Relation de ce qui s'est passé*  
fort des ceremonies diaboliques, &  
d'une solemnité superstitieuse, que les  
infideles nomment Onnonhouaroia,  
c'est à dire, folie publique & renuerse-  
ment de teste: il arriva vne puissante  
émeute contre les Chrestiens, & desia  
on auoit leué la hache sur celuy de nos  
Peres qui a soin de cette Mission, si vn  
Chrestien ne se fust ietté entre-deux,  
pour parer ou receuoir le coup: & en  
effet quelques-vns furent rudement  
frappez, & la hache des infideles don-  
na quasi à cette Eglise vn martyr; mais  
elle ne fit son coup qu'à demy, n'ayant  
tiré que le sang, & non pas la vie toute  
entiere, d'un bon Chrestien, nommé  
Laurent Tandoutfont.

Ce bon vieillard fraîchement bapti-  
sé, à la nouvelle qu'il eut de cette es-  
meute, se mit à chanter incontinent à  
la façon des captifs qui sont destinez  
pour les flammes, accourut vers la  
Chappelle où estoit le plus fort de la  
sedition, disant pour le suiet de sa  
chanson, Tiray aujourd'huy dans le  
Ciel; ie mourray en la compagnie de  
mes freres, Iesus aura pitié de moy.

En effet, il estoit proche de sa mort,

*aux Hurons, es années 1645. C. 46. 99*  
mais non pas d'une mort si violente. Il tombe apres cela malade, & aussi-tost enuoye querir le Pere, le prie de le disposer à mourir en bon Chrestien, disant qu'il ne craignoit que le peché, ou que venant à perdre le iugement, sa femme & tous ses parens infideles, n'eussent recours pour sa santé au diable & aux superstitions du pais. Il les appella tous, les exhorta à embrasser la foy, & leur témoigna qu'il renonçoit à toutes les choses deffenduës aux Chrestiens, qu'il desiroit estre enterré en terre Sainte, qu'il mouroit volontiers, & dans vne ferme esperance d'estre à iamais bien-heureux dans le Ciel: qu'ils redoutassent le feu d'Enfer, qu'il ne desiroit plus qu'on luy parlast d'aucune chose de ce monde, qu'il ne vouloit songer qu'à Dieu. Et en effet, il ne rendit plus du depuis aucune responce à sa femme & à ses enfans, à plusieurs questions qu'ils luy firent, son cœur demeurant tout entier pour les choses du Ciel, & sa langue luy estant fidele en ce point, iusqu'au dernier soupir, qu'il rendit apres ces paroles, qui estoient celles de son cœur,

100 *Relation de ce qui s'est passé*  
Iesus ayez pitié de moy.

Vn peu auant que demourir le Pere estant seul prez de luy, ce bon Chretien luy demanda qui estoit vn ieune homme d'vne rare beauté, qui se tenoit à son costé, & qui seulement à le voir, luy rauissoit le cœur de ioye. Le Pere luy respondit qu'il n'y auoit personne. Non, non, repartit-il, ie n'ay perdu ny les yeux, ny le iugement, ie le voy tout proche de toy, il t'accompagne, & ie connois à son visage, qu'il vient pour m'assister à bien mourir; ayez tous deux soin de mon ame. Nous n'en sçauons pas dauantage, mais nous n'ignorons pas que les Anges Gardiens de ces bons Neophytes, ne travaillent bien plus que nous à conduire leurs ames au Ciel.

Voicy vn coup de la misericorde de Dieu. Vn des plus grands ennemis de la foy, dans la Mission de Saint Ignace, se trouuant proche de la mort, se sent touché du Ciel, à la premiere venue du Pere qui alloit pour luy parler de son salut. Helas, dit-il au Pere, que Dieu est bon, mesme aux impies, puis qu'il ramene icy pour me faire vne

*aux Hurons, es années 1645. § 46.* 101  
grace à la mort, dont ie m'estois rendu  
indigne : Ie luy demande pardon de  
tout mon cœur, & à toy ie te demande  
le Baptesme, ie deteste les pechez de  
ma vie passée, & ie croy fermement  
les veritez que vous preschez, autant  
que cy-deuant i'en ressentois d'hor-  
reur, & que ie blasphemois contr'el-  
les. Hastte-toy de me baptiser, car si  
i'ay vescu en impie, ie veux mourir en  
bon Chrestien. Le Pere est heureuse-  
ment estonné; & la maladie le pres-  
sant, il ne peut differer plus long-  
temps le Baptesme, apres lequel le  
malade tomba bien-tost comme en  
vne agonie mortelle.

Vne heure auant qu'il rendit l'ame,  
les infideles ayans pris à party le Pere,  
& le voulans chasser dehors, ce Mori-  
bon retourne tout d'vn coup à foy, re-  
couure la parole, prend la cause du  
Pere, & son zele luy donna bien assez  
de forces, pour dire à ces impies d'vn  
accent vigoureux, qu'ils eussent eux-  
mesmes à fortir; qu'ils allassent à leurs  
semblables, leur annoncer, que Dieu  
faisoit misericorde à celuy qui auoit  
blasphemé plus qu'eux, qu'ils redou-

102 *Relation de ce qui s'est passé*  
tassent ses flammes d'Enfer, s'ils n'y  
vouloient bruler pour vne eternité :  
que pour luy, son ame s'en alloit au  
Ciel, qu'il y seroit à iamais bien-heu-  
reux, & qu'il mourroit dans cette viue  
confiance des infinies bontez de Dieu.  
Après cela il tourna ses paroles & ses  
yeux vers le Ciel, avec des colloques  
tout remplis de foy & d'amour, & en  
finissant ses prieres, il acheua sa vie. Il  
se nommoit François Saentarendi.

---

## CHAPITRE VII.

### *De la Mission du Saint Esprit.*

**L**E Pere Claude Pijart, & le Pere  
Leonard Gareau, qui auoient hy-  
uerné avec les Algonquins, sur les ri-  
uages de nostre grand lac, & au milieu  
des neiges qui couurēt ces pais plus de  
quatre ou cinq mois, suiuirent ces mes-  
mes peuples tout le long de l'Esté, sur  
les roches nuës qu'ils habitent, expo-  
sez aux ardeurs du Soleil, & ainsi passe-  
rent avec eux quasi toute l'année der-  
niere.

*aux Hurons, ès années 1645. C. 46. 103*

Dieu voulut signaler le commencement de leur course par vne grace qu'il leur fit, les retirant tous deux des portes de la mort. Ils nous auoient quitté à la fin du mois de Nouembre : apres quatre ou cinq iournées de chemin, qu'ils eurent à combatre les vents, les neiges, & les glaces qui commençoïent à se former de toutes parts, ils se virent contrains de quitter leur canot; encore éloignez plus de trois lieuës du lieu où ils pretédoiēt aborder. Ils se iettent dessus ces glaces, qui pour vn tēps les soustiennent avec assez de fermeté: mais qu'elle assurance sur vn paué si infidele? En vn moment tout creue sous leurs pieds, & se trouuent dans vn abisme d'eau sans fond. La terre leur manquant, ils ont recours au Ciel, & à l'assistance de la tres-Sainte Vierge: A ce mesmè moment vn ieune homme de nos domestiques, qui les accompagnoit, & vn de leurs Chrestiens Sauvages, qui tous deux auoient pris le deuant, sont estonnez regardant en arriere, de les voir abismez dans ces glaces: ils craignent de perir eux-mesmes, plus qu'ils n'ont d'esperance de

104 *Relation de ce qui s'est passé*  
pouuoir leur donner secours, ce lieu estant inaccessible. 'Ils leur iettent quelques cordes du plus loin qu'ils peuent ; mais chaque effort qu'ils font pour les retirer du naufrage, ils les voyent retomber plus lourdement dans de nouvelles ruines de cette mer glacée. Enfin Nostre Seigneur les assista lors qu'ils auoient quasi perdu toute esperance ; ayans trouué vn glace assez ferme, qui les receut heureusement, d'où par apres transpercez d'eau de toutes parts, & demy morts de froid ; ils trouuerent toutesfois le moyen de se traifner de glace en glace, de danger en danger, en vn lieu d'assurance.

Il falloit qu'ils deussent tous la vie à la tres-Sainte Vierge. Trois iours apres ce ieune homme François, qui les auoit secouru si charitablement, s'égara dans les bois ayans perdu ses pistes, & les chemins que la neige nouvellement tombée auoit entierement couuert. La nuit venue augmente son mal-heur : d'arrester, c'eust esté pour le trançir de froid : plus il auance, plus il s'égare, ne sçachant plus où il



aux Hurons, és années 1645. & 46. 105  
marchoit. Il est errant toute la nuit, &  
iufqu'à deux heures apres midy du len-  
demain, iour de l'Immaculée Con-  
ception de la Vierge. Enfin n'en pouuant  
plus de froid, de faim, de l'affitude, il  
s'arreste refolu à la mort. Mais pour mour-  
rir dans les sentimens de deuotion, qui  
alors possedoient dauantage son cœur, il  
eut recours à cette Mere de misericorde,  
luy recitant : *Sub tuum præsidium confu-  
gimus sancta Dei genitrix* : En mefme  
temps il apperçoit de loin, vn petit rayon  
de chemin, & se sent vn furoit de for-  
ces, autant qu'il en falloit, pour fuiuant  
cette route égarée, sortir de son égare-  
ment, & enfin retrouver les deux Peres,  
& les Algonquins, qui defia l'auoient de-  
fesperé, l'ayant esté chercher par tout, &  
n'ayans pû le rencontrer.

Là ils se firent pour eux trois vne pe-  
tite cabane d'écorces de bouleau, sous la-  
quelle ils demurerent iufqu'à la fin des  
neiges, qui fut le feptième de May, & dās  
laquelle ils furent confolez en leur ex-  
treme pauureté, de n'y passer aucun iour  
fans y dire la Mefse, la conftance & la fer-  
ueur de leurs Chreftiens, anima leur cou-  
rage; leur ioye s'acreat à la veuë de quel-

106 *Relation de ce qui s'est passé*  
ques enfans qu'ils eussent au Ciel,  
apres le saint Baptême: & pour recom-  
penser abondamment toutes leurs peines,  
il plût à nostre Seigneur les benir d'un  
petit commencement qu'ils donnerent à  
l'Eglise des Achirigouans.

Outre les Nipissiriniens, auxquels de-  
puis quelques années on auoit annoncé  
la foy, & dont quelques-uns de remar-  
que estoient desia Chrestiens, il se trouua  
par bon-heur dans cét hiuernement, vne  
autre nation d'Algonquins, nommez  
Achirigouans; dont le païs tire vers l'Oc-  
cident, approchant des peuples du Sault,  
des Aoueatfouaentonnon, c'est à dire  
qui habitent les costes de la Mer; & d'au-  
tres nations tres nombreuses, avec les-  
quelles ils ont leur principal commerce,  
& de tres-grandes habitudes. Nous sou-  
haitions depuis long-temps de gagner à  
la foy quelqu'un de cette nation, afin par  
ce moyen de donner entrée à l'Euangile  
vers tous ces autres peuples, qui iamais  
n'en ont eu connoissance: Mais il falloit  
que ce fust Dieu qui fist le coup, & qui  
choisist son temps, lors que nous y pen-  
sions le moins.

Vn de ces Achirigouans, qui auoit en-

aux Hurons, es années 1645. & 46. 107  
tendu quelque chose de nostre foy, vint  
se presenter à nos Peres. Je ne sçay qui me  
pousse, dist-il, ie ne sçay qui m'éclaire, &  
qui me touche au cœur, mais ie voy bien  
que la foy est aimable, ie voy bien qu'il y  
a vn Dieu, & ie me sens des forces assez  
pour me resoudre à l'honorer, & à luy  
obeir en tout ce que vous me direz de sa  
part: Je suis à vous, parce que ie veux  
estre tout à luy: Dites-moy ce que j'ay à  
faire, & refusez moy de m'instruire, si ia-  
mais ie refuse de vous obeir.

Nos Peres, en l'instruisant, trouuent  
vn esprit tout disposé à nos mysteres, vne  
volonté qui ne resiste à rien, & vn courage  
qui surmonte & qui rompt dès ce premier  
moment, tout ce qui peut s'opposer à la  
foy: ils voyent bien que le saint Esprit  
est son Maistre plus qu'eux, & que ren-  
dant vn cœur si souple, il ne demande  
point des longueurs, ny les retards mens  
ordinaires. Ils le baptisent au bout de six  
semaines, quoy que nous attendions en  
la pluspart, des épreues d'un & de deux  
ans, ils luy donnent le nom de Leonard,  
son surnom Algonquin est Mixisoumat: &  
pour dire de luy beaucoup, & quasi tout,  
en peu de mots; du depuis on n'a pas ap-

108 *Relation de ce qui s'est passé*  
perçu en luy aucune ombre de faute.

Le lendemain de son Baptesme, il plût à Dieu l'éprouuer assez rudement: vn sien fils vnique encore à la mamelle, tomba griéuement malade: tous les parens songent aussi tost à recourir au diable, & aux superstitions du pais. Ils reprochent à ce nouveau Chrestien, que sa foy commence bien tost à attirer le malheur dessus sa famille, qu'il quitte la priere, & que son enfant guerira. Non, non, dit-il; mais bien plustost mes prieres le gueriront, si Dieu le veut. En effet il se mit en priere, & son fils recouura vne santé si prompte, que nos Peres ont iugé que la foy de ce bon Neophyte auoit merité cette faueur du Ciel.

Sept ou huit mois apres ce mesme enfant retomba vne autre fois malade; Ce bon Chrestien voyant sa femme & tous ses parens desolez, eût recours au mesme Medecin: Le soir en faisant ses prieres, Mon Dieu, s'écria-il, Mon fils est plus à vous, qu'à moy; disposez comme il vous plaira, soit de sa vie, soit de sa mort, car rien ne vous est impossible: le lendemain matin l'enfant se trouua parfaitement guery.

*aux Hurons, es années 1645. & 46. 109.*

Vn autre iour faisant chemin sur les glaces de nostre grand lac, avec vn infidèle, tous deux chargez de bled, autant qu'ils pouuoient en porter; son compagnon tomba si rudement, & se blessa si fort, que demeurant estendu sur la place, & saisi d'vn assoupissement profond, ce bon Chrestien ne sçauoit plus quel conseil prendre, sinon de quitter là sa charge, & traîner comme il pourroit dessus les glaces, cét homme estropié. Il se jette à genoux au milieu de cette campagne glacée, & leuant les yeux vers le Ciel: Mon Dieu, dit-il, vous pouuez le guerir, ie vous en prie, si vous agreez ma priere. A l'heure mesme il se vit exaucé. Son camarade reuiet à soy, & se leue aussi vigoureux que si sa cheute & sa blessure n'eust esté rien qu'vn songe. L'estonnement les saisit également tous deux: mais le Chrestien prend la parole, & reconnoissant bien la main qui faisoit ce coup de merueille, Mon camarade, luy dit-il, i'ay prié Dieu qu'il eust soin & de toy & de moy; c'est luy qui t'a gueri, commence auourd'huy à reconnoistre son pouuoir, & si tu veux qu'à iamais il te fasse misericorde, suy moy dedans la foy, & fay toy instruire

dés que nous ferons arriuez. Ils se mettent en prieres, ils reprennent leur charge, poursuivent leur chemin : & cette guerison si extraordinaire fut sealée de la marque de celles qu'on doit attribuer à Dieu seul, ramenant à nos Peres vn bon catechumene d'vn mauuais infidele.

Mais la ferueur du zele qui anima l'Eglise des Nipissiriniens<sup>7</sup> hyuernante en ce mesme lieu, me paroît vn effet non moins sensible des graces abondantes du Saint Esprit, sur cette Mission qui l'a pris nommement pour son protecteur, & qui porte son nom.

Tous les Demons & tout l'Enfer s'estoient ce semble déchaînez contre elle : les infideles & tous les parens des Chrestiens s'opposoient à leur foy avec tant d'opiniaistreté ; qu'vn iour se voyans tous ensemble, également lassez de tant d'attaques, ils sembloient perdre cœur & succomber dedans ces peines. Leur silence profond à tout ce que nos Peres pouuoient dire pour les encourager, leurs visages abbatus, & leurs soupirs plains de langueur, qui estoient toute leur responce, mon-

*aux Hurons, es années 1645. & 46. III*  
troient assez la violence de la tentatiõ,  
& le peu de resolution qui leur restoit  
pour soustenir le reste de l'orage qui al-  
loit tousiours augmentant. Nos peres  
voyans que leurs paroles n'entroient  
pas iusqu'au fond de l'ame, ont leur  
recõurs à la priere & à l'assistance du  
Ciel. Apres vn long silence de part &  
d'autre, voila tout d'vn coup ces Chre-  
stiens eclairez tous ensemble d'vne  
lumiere qui leur descend du Ciel, qui  
remplit leur esprit, & anime leur cœur  
d'vn courage qui leur est inconnu. Et  
quoy, dirent-ils tous de compagnie,  
où sommes nous? Que pensons-nous?  
Puisque Dieu se met avec nous, pour-  
quoy craignons-nous nos foibleſſes?  
Allons trouuernos Capitaines & tous  
les infideles; & qu'ils ſçachent ce que  
nous sommes maintenant, ce que nous  
voulons estre, & quels doiuent estre  
ceux qui apres nous embrasseront la  
foy.

En vn mot, le Saint Esprit les posse-  
da si plainement, & la ferueur de leurs  
resolutions les poussa si auant dans la  
nuict, qu'ils passerent quasi entiere à  
s'animer de ce zele qui les emportoit,

ne trouuans plus que des douceurs, des plaisirs, & les delices de leur cœur, en tout ce qui auparauant leur paroissoit insupportable. En suite de cela ils se presentent d'eux-mesmes à faire vne confession generale. Ce fut bien assez à nos Peres de suiure les mouuemens du Saint Esprit : lors que Dieu parle au cœur, il vaut mieux que les hommes se taisent.

Après leurs deuotions, ils se leuent, tous animez, ils vont trouuer les principaux de leur nation ; & le plus considerable des Chrestiens, nommé Eustache Alimoueckan, prenant la parole pour tous, poussa ses sentimens avec tant de ferueur, qu'il fut aisé de voir que Dieu seul auoit fait ce changement si prompt, qui n'auoit rien de la nature.

Vn autre bon Chrestien, nommé Estienne Mangouch, voulant rendre cette resolution encore plus publique, fit vn festin fort solemnel, auquel il appella les plus notables des infideles, & ceux-là nommement, qui ont soin parmy eux des ceremonies diaboliques, & qui consultent les Demons.



*aux Hurons, es années 1645. & 46. 113*

Je vous ay appellez, dit ce feruent Chrestien, pour vous faire sçauoir nos desseins, & quels nous sommes maintenant. Nous estions des demy-Chrestiens, lors que vos calomnies & la crainte des hommes, nous donnoient de la peine. Perdez maintenant la pensée d'ébranler la fidélité que nous deuons à Dieu, nous serons Chrestiens tout à fait, & n'aurons plus de crainte que de Dieu seul, & du peché. Il leur fit vn discours bien long des excellences de la foy, du Paradis & de l'Enfer, & des commandemens de Dieu, adiustant à chaque chose deffenduë, que pour iamais ils renonçoient à ce peché, & que plustost on leur arracheroit l'ame du corps, que de leur cœur vn consentement à vne offense contre Dieu.

Quelques infideles ayans voulu proposer leurs sentimens contre la foy, receurent des reparties si promptes & si pressantes, que pas vn n'osant plus s'opposer à eux, en fut contraint de louer leur courage; n'ayant, dit-on, qu'une chose à se plaindre d'eux; de ce que leurs parens apres leur mort, ne pourroient plus enseuelir leurs corps, selon leurs anciennes coustumes. Peu nous importe de ce qu'on fera de nos corps apres la mort, respon-

h

114 *Relation de ce qui s'est passé*  
dirent ces bons Chrestiens : quelque part  
où nous puissions estre, Dieu sçaura nous  
resusciter : C'est-là l'appuy de nostre foy,  
& l'vnique pensèe que nous ayons pour  
nos corps, apres cette vie.

Depuis ce temps-là, cette petite Eglise  
a tousiours augmenté sa ferueur, & sur  
tout est entrée dans des sentimens d'vne  
deuotiõ particuliere, à l'endroit de nostre  
Seigneur. Quand quelqu'vn me deman-  
de quelque chose, où ie voy du peché,  
disoit vn iour vn d'eux, ie le refuse & m'en  
retiré avec horreur, parce que i'aime Ie-  
sus : & quand on me prie de quelque cho-  
se que ie puis accorder, ie me porte à fai-  
re plaisir, parce que i'aime Iesus, & ie son-  
ge que c'est à luy seul, que ie veux plaire  
iusqu'à la mort.

Nos Peres n'ont pas reueu la plupart  
de ces bons Chrestiens, depuis l'Autom-  
ne, qu'ils furent contrains de les quitter à  
plus de quatre-vingt lieuës d'icy : les Ni-  
pissiriniens ayans pris dessein de se diffi-  
per dans les bois, tout le long de cét hyuer  
dernier.

Le Pere Gareau tomba malade en  
mesme temps, d'vne forte fièvre, & d'vne  
dyssenterie, à quoy le Pere Claude Pijart  
& le François qui les accompagnoit, ne

aux Hurons, *es années 1645.* C<sup>o</sup> 46. 115  
peurent apporter autre remede, en vn  
lieu abandonné de tout secours humain,  
sinon de traouiller quasi au dessus de leurs  
forces, ramant & de iour, & souuent dans  
la nuit; portant sur leurs espaules leur  
canot & leur bagage dans les saults, où  
souuent on a assez de peine à se porter  
soy-mesme; pour haster au plustost le re-  
tour dece bon Pere, que sa maladie n'a-  
uoit pû dispenser de ramer quelques-  
fois, pour surmonter la rapidité des tor-  
rens qui se trouuent en chemin; & qui  
l'espace de douze ou treize iours que du-  
ra leur nauigation, auoit esté continuelle-  
ment exposé aux ardeurs du Soleil, aux  
pluyes, aux vens, aux iniures de l'air, &  
touffours le pied dedans l'eau. Aussi arri-  
ua-t'il icy tellement abbatu, que le mal  
surmontant nos remedes, nous le vismes  
en peu de iours si proche de la mort, que  
le iugeans tombé dans l'agonie, qui dura  
plus d'un iour entier, son cercueil estoit  
fait, lors qu'il plust à Nostre Seigneur  
nous le rendre comme resuscité; apres vn  
voeu que nous luy fismes en l'honneur de  
la tres-Sainte Vierge.

## CHAPITRE VIII.

*De ce qui s'est passé à Misikon.*

**D**eux familles de Sauvages Chrétiens, composées de seize personnes, estoient dès l'an passé habituées en celieu, en deux maisons séparées, & basties à la Françoisë, vne troisième plus nombreuse nous est venuë trouver au commencement de Septembre, en dessein de iouir du mesme bon-heur; quelques autres nous ont promis de la suivre au plustost, & plusieurs personnes particulieres out receu le Saint Baptesme dans l'extrême necessité en cette maniere. Le premier iour de May le Pere André Richard estoit parti de Nepigiguit dans vne chaloupe, accompagné de deux François, & d'une famille de Sauvages. Le beau temps, & le prompt depart des glaces auoit fait croire que toute la coste seroit libre, comme en effet, il la trouua iusqu'à l'entrée du Havre de Misikon, qu'il vit fermé d'un grand banc de glace. Deretourner il ny auoit moyen, le vent qui estoit saulté furieusement au Nord-ouëst arrestoit la chaloupe, & l'entouroit cependant d'une infinité de glaces

aux Harons, es années 1645. & 46. & 47  
contre lesquelles il falloit continuelle-  
ment combattre, la nuit suruient là des-  
sus vn danger euident de perdre la vie:  
l'vn des Sauvages qui n'estoit encore ba-  
ptisé, quoy que suffisamment instruit de-  
mande le Baptesme, le Pere le luy accor-  
de, puis tous d'vn commun consentement  
ont recours à Dieu par l'entremise de  
Nostre Dame, à laquelle ils font vœu  
de ieusner & Communier en son hon-  
neur, s'ils échappoient de ce danger. Io-  
seph Nepsuget reprend là-dessus coura-  
ge, allége la chaloupe, iette quelques  
barils de viure sur les glaces flottans, &  
saultant sur les glaces, fait des pesées  
avec le mast soubs la chaloupe: le vent  
s'augmente, & presse si bien les glaces  
qu'elles semblerent assez seures pour se  
sauuer à terre, ils y firent leurs vies, lais-  
sant le reste à l'abandon, puis à la faueur  
de la Lune, & de leurs auirons, qui leur  
seruoient par fois de pont dans le deffaut  
des glaces, cheminerent enuiron vne  
lieue, & arriuerent à la pointe du iour à  
Miskou pour y remercier Dieu, & la  
Sainte Vierge de la faueur receüe: ce  
qu'ils firent tout à loisir dans nostre Cha-  
pelle. Ce fut icy que nostre Neophyte ne  
pouuant se contenir, entretenoit le Pere

118 *Relation de ce qui s'est passé*

des sentimens de son cœur. Il est maintenant temps, disoit-il, de viure en homme de bien, puis que j'ay le bon-heur d'estre du nombre de ceux qui prient: ie t'assure que tu verras par effet, l'estime que ie fais de la priere. Il a tenu sa parole iusques à present, & s'est monstré constant en de fascheuses occasions; quelques libertins l'ont importuné, leurs risées pourtant, & leurs mocqueries, quoy que picquantes, & sensibles, ne l'ont point ébranlé, on a voulu l'obliger à manger de la chair es iours defendus par l'Eglise, luy refusant toute autre nourriture, mais en vain; la faim & toutes les importunitéz, n'ont serui qu'à faire paroistre sa constâce: il fut nommé Pierre lors qu'on luy conféra les ceremonies de l'Eglise en nostre Chapelle.

La seconde personne baptisée cette année, est vne petite fille aagée environ de deux ans; sa maladie nous fit consentir au desir de ses parens, qui nous l'apporterent; elle fut nommée Louyse, Dieu voulut cette petite creature pour soy, & l'appella quelque temps apres: c'est l'unique qui est morte apres son Baptême,

La troisieme est vne ieune femme Montagnaise, qu'on trouua dans vne des riuieres, si indisposée de son corps, &

*aux Hurons, és années 1645. & 46. 119*  
si bien disposée pour ce qui touchoit l'a-  
me, qu'on n'osa luy dénier le bien qu'elle  
souhaittoit, & que son mari qui est de  
nostre baye, luy procuroit instamment  
avec dessein de le receuoir luy mesme, au  
plustost.

Vn autre Sauuage des plus anciens de  
nos costes, nommé Nictouche auoit vn  
bras si enflé, & remply d'vlcères que les  
Chirurgiens François de plusieurs nauir-  
res, & les Sauuages desespéroient de sa  
vie, à moins que de luy couper prompte-  
ment le bras, crainte que la gangrene ne  
gagnast iusqu'à l'espaule: ce qu'enten-  
dant l'infirmes dit resolument qu'il ai-  
moit mieux mourir, que de permettre  
mettre qu'õle luy coupast. Il nous deman-  
de le Baptisme, & ne l'eut pas plustost  
receu, qu'il commença à se mieux porter  
avec l'estonnement de tous; il iouit main-  
tenant d'vne parfaite santé, & a promis  
de s'habituer aupres de nous, afin qu'on  
dispose toute sa famille à receuoir le Saint  
Baptisme. Le Capitaine de nos costes  
qui est desia suffisamment instruit avec sa  
famille, nous a promis de faire le mesme.

Je ne sçay si ie dois mettre au nombre  
de nos familles Sauuages habituéés, vne  
maison, ou plustost vne cabane de chari-

120 *Relation de ce qui s'est passé*

té establie proche de nous, contre nostre attente, & lors que nous y songions le moins; toutesfois comme elle est composée en partie de personnes estropiées, & qui ne peuvent plus marcher, elle doit estre plus sedentaire que toutes les autres, lesquelles s'éloignent de nous presque tout le long de l'hyuer pour chasser à l'eslan, & vne bonne partie des autres saisons de l'année pour chasser aux Castors. En voicy le commencement. Vn ieune esclaué aagé d'environ 23. ans, Esquimau de nation, pris en guerre, il y a treize ans, seruoit de valet à vne famille de Sauuages; ce pauvre captif tombe malade en la cabane de son maistre, proche de nostre nouvelle habitation, & est réduit à telle extremité qu'il ressembloit plustost à vne squelete, qu'à vn homme vivant: les os auoient desia persé la peau en quelques parties de son corps, & pour comble de son mal-heur, quelqu'vn de ceux qu'il auoit nourry par l'espace de plusieurs années, par ses fatigues de la chasse, auoit par vne cruelle compassion préparé vne corde pour luy oster ce qui luy restoit de vie: le Peré Martin Lyones qui estoit seul en nostre maison auerti de cette resolution, s'oppose courageusement à ce



*aux Hurons, és années 1645. & 46.* 121  
qu'elle ne fust executée, remonstre que Dieu estoit griefuement offensé par semblables actions, & craignant que quelque funeste coup de hache ne tombast sur la teste de ce pauvre languissant, le fait promptement porter dans nostre maison, le place sur vn liét, l'instruiét, & en eut vn tel soin qu'il commença dans peu de semaines à se mieux porter: il demande de retourner en la cabane de son maistre, où il n'eut pas seiourné quelques iours, qu'il retombe plus malade qu'auparavant: son infection le rendoit insupportable, on le iette hors la cabane, & est abandonné des siens, il a recours au Pere, le fait demander, on l'assiste, j'arrive là dessus à Nepigiguit, nous visitions ce pauvre abandonné, qui persiste à demander le Baptême, nous acquiesçons à sa demande, & de plus luy faisons promptement dresser vne cabane dans nostre petite cour avec vn feu entretenu: ce qu'ayant considéré son maistre qui estoit sur le poinct de partir, nous dit en presence de plusieurs Sauvages, qu'il ne pouvoit emmener quand & soy son esclau, sans le mettre en euident danger de mourir en sa chaloupe, qu'il nous le donnoit, & nous transportoit tout le droit qu'il

122 *Relation de ce qui s'est passé*  
auoit sur luy, que nous en eussions soin, & qu'il seroit toujours nostre, s'il retournoit en santé. Cecy se passa sur la fin du mois d'Octobre, & trois mois estant écouléz, il recouura vne si parfaite santé, que l'ayant presté à vne de nos familles Chrestiennes, il tua sur la fin de l'hyuer plus d'vne douzaine d'eslans.

Le soin que nous prîmes de ce pauvre abandonné donna occasion à quelques Sauvages de degrader à vn jet de pierre de nostre maison, deux femmes fort vieilles, & incommodées que nous auions baptisées vn peu auparauant, l'vne desquelles voyoit iusqu'à la troisième generation; & si la veuë ne luy diminueoit notablement tous les iours avec l'esprit, elle verroit dans peu de temps iusqu'à la quatrième: l'autre n'estoit pas si aagée, mais pour le moins aussi incommodée à raison des vlceres qui luy mangeoient vne iambe, l'vne & l'autre estoient dans l'impuissance de marcher: nous ne voulusmes pas les laisser mourir de misere deuant nos yeux, ny faire instance qu'on les rembarquast, crainte que le refus, que nous eussions fait de les assister, n'eust donné occasion à ces barbares de leur décharger plustost vn coup de hache sur la teste, que

*aux Hurons, es années 1645. & 46. 123*  
de prendre la peine de les traïner sur la  
neige tout le long de l'hyuer ; on leur  
dresse donc vne cabane , puis nous les  
pouroyons de nourriture , & de quel-  
ques autres commoditez ; mais comme la  
nourriture n'est que la moitié de la vie  
en ce pais , où l'hyuer est froid extraordi-  
nement , & que nous n'auions que deux  
ieunes seruiteurs pour nous fournir de  
bois , & faire les autres choses necessaires,  
nous fusmes contrains de changer nos  
plumes en des haches , pour apprendre le  
mestier de buscheron , afin d'entretenir  
iour & nuict vn feu capable de chauffer  
des personnes , qui sembloient tousiours  
porter vn fais de glaçons. Que leurs pa-  
rens furent trompez au commencement  
de l'Esté , lors qu'ils trouuerent en assez  
bonne santé celles qu'ils croyoient auoir  
esté mises en terre il y auoit plusieurs mois,  
ils les semmenerent quand & eux à l'Isle  
persee , & à grande peine la plus vieille eut  
elle esté portée à terre , que ses plus pro-  
ches la rembarquerent , & l'emmenèrent  
en nostre maison ; pour luy faire dès le  
milieu de l'Esté reprendre son quartier  
d'hyuer. Vne autre estropiée des deux  
iambes dès son enfance nous fut emme-  
née en mesme temps , & huit jours apres

124 *Relation de ce qui s'est passé*  
vn estropié d'un bras: voila le commen-  
ment de nostre cabane de charité qui  
peut tenir lieu d'une quatrième famille,  
qui sera plus assidue auprès de nous que  
toutes les autres. Retournons au chef de  
nostre troisième famille, nommé en Sau-  
uage Ouandagareau, qui a esté en son  
Baptême appellé Ignace, par Monsieur  
Desdames, qu'il a choisi pour son parrain,  
au nom de Monsieur l'Abbé de la Magde-  
laine, & des autres Messieurs de la Com-  
pagnie de Misikou, qui nous entretien-  
nent nostre nouvelle habitation, établie  
seulement pour la conuersion des Sauua-  
ges. Cét homme auoit desia procuré par  
auance le Baptême à sept de ses enfans,  
& maintenant il possède avec sa femme  
son fils aîné, & son cadet, le même  
bien, qu'il auoit procuré à ses autres en-  
fans. Le bon exemple des Montagnais  
avec lesquels il a accoustumé de passer  
vne bonne partie de l'Esté, luy a esté vn  
puissant motif pour s'assujettir aux loix de  
l'Euangile. C'est vn homme fort doux,  
modéré, estimé tant de ceux de sa nation,  
que des Montagnais, ennemi des débau-  
ches, & amy de tous les François: ce qui l'a  
fait choisir ce Printemps avec le Capitai-  
ne de Tadoussac, & le Capitaine de la Baie

aux Hurons, *és années 1645. & 46.* 125  
des Chaleurs, pour estre mediateur de la  
paix entre les Betfamites qui habitent les  
terres du costé du Nort à 60. lieuës au des-  
sous de Tadoussac, & les Sauvages de nos  
costes, & de celles de l'Acadie, qui se por-  
toient vne haine mortelle. Cette paix fut  
conclüe à l'Isle Persée, au commencement  
du mois de Iuillet, où par bon-heur ie me  
rencontray, à dessein d'assister tant les Sau-  
uages, que les equipages de huit Nauires  
Frâçois destitués de tout secours spirituel.  
Voicy quelle fut la disposition plus pro-  
chaine pour rédre cette paix de longue du-  
rée. Le Capitaine de Tadoussac nommé Si-  
mon Nechabeouit, ou autrement Boyer,  
me vint trouuer le Samedy dernier iour de  
Iuin, pour me prier de le reconcilier le len-  
demain matin luy & toute sa troupe avec  
Dieu, par le moyen du Sacrement de Pe-  
nitence: i'aquiesce à sa pieuse demande, à  
condition toutesfois, qu'il aduertiroit les  
gens de s'expliquer en la langue Algon-  
quine, & non Montagnaise, laquelle ien'e-  
stimois entendre suffisamment pour leur  
donner satisfaction; à grande peine auois-  
je paré l'Autel dans la tente de l'Admiral  
des Nauires pour y celebrer la sainte Mes-  
se, que ce bon Capitaine se jette à mes  
pieds, les mains iointes avec vne grande

125 *Relation de ce qui s'est passé*  
modestie, les autres Sauvages plus âgés le  
suiuent, puis les ieunes gens, & enfin les  
femmes; ils assistent apres s'estre confessés,  
à la saincte Messe, à la fin de laquelle quel-  
ques-vns communierent avec les Fran-  
çois: ie leur fis chanter en suite leurs prie-  
res en langue Algonquine, & afin que les  
Sauuages de nos costes n'eussent occasion  
de se plaindre, quoy qu'ils fussent peu de  
Chresttiés presents, ie ne laissay pas de leur  
faire chanter les mesmes Prieres en leur  
langue, & sur les mesmes chants. Nos  
François nouvellement arriués de France  
qui n'auoient iamais veu de Sauvages fre-  
quenter les Sacremens, & encore moins  
entendu chanter les Prieres ordinaires de  
l'Eglise en langue Sauvage, pour ne fre-  
quenter nostre nouvelle habitation éloi-  
gnée de trentelieuës de l'Isle Perlée, fu-  
rent si sensiblement touchés de deuotion  
que plusieurs en pleuroient de tendresse:  
d'autres disoient qu'il leur sembloit estre  
transportés en quelque Conuent de Reli-  
gieuses, tant les Sauvages chantoient me-  
lodieusement: quelques-vns asseuroient  
qu'ils ne se fussent ennuyés de les enten-  
dre chanter depuis le matin iusques au soir.  
Ces nouveautez sont fort agreables du cõ-  
mencement; mais pour nos François hy-

*aux Hurons, es années 1645 & 46.* 127  
uernans qui demeurent en nos habitatiōs,  
& sont accoustumés à voir & entendre  
choses semblables, & à assister quelques-  
fois aux instructions qu'on fait toutes les  
Festes & Dimanches, aux Sauvages de  
Nepigiguit, ils s'ennuioient à la fin de si  
longues deuotiōs. Apres que ces bōs Chre-  
stiens eurent satisfait à leur deuotion, ils se  
disposèrent à traiter de la paix plus par ef-  
fet, que par paroles, le Capitaine des Sau-  
uages de nos costes avec Ignace Ouauda-  
gareau chargent vn ieune homme d'vn  
sac de porcelaine; deux autres portent sur  
leurs espaules deux douzaines de couuertes  
neufues, quelques-vns treize belles arque-  
buses, de la pouldre, du plomb, & quel-  
ques épées plus longues, & larges, que les  
ordinaires; puis firent tout porter dans vne  
grande cabane, où plusieurs Sauvages  
Montagnais, Algonquins, trois de la natiō  
des Sorciers, & deux Bersiamites estoient  
assemblés. Le Capitaine de nos costes  
prend la parole, au nom des Capitaines de  
l'Acadie, & de la Baye de Rigibouctou son  
parent, desquels il dit auoir commission de  
traiter la paix, assurent qu'ils auoient tous  
banny de leurs cœurs l'ancienne inimitié,  
en confirmation dequoy ils offroient tous  
ces presens pour témoigner leur bonne af-

128 *Relation de ce qui s'est passé, &c.*  
fection. Simeon Boyer qui seruoit comme  
de truchement aux Betfiamites, respond,  
qu'ils acceptoient les presents, qu'ils ne se-  
roient à l'aduenir qu'un cœur: puis fit ap-  
porter bon nombre de paquets de peaux  
de castors, dont il fit present. Le reste de la  
journée & quelques autres suivantes se  
passerent en dances, & festins; nous espe-  
rons que cette paix contribuera beaucoup  
à augmenter la gloire de Dieu, veu que  
tous nos Sauvages semblent auoir de l'in-  
clination à receuoir le saint Baptisme,  
qu'ils recherchent comme vn souuerain  
remede à leurs indispositions, & maladies.  
C'est ce que j'ay recognu en deux Missions  
que j'ay fait à l'Isle Persée, comme aussi le  
Pere André Richard en celle qu'il fit ce  
Printemps en la Baïe des Chaleurs, & le  
Pere Martin Lyones en celle de la Baïe  
de Miramichi, d'où il retourna tres satis-  
fait des Sauvages, qui se plaisent par tout  
à entendre parler des mysteres de nostre  
saincte Foy.

F I N.



